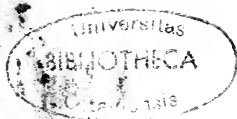


1 1967



franc.
coll. spec

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES
ŒUVRES
DE

M^R POISSON.
DIVISEES EN DEUX TOMES,
SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.
TOME SECONDE.



NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN,
Quai des Augustins,

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de
Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue
Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU,
rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des
Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint
Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT,
Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU,
rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE,
Quai des Augustins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques,

LES
ŒUVRES
DE

MR POISSON.
DIVISEES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SECONDE.



A PARIS.

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



T A B L E

*Des Pieces contenues dans le second
Volume.*

LES FEMMES COQUET-
TES.

LES FOUS DIVERTIS-
SANS.

LA COMEDIE SANS TI-
TRE.

PQ

1879

.P48

1743

n. 2

coll. spéc.

LES
FEMMES
COQUETTES,
COMEDIE.

Tome II.

A

ACTEURS.

FLAVIO , Mari de Flavie.

FLAVIE , Femme de Flavio.

DOCILE , Oncle de Flavie.

AYME'E , Servante de Flavie , & espione
de Flavio.

SAINTE HERMINE , Coquette.

SAINTE HELENE , Coquette.

AMINTHE , Coquette.

DU MANOIR , Pipeur.

DU BOCCAGE , Pipeur.

CRISPIN , Valet de Flavio.

COLIN , Valet de Flavie.

DAME ANNE , Cuisiniere.

*La Scene est à Paris dans la salle de Flavio &
de Flavie.*



LES
F E M M E S
COQUETTES,
COMEDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, A Y M E' E *tenant Boccace.*

FLAVIE.



O C C A C E apparemment te met de
belle humeur ?

A Y M E' E.

L'avez-vous lû ?

FLAVIE.

Boccace ? hé , je le sçai par cœur ;

Il t'emeur ?

A j i

LES FEMMES

A Y M E' E.

Oui, je sens que le rouge me monte.
La plupart des maris en ont là pour leur compte ;
Je vois pour les coëffer que l'on n'épargne rien.

F L A V I E.

Ce sont des animaux qui le méritent bien.
A quelle heure est le bal ?

A Y M E' E.

A dix heures , Madame :

F L A V I E.

Aymée , hé que demain nous ayons cette Femme ;
Rien n'est plus naturel que le blanc qu'elle fait ;
C'est un éclat si grand

A Y M E' E.

On le dit en effet

Mais vendre dix Loüis chaque pot qu'elle porte . . .

F L A V I E.

Qu'elle le vende vingt , Aymée , il ne m'importe.
Manquons-nous de Loüis quand mon oncle en a
tant ?

Qu'Aymée aille le voir , c'est de l'argent comptant.

A Y M E' E.

Ma foi , depuis un temps , lorsque j'y vais , je trem-
ble.

Nous allons à la charge un peu dru , ce me semble ;
Car dans ce dernier mois , je comptois aujourd'hui ,
Que nous avons tiré deux mille francs de lui ,
Qui ne nous ont duré que comme feu de paille.
De tout cet argent-là vous en faites gogaille ;

COQUETTES.

3

Et l'ingenu dévot s'imagine souvent
Que vous voulez peut-être en fonder un Couvent ;
Ou qu'aux pauvres honteux vous en faites largesse.
Comme il vous croit dévot, il a cette foiblesse.

FLAVIE.

Dévot ?

AYME'E.

C'est par-là que j'ai scû l'attraper.

Comme en tous mes discours il me croit véritable
Je vous dépeins un Ange , & votre époux un
Diable,
Tout paisible qu'il est ; car depuis quelque temps
Il est bien revenu de ses emporremens.

FLAVIE.

Oui , quoiqu'Italien , il s'est fait à la mode.

AYME'E.

Il étoit malheureux s'il n'eût été commode.
Il ne brisera pas le conjugal lien :
Il souffre tout , voit tout , & ne se plaint de rien.

FLAVIE.

Ce n'est plus le lien de l'amour qui le lie.

AYME'E.

Mais renvoyer exprès Crispin en Italie ;
Pour tirer de sa mere un riche diamant ,
Et pour vous le donner , c'est faire encor l'A-
mant.

Pour vous laisser plus libre il est à la campagne ;
Où sans doute il bâtit des Châteaux en Espagne :
Et pour vous plaire enfin il baiseroit vos pas.

A iij

Il vous aime si fort

FLAVIE.

Moi , je ne l'aime pas.

AYME' E.

Je vous crois sans jurer.

FLAVIE.

Ne m'en romps plus la tête ;

Une femme peut-elle aimer son mari , bête ?

Il faudroit être cruche.

AYME' E.

Hé , je le sçai fort bien.

Je parle aussi de lui par forme d'entretien.

FLAVIE.

Mon oncle est l'homme seul qui nous est nécessaire ;

AYME' E.

Pour attrapper son bien je fais ce qu'il faut faire.

Si quelqu'un l'instruisoit de nos déportemens ,

Nous verrions vous & moi d'étranges change-
mens ;

Ou bien si quelque jour il venoit vous surprendre
Dans tout cet attirail , pour moi je m'irois pendre.

Car bien que vous soyez assez de qualité

Pour être du bel air , il croit en vérité ,

Quand je parle de vous du ton dont je vous prône ,

Que tout votre soin n'est que de faire l'aumône ;

Que vous fuyez le monde , & ses dérèglemens ;

Que tous vos habits sont de simples vêtemens.

Dans sa chambre il me tourne & devant & der-
rière.

COQUETTES.

7

Mais aussi je me mets tout comme une Tourière.

Vous, qu'il croit une sainte, au moins depuis quatre ans,

S'il vous voyoit des points, des mouches, des rubans,

Après s'être informé de toutes nos affaires ;

Je serois tout au moins condamnée aux Galeres ;

Vous entre quatre murs pour tous ... frappe-t'on pas ?

FLAVIE.

Régarde à la fenêtre, & vois qui c'est.

AYME'E.

Helas !

C'est votre oncle.

FLAVIE.

La folle, avec sa baliverne !

AYME'E.

Point, Madame, c'est lui, je connois sa lanterne.

FLAVIE.

Mon oncle ?

AYME'E.

Oui, c'est lui, je ne me raille pas.

FLAVIE.

Qu'on n'ouvre pas si-tôt.

AYME'E.

Mais Dame Anne est là-bas :

Elle a, je pense, ouvert.

FLAVIE.

cappe donc : sois prompte.

A iij

8 L E S F E M M E S

Qui l'amene ? & si tard , lui

A Y M E' E.

Je l'entends qui monte

S C E N E I I.

D O C I L E , C O L I N , F L A V I E ;

A Y M E' E.

D O C I L E.

B On soir , ma Niece.

F L A V I E.

Helas ! mon oncle ; quel bonheur ?
Quelle joie ! Il m'en prend un battement de cœur.

A Y M E' E.

Monsieur Docile ici ! Quelle réjouissance !

F L A V I E.

Qui peut me procurer votre chere présence ,
Mon bon oncle , & si tard ?

D O C I L E.

Je vais à Saint Martin ;

Et comme il est besoin que j'y sois du matin ,
J'y couche cette nuit ; & c'est pour une affaire ,
Où quelqu'un a jugé que j'étois nécessaire.
Je me préparois bien à votre étonnement.

COQUETTES.

FLAVIE.

Vous ne sortez jamais.

DOCILE.

Je fors , mais rarement.

Hé bien ! comment vous va ? toujours dans la souffrance ?

FLAVIE.

Oui , mon oncle , toujours , mais je prends patience.

DOCILE.

Le malheureux mari ! dans vos afflictions
Redoublez , s'il se peut , vos bonnes actions.
Continuez-vous pas vos actes charitables ?

FLAVIE.

Autant que je le puis , j'ai soin des misérables.

DOCILE.

C'est bien fait , vous sçavez que mon bien est
pour vous ,

Et que j'en veux frustrer votre fâcheux Epoux.

FLAVIE.

Je le sçai ; mais de bien , mon oncle , en ai-je affaire ,

Que pour des malheureux soulager la misère ?

DOCILE.

Et l'argent d'avant-hier sert-il à les aider ?

FLAVIE.

Les mille francs qu'Aymée alla vous demander ?

DOCILE.

Oui.

LES FEMMES

FLAVIE.

J'en ai fait , mon oncle , un heureux mariage ,

A Y M E' E.

Un jour plus tard , la fille alloit faire naufrage.

D O C I L E.

En ces occasions n'épargne point mon bien ;

Ce seroit négliger ton salut & le mien.

Des autres mille francs qu'en as-tu fait , ma fille ?

Dis-moi ?

F L A V I E.

J'en revêtis une pauvre famille.

A Y M E' E.

Ils étoient treize.

F L A V I E.

Aussi m'en coûta-t'il bien plus ;

Tous nuds comme la main.

A Y M E' E

Il faut couvrir les nuds.

D O C I L E.

Je m'inquiète peu de ce que font les autres ,

Et je ne veux sçavoir d'affaires que les vôtres.

Aymée assez souvent vient m'informer aussi ,

Et du bien & du mal qui se pratique ici.

Mais j'apprends à regret toujours plainte sur plainte.

Quel livre ai-je vû-là.

F L A V I E.

C'est Boc....

A Y M E' E.

C'est la Cour Sainte.

COQUETTES.
DOCILE.

11

Montre.

A Y M E' E:

On nous l'a prêtée , & depuis un moment ,
On nous la redemande avec empressement ,
Et je n'y songeois plus. Colin qu'on la reporte.

S C E N E III.

DOCILE , FLAVIE , DAME ANNE ;
FLAVIO , COLIN.

DOCILE.

D'Où vient que ce garçon est vêtu de la
sorte ?

FLAVIE.

C'est un pauvre innocent qu'en a mis près de moi ;
Le fils d'un Jardinier d'Aubervilliers , je croi ,
Que mon mari connoît ; c'est lui qui me le donne :
Il me suit en tous lieux ; je crois qu'il m'espionne.

DOCILE.

Je veux absolument parler à mon neveu.

FLAVIE.

Ah ! gardez-vous-en bien , c'est un Lion en feu ,
Qui loin de s'adoucir tomberoit dans la rage.

A Y M E' E.

Vraiment il nous feroit un étrange ravage :

Le soir c'est un Démon dont nul ne vient à bout ;
Porcelaine , miroir , pendule , il jette tout.

D O C I L E .

Toi , que fais-tu , pendant & qu'il brise , & qu'il
casse ?

F L A V I E .

Moi , j'attends dans un coin que l'orage se passe.

D O C I L E .

Que je te plains !

F L A V I E .

Que faire à cet abandonné ?

D O C I L E .

Qu'il est changé depuis que je te l'ai donné !
Est-il céans ?

A Y M E E .

Hô non , depuis l'autre semaine-

Il n'est pas revenu coucher.

F L A V I E .

Il se promene.

D O C I L E .

Mais si je lui parlois sur ces désordres-là ?

F L A V I E .

Il vous diroit que j'ai tous les vices qu'il a ,
Que je mange son bien , que je suis trop joueuse ,
Que je suis trop Coquette , & trop impérieuse

D O C I L E .

Le malheureux !

F L A V I E .

Voilà comme il parle de moi.

COQUETTES.

A Y M E' E.

Et l'on croit ce qu'il dit comme article de foi.

F L A V I E.

Plus on le croit, & plus mon ame est satisfaite.

D O C I L E.

Ah ! c'est-là ce qu'on nomme une vertu parfaite.

A Y M E' E.

Vraiment, Monsieur, ce sont les moindres qualités :

Ses aumônes, son jeûne, & ses austérités. . .

F L A V I E.

Hé ne la croyez pas : ne mentez point, Aymée.

A Y M E' E.

Voyez.

D O C I L E.

Jamais vertu ne fut plus confirmée :

Je m'en vais : continue, & ne te lasse pas.

Sors-tu ce soir ? j'ai vû ton carrosse là-bas.

F L A V I E.

Oui, mon oncle.

D O C I L E.

Si tard ? l'affaire est donc pressante ?

A Y M E' E.

C'est pour passer la nuit près d'une agonisante.

D O C I L E.

Ta conduite me charme ; il est tard, je m'en vais.

F L A V I E.

Quoi ! nous quitter si-tôt ?

D O C I L E.

Oui , tâche à vivre en paix.

F L A V I E.

Hé , peut-on vivre en paix avecque la discorde ?

A Y M E' E.

Les degrés sont glissans , tenez-vous à la corde.

F L A V I E.

Adieu donc mon cher oncle.

D O C I L E.

Adieu : gagne le Ciel.

A Y M E' E.

Nous ne le nourrissons que de sucre & de miel.

[S C E N E I V.

F L A V I E , A Y M E' E.

F L A V I E.

C'Est par-là qu'il en veut , il faut le satisfaire ?

A Y M E' E.

Hé , pour avoir son bien que ne doit-on pas faire ?
Quand il a demandé compte de son argent !

F L A V I E.

Et bien n'ai-je pas eu l'esprit assez présent ?

A Y M E' E.

Oui , la pauvre famille , & l'heureux mariage

COQUETTES.

15

Nous ont retiré là d'un dangereux passage,
Mais Boccace ?

FLAVIE.

Ah j'allois le nommer sottement.

AYME'E.

J'ai trouvé la Cour Sainte assez heureusement.

FLAVIE.

Bien plus heureusement es-tu venue à dire ,
Qu'il falloit promptement la rendre ; il l'alloit
lire.

AYME'E.

La demandoit-il pas ?

FLAVIE.

Vraiment, j'en ai tremblé.

AYME'E.

Vous étiez-là sans moi prise comme en un blé:
N'avons-nous pas bien pris notre ton de bigotte ?

FLAVIE.

Que je m'en sçai bon gré, j'ai bien fait l'idiot.

AYME'E.

Mais moi, n'avois-je pas un air bien macéré,
Avec mes bras croisés & ma coëffe en carré !

FLAVIE.

J'admire t'on esprit.

AYME'E,

Hé, vous avoir instruite ;
Pour attraper votre oncle, à faire l'hypocrite,
Il faut n'être pas bête: on ne l'attendoit pas.

FLAVIE.

Hé, nous parlions de lui comme il heurtoit là-bas.

A Y M E' E.

On dit bien vrai, fût-il à plus d'une grand' lieue ;
Quand on parle du loup que l'on en void la queue :
Il m'a bien fait trembler, car en moins de trois
ans

J'en ai tiré pour vous près de vingt mille francs.

FLAVIE.

Je prétends bien t'en faire une ample récompense.

A Y M E' E.

A moi ? Je n'aime pas tant l'argent que l'on
pense,

Madame, il me suffit de votre affection.

Vous sçavez que le bien n'est pas ma passion ;

Et que toujours l'argent me donne peu de joie ,

S'il ne tombe en mes mains par une honnête
voie.

Mais un présent de vous ne me fera qu'honneur.

FLAVIE.

Non, non, viens m'habiller.



SCENE

SCENE V.

COLIN, FLAVIE, AYMÉE.

COLIN à *Aymée*.**V**oici venir Monsieur :

Il monte avec un homme.

FLAVIE.

Allons donc vite, *Aymée* :

SCENE VI.

FLAVIO, DOCILE.

DOCILE.

Oui, de trop bonne part elle m'est confiée :

Le chagrin que j'en ai ne peut être plus grand :
Mais vous entrez chez vous d'un air qui me surprend.

FLAVIO.

J'entre dans mon logis toujours de cette sorte :
J'ai le passe-par-tout dont j'ouvre chaque porte :

Tome II.

B

J'entre sans qu'on me voie , & je le fais exprès :
Lorsqu'on me croit fort loin , c'est lors que je suis
près.

C'est mon foible , & chacun a le sien en ce monde :
Mais dites-moi sur quoi votre plainte se fonde ?
Si dans votre retraite on vous donnoit avis ,
De l'air dont vit ma femme , & de l'air dont je vis ,
Vous ne la croiriez pas une Sainte peut-être.

D O C I L E.

Non , mais depuis long-temps elle travaille à l'être :
La voulant marier je lui parlai de vous :
L'obéissante fille avec un esprit doux ,
Fort innocente alors sur un pareil mystère ,
Tout ce qu'il vous plaira , dit-elle , il le faut faire.
Lui disant qu'il falloit un peu vous caresser ,
Cette pauvre b e b i s courut vous embrasser.
Et depuis , de quel air a t-elle vécu femme ?

F L A V I O.

Oui , d'un air surprenant.

D O C I L E.

Ah ! c'est une belle ame !

F L A V I O.

Pour écrire sa vie on l'observe.

D O C I L E.

Hé tant mieux :

L'on n'y remarquera que des actes pieux :
Et cette nuit encor : Ah l'admirable femme !
Pour la traiter si mal il faut être sans ame.
Et si depuis quatre ans je ne vous ai point vû ,

C'est que j'ai tout appris.

FLAVIO.

Ah ! l'on vous a déçû.

Oui, j'aimois votre niece, & l'ai trop bien traitée :

Mon trop d'amour pour elle est ce qui l'a gâtée :
Lorsque je dis gâtée, au moins entendez bien,
Que je ne veux toucher son honneur, ni le mien ;
Mais elle est trop coquette, & trop impérieuse,
Donne de grands Cadaux, fait la grande joueuse,
Et tient Académie, elle qu'assurément
Le moins subtil au jeu tromperoit aisément.
Vous ne me croyez pas, couchez ici de grace ;
Voyez l'échantillon de tout ce qui s'y passe,
Afin que par dehors vous voyez au-dedans,
Ce que vous ignorez depuis trois ou quatre ans.
L'air dont elle me traite, & sa grande dépense
N'ont point encore pû lasser ma patience :
Ma douceur n'a rien fait sur ce volage esprit.

DOCILE.

Le malheureux ! Hélas ! Elle me l'a bien dit.

FLAVIO.

Sa compagnie encor, ce qui plus me chagrine,
Est d'une Sainte-Hélène, & d'une Sainte-Her-
mine,

Et deux Pipeurs qui font mille coups inouïs ;
Qui prendroient ses Ecus pour des doubles-Louis.
N'est-elle pas, Monsieur, en une belle Ecole ?
Si l'un mange mon bien, un autre me le vole.

B ij

Hé bien ? Que dites-vous ? Vous êtes étonné ?

D O C I L E.

Ce que je dis , Monsieur ? que vous êtes damné ?

F L A V I O.

Je vous croyois un Ange , & vous êtes un Diable.
Quoi , vous damnez les gens ! rien n'est plus effroyable.

Observez votre niece avant que vous troubliez.

D O C I L E.

Vous , chassez les Demons qui vous vont accabler.
Je fors.

F L A V I O.

Sortez aussi de votre léthargie.

Qu'on vous éclaire au moins.

D O C I L E.

Non , non , j'ai ma bougie.

Allez ; continuez votre déreglement.

F L A V I O.

Vous , demeurez toujours dans votre aveuglement.

D O C I L E *à part.*

Cachons-nous , je n'ai point d'affaire plus pressante

Que celle de servir cette pauvre innocente.

F L A V I O *seul.*

Qu'en quinze ans j'ai goûté de charmes dans ces lieux !

Mais que depuis cinq ans ils me sont odieux !

Je suis Italien , & me marie en France ,

Je prends femme à Paris. O la haute imprudence

Que j'ai bien mérité ce dévorant souci !
Et que j'ai bien cherché ce que je trouve ici !
Crispin dans ce moment revenu d'Italie,
Va donner quelque treve à ma mélancolie.
S'il a pû de ma mere avoir le diamant,
Je pourrai me venger de ma femme aisément,
Et de ces deux Pipeurs qui se sont fait connoître,
En me volant mon bien, & pis encor peut-être.
Colin. Crispin vient-il ?

S C E N E VI.

COLIN, FLAVIO.

COLIN.

I L se débotte en bas.

FLAVIO.

Qu'il monte tout botté.

COLIN.

Monsieur, il ne peut pas,

Sa botte l'a blessé.

FLAVIO.

Qu'il l'ôte donc, marouffle.

COLIN.

Il l'ôte aussi, Monsieur, pour la mettre en pan-
rouffle.

SCENE VIII.

CRISPIN, FLAVIO.

CRISPIN.

Peste! mon éperon m'a blessé diablement;
 Monsieur?

FLAVIO.

Hé bien Crispin, as-tu le diamant?

CRISPIN.

Si je ne suis boiteux, il ne s'en faudra guere.

FLAVIO.

Tu t'épouvantes trop. Et bien, que dit ma mere?

CRISPIN.

Votre mere. . . . Ouf; tenez, c'est-là sous mes
 deux doigts.

FLAVIO.

Hé, tu me montreras ton mal une autrefois.

Dans mon impatience apprends-moi des nouvelles.

CRISPIN.

Votre mere. . . Ah ce sont des angoisses mortelles.

Votre mere. . . Ah je vais me faire déchauffer.

FLAVIO.

Rends-moi réponse; & puis va te faire panser.

Que fait ma mere? Dis.

CRISPIN.

Je m'en vais vous l'apprendre;

Elle a parlé deux jours, il m'a fallu l'entendre ;
Et pour rendre, Monsieur, son esprit satisfait,
Il faut que je vous parle autant qu'elle m'a fait.

FLAVIO.

Ma mere parleroit un mois sur un atome.

CRISPIN.

Je m'en vais donc de tout vous faire un épitome.

FLAVIO.

Tu me feras plaisir, abrege ce discours,
Car je n'ai pas le temps de l'entendre deux jours.

CRISPIN.

Je commence d'abord d'un air fort amiable.
J'étois jeune autrefois, m'a-t-elle dit. Au diable,
Si j'ai trouvé sujet d'en douter un moment ;
Elle est si jeune encor qu'elle est sans jugement,

FLAVIO.

Ma mere jeune ?

CRISPIN.

Autant qu'elle a pû jamais l'être :

On diroit d'un enfant qui ne fait que de naître ;
Car elle n'a ni dents, ni cheveux, non ma foi.

FLAVIO.

Elle doit à son âge en avoir peu, je croi.
Finiras-tu bien-tôt ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, je l'espere :

Après, sur ses amours avec feu votre pere,
Elle m'a fait un conte,

LES FEMMES

FLAVIO.

Il étoit fort nouveau.

CRISPIN.

Un conte encor plus long que n'est le long-boyau ;
Mais je le vais passer en postè.

FLAVIO.

Hé pique , pique ;

Fusses-tu déjà loin.

CRISPIN.

Bon , soyez colérique ;

Car j'enrage , Monsieur , de voir depuis trois ans
Que l'on vous nomme ici le Job de notre temps.

FLAVIO.

Finis , Crispin , ce bruit ne durera plus guere.

CRISPIN.

Vous ne ressemblez pas à Monsieur votre pere.

FLAVIO.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Vraiment pourquoi ? ce n'étoit pas un sot.

FLAVIO.

Que veux-tu dire donc ?

CRISPIN.

Voyez , voyez ce mot :

Vous verrez en lisant cette lettre importante ,
Que vous avez encor dix mille écus de rente ;
Que Monsieur votre pere a fait tout son effort
Pour se voir opulent & riche après sa mort.
Comme il l'avoit prédit en homme fort habile

Qu'il

COQUETTES.

Qu'il seroit assommé dans la Guerre Civile,
Dessous le nom d'un autre il sçut mettre son bien.
Vous en croirez le sein de votre mere ? Hé bien ?

FLAVIO.

Quoi, Crispin ? J'ai ce bien encore en Italie ?
Il faut y retourner.

CRISPIN.

Si j'en fais la folie. . . .

FLAVIO.

Quoi ? tu n'y voudrois pas revenir avec moi ?

CRISPIN.

Non, ma foi.

FLAVIO.

Pourquoi donc ?

CRISPIN.

Je sçai bien le pourquoi.

FLAVIO.

C'est un si beau pays, Crispin.

CRISPIN.

Qu'on m'écartelle :

Si j'y retourne ; allez, je l'ai réchappé belle.

Ils sont Italiens, si j'avois sçû cela. . .

Un beau garçon, Monsieur, ne doit point aller-là,

Et vous ne deviez pas m'exposer de la sorte.

Mais ç'en est fait enfin, n'en parlons plus, n'im-
porte.

Mon voyage est heureux.

FLAVIO.

Tu le seras aussi.

Le diamant l'as-tu ?

C R I S P I N.

Vraiment oui, le voici

F L A V I O.

Il est fort beau.

C R I S P I N.

Gardez que l'on ne vous le happe

Il est ma foi flambé, si M^{de} l'attrape.

Elle a déjà mangé votre bien & le sien ;

Vous prenez patience, & vous n'en dites rien ;

Toujours la Sainte-Hermine, & cette Sainte
Helene.

Le mangent avec elle.

F L A V I O.

Elles ont cette peine.

C R I S P I N.

Vous devenez, Monsieur, aussi doux qu'un Oignon.

F L A V I O.

De tout ce que je fais, Crispin, j'ai ma raison.

Quelle est la tienne toi d'applaudir à ma femme,

Et d'être son flatteur ?

C R I S P I N.

Moi, flatteur de Madame !

F L A V I O.

Tu la blâmes assez quand tu parles à moi :

Mais ce n'est plus cela quand elle est devant toi.

C R I S P I N.

Je voudrais avoir eu mille coups d'étrivière,

Et que tous les flatteurs fussent dans la rivière.

COQUETTES. 27

Moi flatteur ! j'ai ma foi , le cœur un peu trop haut :

Je prends vos intérêts contre elle , & comme il faut.

Vous venez d'arriver ?

FLAVIO.

Oui.

CRISPIN.

Dites moi , de grace ,

Quelles gens vous gagez pour voir ce qui se passe.

FLAVIO.

Aymée est espionne , & Colin l'est aussi.

CRISPIN.

Dans cette charge Aymée a toujours réussi ;

Mais Colin est un sot : pourquoi pas la Rivière.

Qui la sert à la Chambre !

FLAVIO.

Il est sur la litière.

CRISPIN.

Na-t-elle que Colin ?

FLAVIO.

Elle a ses deux laquais ;

Mais , néant , dans sa chambre on ne les voit jamais.

CRISPIN.

Elle souffre Colin ?

FLAVIO.

Elle ? Elle en est bien aise.

C ij

CRISPIN.

Oui , car le sot ne sçait ni le pair ni la praiſe.
Le fait-on habiller ?

FLAVIO.

Comme il ſuit tous ſes pas ,
Elle veut qu'on l'habille , & je ne le veux pas ;
Car ce n'eſt pas mon fait , il a trop d'innocence
Pour faire le métier d'Eſpion.

CRISPIN.

Je le penſe :
Vous ne pouviez choiſir un plus pauvre animal.

FLAVIO.

Pourtant Aymée & lui ne s'entendent pas mal.

CRISPIN.

Avez-vous appris d'eux déjà quelque nouvelle ?

FLAVIO.

Non , je viens d'arriver ; tous deux ſont avec elle.
Je vais ſouper , tantôt nous les ferons jazer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien fait , pour moi je me vais repoſer.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE

COLIN, AYMÉE.

COLIN.

U N Carrosse est là-bas qui demande Madame.

A Y M É E.

Un Carrosse, innocent ? Est-ce un homme ? une femme ?

COLIN.

Non , on la vient querir pour le bal d'à-ce soir ;
C'est Monsieur du Boccage & Monsieur du Manoir.

A Y M É E.

Quoi , viennent-ils déjà pour nous rompre la tête ?
Ils n'ont qu'à s'en aller , Madame n'est pas prête.



SCENE II.

DU MANOIR, DU BOCCAGE,
AYME'E, COLIN.

AYME'E.

Vous venez justement pour me faire gronder.

DU BOCCAGE.

Nous ! pour quelle raison ?

AYME'E.

Faut-il le demander ?

Dès qu'elle vous verra, le chagrin la va prendre,
Car elle n'est pas prête.

DU MANOIR.

Allons au Bal l'attendre.

AYME'E.

Hé ! quelle heure est il donc ?

DU MANOIR.

Il est l'heure du Bal ;

A ma montre du moins.

AYME'E.

Votre montre va mal.

DU MANOIR.

Le Bal doit commencer à dix heures, Mamie.

A Y M E' E.

Oui-da , mais il n'est pas neuf heures & demie.

DU MANOIR.

Il est dix heures , va , le Bal est commencé.

A Y M E' E.

Et bien , courrez devant si vous êtes pressé.

C O L I N à *du Manoir.*Monsieur , Monsieur est là , dans la chambre ici
proche.DU MANOIR à *du Boccage.*Ce sont trois cents Louis qui nous viennent en
poche ;

C'est lui qui paye tout.

DU BOCCAGE.

De quand est-il ici ?

DU MANOIR.

Le veux-tu voir ?

DU BOCCAGE.

Nenni.

DU MANOIR.

Sortons donc : le voici.



SCENE III.

FLAVIO, CRISPIN, COLIN.

FLAVIO.

Colin, que fait ma femme ?

COLIN.

Hé, Monsieur, on l'habille.

FLAVIO.

A dix heures du soir ! Madame est bien gentille.
Et qu'a-t-elle donc fait ? Réponds donc : Es-tu
sourd ?

COLIN.

Deux Messieurs ont joué sur son lit tout le jour.

CRISPIN.

Sur son lit.

FLAVIO.

A quel jeu ? Veux-tu me satisfaire ?

COLIN.

Ils ont joué tous trois à leur jeu d'ordinaire... ;

FLAVIO.

Et quel est donc ce jeu ?

CRISPIN.

Ce jeu là me fait peur.

FLAVIO.

A quel jeu donc, fripon ?

COLIN.

A la bête, Monsieur;

FLAVIO.

Est-ce que tu cherchois le nom ?

CRISPIN.

Ah ! je respire.

COLIN.

Non , je le sçavois bien , mais je ne l'osois dire.

FLAVIO.

Diable soit de la bête & du fort animal.

CRISPIN.

La bête vous a fait plus de peur que de mal.

FLAVIO.

Quand ont-ils quitté jeu ?

COLIN.

Plutôt qu'à l'ordinaire,

A cause qu'à ce soir Madame avoit affaire.

FLAVIO.

Sont-ils tous deux sortis ?

COLIN.

Oui , Monsieur , tristement ;

Car Madame s'est fait donner un lavement ,

Et tous deux y vouloient lui voir donner , je pense :

All' n'a jamais voulu le prendre en leur présence.

CRISPIN.

Elle a tort.

COLIN.

Ils vouloient lui donner tout de bon ,

Car par force ils avoient déjà pris le canon.

LES FEMMES
CRISPIN.

La peste !

COLIN.

All' s'est levée , all' s'est contre-eux fâchée ;
All' les a fait sortir , après all' s'est couchée.

FLAVIO.

L'a-t-elle pris enfin ?

COLIN.

Oui , Monsieur , & fort bien ,
Jusqu'à la moindre goutte , on a répandu rien.

CRISPIN.

Le voyois-tu donner ?

COLIN.

Oui , j'étois tout contre elle.

FLAVIO.

Oui

COLIN.

J'étois à genoux , je tenois la chandelle.

FLAVIO.

Pourquoi ce lavement ? se trouve-t-elle mal ?

COLIN.

Non , Dieu merci , Monsieur ; c'est pour aller au
Bal.

CRISPIN.

Afin de n'avoir pas le teint brouillé.

FLAVIO.

La folle !

COLIN.

Les coufines le font.

FLAVIO.

Elle est en bonne Ecole.

CRISPIN.

La courante à présent ne se danse pas mal ,
Si chaque Dame porte un lavement au Bal.

COLIN.

Aymée au moins , Monsieur , vient de dire à Ma-
dame :

Qu'on venié d'arriver.

FLAVIO.

Hé bien , que dit ma femme ?

COLIN.

Alle dit... la voici.

FLAVIO à *Crispin*.

Cache-toi ; tu verras

Son obligeant accueil , puis tu te montreras.

SCENE IV.

FLAVIE, FLAVIO.

FLAVIE.]

LA campagne vous plaît , Monsieur ; j'en suis
fort aise ,

Et je souhaiterai toujours qu'elle vous plaise.

Mais me laisser six jours , & sans argent encor !

LES FEMMES

F L A V I O.

Je vous avois laissé quatre cents Louïs d'or.

E L A V I E.

C'est pour aller bien loin, vous êtes un brave homme.

Quatre cents Louïs-d'or ! c'est une belle somme ! Elle a duré deux jours, il faut vous l'avouer :

Ainsi j'allois rester quatre jours sans jouer.

Regardez quel affront ; mais ce qui me console, Les gens ont bien voulu jouer sur ma parole Jusqu'à six cents Louïs.

F L A V I O.

Les avez-vous perdus ?

F L A V I E.

J'en regagnai trois cents, & je dois le surplus :

Mais ce n'est pas encor ce que je vous veux dire.

Pourvu que l'on me joue, & que je donne à rire,

Vous êtes satisfait. Où sont ces chevaux gris,

Qu'avant votre départ vous m'aviez tant promis ?

F L A V I O.

Je n'avois point d'argent.

F L A V I E.

Je n'y sçaurois que faire :

Et que n'en cherchiez-vous ? Est-ce-la mon affaire ?

C'est à vous d'en trouver lorsque j'en ai besoin :

Cependant j'ai reçu par votre peu de soin

Dans le milieu du Cours la plus grande avanie.

Des Dames me voyant, c'est Madame Flavie ;

Elle a, s'écria l'une, encor ses Chevaux noirs :

Jugez si j'érois lors dans de grands désespoirs.

FLAVIO.

Vous en aurez, il faut laisser passer la Fête :

Ne sortez que les soirs.

FLAVIE.

Vraiment ! vous êtes bête !

Je ne sortirois pas les matins ni les soirs,

Pour tous les biens du monde, avec des chevaux
noirs.

Il me feroit beau voir ! Ho bien faites en sorte

Que j'en aie au plutôt, car il faut que je sorte,

Et que je sois au Cours en attelage gris.

SCENE V.

CRISPIN, FLAVIO, FLAVIE.

FLAVIE.

Crispin est de retour ?

CRISPIN.

Ma foi vive Paris.

L'Italie. ...

FLAVIO.

Admirez la bonté de ma mère !

Voici ce beau dia. ...

CRISPIN *lui mettant la main sur la bouche.*

Monsieur, qu'allez-vous faire ?

F L A V I E.

Pourquoi donc empêcher ton Maître de parler ?

C R I S P I N.

C'est un de ses cheveux qui l'alloit étrangler.

F L A V I O.

Voilà mon diamant.

F L A V I E.

Ah ! que je suis heureuse.

De semblables Bijoux je suis fort curieuse :

Je vais le mettre en gage.

C R I S P I N.

Hé bien ! l'ai-je prédit ?

Il est flambé , Monsieur , je vous l'avois bien dit.

F L A V I E.

Il me faut dès demain trouver huit cents pistoles.

F L A V I O.

Et bien , vous les aurez.

F L A V I E.

Oui , j'aurai des paroles ;

Je vous connois , Monsieur : demain absolument ;

Je veux deux Chevaux gris , & je dois de l'argent.

F L A V I O.

Hé pour l'argent du jeu rien ne presse : une excuse....

F L A V I E.

C'est-là le plus pressé ; c'est ce qui vous abuse :

Des dettes l'on s'en rit ; mais rien n'est plus constant ,

Que pour l'argent du jeu l'on doit payer comptant :

Crispin, n'est-il pas vrai ?

C R I S P I N.

Cela s'en va sans dire :

Pour de l'argent prêté l'on ne s'en fait que rire ,
Comme Madame dit ; mais pour l'argent du jeu ,
Peste , un banqueroutier seroit digne du feu.

F L A V I E.

Quelle honte de voir qu'un Valet vous confonde ,
Et sçache mieux que vous comme on vit dans le
monde !

Comptons. Trois cents Louis qu'il faut rendre ce
soir ,

Deux cents pour les chevaux que je prétends avoir ,
Ce sont cinq ; & trois cents qu'il faut pour une af-
faire

Qui va faire grand bruit dans peu , mais qu'il faut
taire ,

Ce sont huit.

C R I S P I N.

Il est vrai.

F L A V I E.

Je compte nettement.

Ce sont huit cents Louis qu'il me faut.

C R I S P I N.

Justement.

F L A V I E.

Je vais au Bal ; j'espère y voir un Gentil homme ,
Qui sur ce Diamant me prêterait ma somme.

C R I S P I N.

Comment ! huit cents Louis ! je trouverai dessus ,

Dès ce soir, si je veux, quatre ou cinq mille Ecus.

FLAVIE.

Pourvû que dès demain j'aye ma somme entiere;

Gardez-moi le surplus, j'en puis avoir affaire.

Je vais au Bal, Monsieur; voilà le diamant.

Faites qu'à mon retour on m'ouvre promptement.

Veillez un peu.

FLAVIO.

Je crains que le sommeil m'abatte.

FLAVIE.

Hé, je veille bien moi, qui suis plus délicate.

Vous êtes fort à plaindre! Attendez-moi, sur
tout.

SCENE VI.

FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

Il faut patienter, Crispin jusques au jour.

CRISPIN.

Vous avez depuis peu l'humeur bien patiente!

FLAVIO.

Tout ce que veut ma femme il faut que j'y consente.

CRISPIN.

Mais votre patience, est-ce un jeu concerté?

Car

Car vous êtes jaloux , vous êtes emporté ;
Pardonnez , vous m'avez permis de vous tout dire ,
Et même protesté de n'en faire que rire :
Cependant , plus Madame a de mépris pour vous ,
Plus elle vous maltraite , & plus vous êtes doux.

FLAVIO.

C'est pour mieux me venger ; Oui , Crispin ; je
hazarde

A souffrir , s'il le faut , jusques à la nazarde :
Je vais plus que jamais , encor quelque moment ,
Paroître à tous sans cœur , & sans ressentiment.
Mais dans peu tu verras de quel air je me venge.

CRISPIN à part.

Il seroit un Cocu bien digne de louange !

FLAVIO.

Tout ce que j'ai souffert sera même estimé ,
Et l'on approuvera ce qu'on avoit blâmé.

CRISPIN.

Si par-là vous avez beaucoup de renommée ,
Je serai fort trompé , Monsieur.



SCÈNE VII.

AYMÉE, FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

HE bien , Aymée ?
Qu'a fait ici ma femme ? Instruis-nous-en un peu.

A Y M É E.

Elle a , par ma foi , fait grande chere & beau feu ;
Elle a mis ses pendans & ses perles en gage ;
Car Monsieur du Manoir & Monsieur du Boccage
Ont gagné son argent : Ce sont ces deux joueurs :
L'on me dit l'autre jour que c'étoient des Pipeurs ,
Des gens qui font des tours de brelque & bre-
loque :

Je l'ai dit à Madame , & Madame s'en moque.
Ils sont , dit-elle , heureux , mais ils n'ont pas de
sens ,

Et je n'ai jamais vû de pareils innocens :
Mon argent raquitté , j'aurois , je le proteste ,
Honte de les gagner ; c'est un vol manifeste :
Et presque à tous les jeux ce ne sont que des sots ;
Dit-elle : Elle a raison , ils disent de bons mots ,
Quand ils sont hors du jeu ; mais au jeu , je vous
jure

Que rien n'est si plaisant que de voir leur figure.

FLAVIO.

Ils gagnent cependant.

A Y M E' E.

Mais si grossièrement,
Qu'il faut crever de rite en perdant son argent.

CRISPIN.

Changent-ils fort souvent de jeux de Carte ?

A Y M E' E.

Voire,

Ils ne joueroient que d'un si l'on les vouloit croire :
Madame voit cela , qui se tient les côtés ,
Et rit de tout son cœur de voir ces hébétés.
Elle se plaît si fort à voir tant d'innocence ,
Quelle a joué dix fois d'un jeu par complaisance.
Les cartes seulement ils ne les battent pas ,
Et leurs grossières mains les mettent en un tas.
Rien n'est si ridicule au jeu que leur manière ;
Et pour les achever , ils sont courts de vilèze :
Ils regardent tous deux les Cartes de si près ,
Qu'il semble que pour rire ils le fassent exprès :
Les Cartes dans leurs mains sont d'abord corrom-
pues ;

Quand on vient à couper elles sont si bossues ,
Que je crois qu'un bateau passeroit au milieu.
Cela fait comme un Pont.

CRISPIN.

Quels aigres-fins ! Tu-dieu !

A Y M E' E.

Je vous dis , rien n'est bon comme leur innocence.

D ij

Madame rit donc bien ?

A Y M E' E.

Elle rit d'importance.

F L A V I O.

Et perd-elle beaucoup avec ces innocens ?

A Y M E' E.

Elle dit qu'elle perd plus de huit mille francs.

F L A V I O.

Et n'ont-ils rien gagné que cela ?

A Y M E' E.

Non sans doute.

C'est bien assez, je crois.

F L A V I O.

M'entends-tu bien ? Ecoute :

N'ont-ils point obtenu. . . .

A Y M E' E.

Quoi donc ?

F L A V I O.

Quelque faveur ?

Car je veux tout sçavoir.

A Y M E' E.

Expliquez-vous, Monsieur ;

Je ne vous entends point.

C R I S P I N.

Tu ne le peux comprendre ;

Monsieur voudroit sçavoir ce qu'il craint fort d'ap-
prendre.

A Y M E' E.

Ha, ha, je vous entends. Ho, non, assurément,
Tous deux n'en ont jamais voulu qu'à son argent.

C R I S P I N.

Ah les honnêtes gens ! qu'ils ont une belle ame !
Car ils n'en veulent point à l'honneur de Madame.
C'est bien injustement qu'on va les soupçonner ;
Ils n'ont autre dessein que de vous ruiner.
Voilà d'honnêtes gens !

A Y M E' E.

Madame Sainte-Hermine

Est, comme vous sçavez, son aimable cousine,
Qui vient souvent ici.

F L A V I O.

N'y vient-il pas toujours ?

L'autre sœur Sainte-Helene ?

A Y M E' E.

Elle y vient tous les jours :

L'une est sa Favorite, & l'autre sa Fidelle.

Madame Amynthe y vient encor.

F L A V I O.

Mais où va-t-elle ?

A Y M E' E.

Dame, où va-t-elle ? C'est ce que je ne sçai pas.
Colin, votre idior, est toujours sur ses pas :
Je vois ce qu'elle fait ici, j'y suis présente ;
Mais je n'y vois plus goutte alors qu'elle est ab-
sente.

Je trouve en te payant tes soins bien épargnés.

A Y M E' E.

Ma foi ! vos trois cents francs sont assez bien gagnés.

F L A V I O.

Hé , que ne la suis-tu ?

A Y M E' E.

Vous me la baillez belle !

Hé , veut-elle de moi ni de sa Demoiselle ,

Pour la suivre jamais ? Joint qu'elle n'a que moi ,

Depuis tantôt un mois : vous le sçavez , je croi ,

Je suis femme de Chambre , & je suis Demoiselle.

Parle-t elle à quelqu'un , soit mâle , soit femelle ,

J'écoute , & vois si c'est ou pour mal , ou pour bien :

Bref , je fais tout ici , j'ai du mal comme un chien ;

Je passé sans manger les jours que j'espionne ;

Et l'on me plaint encor trois cents francs qu'on me donne !

F L A V I O.

Je ne te les plains pas , va , tu les gagnes bien.

A Y M E' E.

Je le crois , Dieu le sçait si je vous cele rien.

C R I S P I N.

Ne pleure point. Monsieur , Aymée est fort fi-delle.

A Y M E' E.

Madame ne fait rien que je ne sois près d'elle.

Et Monsieur a grand tort de me traiter ainsi.

C R I S P I N,

Elle rentre.

Mais Colin l'a laissée au Bal, car le voici.

SCENE VIII.

COLIN, FLAVIO, CRISPIN:

F L A V I O.

L'As-tu laissée au Bal ?

C O L I N.

Oui, Monsieur, elle danse.

F L A V I O.

A-t-elle été souvent dehors en mon absence ?

C O L I N.

All'a, je pense, été quatre ou cinq fois aux champs.

F L A V I O.

Oui. Quels ont été la ses divertissemens ?

Et qui sont tous les gens qui composent sa suite ?

C O L I N.

Ses Joueurs, sa Fidelle, avec sa Favorite;

Et puis Madame Amynthe: Ils ne la quittent pas.

F L A V I O.

Que font-ils tous aux champs ?

COLIN.

Ils font de bons repas

FLAVIO.

Où vont-ils ?

COLIN.

A Boulogne , à Mont-Rouge , à Vincennes

FLAVIO.

Qui paye par tout là ?

COLIN.

Madame en prend la peine.

CRISPIN.

Madame a du courage , on ne le diroit pas ;

Car l'on fatigue fort à payer des repas.

L'on n'en voit presque plus prendre toutes ces
peines.

De ces courageux-là j'en sçavois deux douzaines ;

Mais tous sont devenus si lourds , si paresseux ,

Qu'ils ne mangent plus rien qu'on ne paye pour
eux.

Aussi ne sont-ce plus mes gens , & leur présence...

FLAVIO.

De quoi sert tout cela ? Donne-nous patience.

Revient-elle fort tard ?

COLIN.

Non , Monsieur , à minuit !

Elle revient plus tard quand la Lune reluit.

FLAVIO.

Découche-t-elle point ?

COLIN.

COLIN.

Alle fut à Surene ;

Mais alle y.....

FLAVIO.

Qu'y fit-elle ? Il me met à la gêne ,

COLIN.

Cela vous va fâcher , car cela me fâchi.

FLAVIO.

Point. Qu'y fit-elle ? dis.

COLIN.

. Monsieur , all' y couchi.

FLAVIO.

Ma femme couche aux champs ? Et chez qui cou-
cha-t-elle ?

COLIN.

Dame je n'en sçai rien , all' me la bailli-belle ,
All' me joui d'un tour que je ne croyois pas.

FLAVIO.

T'ai-je pas défendu de la quitter d'un pas ?

COLIN.

Mais , Monsieur , aussi-tôt qu'alle fut en car cffe ;
Alle m'envoyi voir qui préchoit a Saint Jellé.
Personne n'y préchi ; mais je fus bien camus ,
Car quand je retourni je ne la trouvi plus.

FLAVIO.

Les joueurs en étoient ?

COLIN.

Non.

Ce sont des fins merles ;
On ne t'éloignoit pas pour enfiler des perles ?

COLIN.

Hô non , car son colier on l'avoit renfilé
D'une corde à boyau , mais il s'en est allé ;
Un Cuisinier le garde , alle l'a mis en gage ,
Avec ses Pend'oreilles ; all' en a de louage.

FLAVIO.

Ma femme découcher ! Demandons s'il sçait bien...

CRISPIN.

Vous n'en sçavez que trop , ne demandez plus rien.

FLAVIO.

Quel jour étoit-ce encor ?

COLIN.

C'étoit l'autre semaine.

CRISPIN.

Hô , pour le jour , Monsieur , n'en foyez point en
peine ;

Si Madame a poussé les affaires à bout ,

Vous en devez avoir senti le contre-coup.

FLAVIO.

Méchant bouffon , tais-toi. Dis-nous quel jour ma
femme.....

CRISPIN.

Vous l'avez sçû , Monsieur , aussi-tôt que Ma-
dame ;

Et si les cornes font , comme on le peut penser ,

COQUETTES. 51

Plus de mal à sortir que les dents à percer ,
Sans doute vous devez , sans faire d'autre enquête ,
Avoir eu ce jour-là grande douleur de tête.

FLAVIO.

Mais Crispin , cesse un peu , l'on est chagrin à
moins.

De ce qu'elle a fait-là , n'aurai-je aucuns témoins ?
Étoit-ce son Carrosse ?

COLIN.

Hô non , c'étoit un Fiacre.

FLAVIO.

Comment étoit vêtu le Cocher ?

COLIN.

Comme un poacre.

CRISPIN.

Comme ils sont tous.

FLAVIO.

Quoi ! seule en ce Carrosse ?

COLIN.

Non.

On la vint prendre.

FLAVIO.

Qui ?

COLIN.

Madame Lisimon.

FLAVIO.

Madame Lisimon est vertueuse & sage ,

Et j'aurois tort , Crispin , d'en prendre aucun om-
brage ;

52 LES FEMMES

Son amour pour ma femme est plein d'honnêteté.

CRISPIN.

L'honneur de femme à femme est fort en sûreté.

FLAVIO.

Le Bal va-t-il finir ?

COLIN.

Hé, Monsieur ! il commence.

FLAVIO.

Ma femme viendra donc fort tard ?

COLIN.

Hô, je le pense.

FLAVIO.

Va l'attendre.

CRISPIN.

Il pourra l'attendre jusqu'au jour.

FLAVIO.

Crispin, allons dormir attendant son retour.

Fin du deuxième Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIO, CRISPIN.

FLAVIO.

TU vois bien qu'en dormant, Crispin, la nuit
se passe,

CRISPIN.

Je sens de plus, Monsieur, que le sommeil délaße.

FLAVIO.

Ma femme n'être pas encore de retour !

CRISPIN.

L'on court en ce temps-ci le Bal jusques au jour.

FLAVIO.

Mais que faire ici donc attendant qu'elle vienne ?

CRISPIN.

Vous souffrirez, Monsieur, que je vous entre-
tienne :

Si jusqu'à son retour il faut attendre ici,
Qu'y faire que causer ? Causons donc.

FLAVIO.

Qu'est-ce-ci ?

E iij

Elle, courir le Bal ! Ce n'est pas-là la cause.

CRISPIN.

Par ma foi, mon Monsieur, elle court autre chose ;
Et je me doute ici de ce que l'on peut voir.

FLAVIO.

De quoi te doutes-tu ? Dis, je le veux sçavoir ;
Et devant qu'il soit nuit, quelque prix qu'il m'en
côte.

CRISPIN.

Ne vous doutez-vous point de ce que je me doute ?

FLAVIO.

Non.

CRISPIN.

Non ; Madame joue ! elle a joué si bien ;
Qu'elle a, ma foi, joué votre honneur & le sien.

FLAVIO.

Ah !

CRISPIN.

Ah ! je le veux bien, Monsieur, elle est fort sage ;
Mais si je l'entreprends avecque mon visage ,
Quelques Louïs en main, & l'habit d'un Marquis,
Je suis fort assuré que son cœur m'est acquis.

FLAVIO.

Tu prétends donc, Crispin, lui donner dans la
vue ?

CRISPIN.

Je passe pour avoir moins d'esprit qu'une grue ;
Mais je vais vous montrer d'un art ingénieux ,

COQUETTES.

55

Qu'elle se prend par l'or , & non pas par les yeux.

FLAVIO.

Je te fournirai l'or.

CRISPIN.

Bon ; vous lui ferez rendre ;

Car je suis assuré que je lui ferai prendre :

Après que j'aurai fait ce que font les Amans ,

C'est à dire , poussé tous les beaux sentimens ,

Je toucherais tout franc dessus la grosse corde ;

Et si je fais si bien , Monsieur , qu'elle m'accorde...

Enfin..... vous m'entendez , qu'elle m'accorde
tout ,

Je ne pousserai point les affaires à bout.

Ne craignez rien.

FLAVIO.

Hô non.

CRISPIN.

Ce sont biens qui sont vôtres :

Je n'ai garde d'aller faire comme les autres :

J'ai pour ces choses-là plus de respect pour vous.

Je lui veux envoyer d'abord un biller doux ;

Après , la Fripperie est un lieu fort commode ,

Pour trouver promptement un habit à la mode.

FLAVIO.

L'on les donnoit jadis tous aux Comédiens.

CRISPIN.

Bon ! C'étoit donc du temps des Négroman-
tiens.

FLAVIO.

Du temps de Modory , du temps de Bellerose.

CRISPIN.

Eh , c'étoit du vieux temps. Ah ! c'est bien autre chose !

Paris est tout changé , la langue l'est aussi.

Vous sçavez bien qu'on a retranché grand-merci ,
Et je vous remercie.

FLAVIO.

On ne s'en sert plus guere.

CRISPIN.

Ce sont cinq ou six mots dont on n'a plus que
faire.

FLAVIO.

Quand on donne pourtant , ces mots-là servent
bien.

CRISPIN.

Mais ils ne servent plus , car on ne donne rien.

Dans Paris à présent , qu'on donne ou qu'on de-
mande ,

Où l'on est prisonnier , où l'on paye l'amende.

Sans cet ordre chacun ne faisoit que donner ;

Les petits & les grands s'alloient tous ruiner.

FLAVIO.

La Police à Paris est belle , je l'avoue.

CRISPIN.

L'on n'y voit plus ni duels , ni vols , ni gueux , ni
boue ;

Mais je pense , selon mon petit jugement ,
Que cela ne s'est fait que par enchantement :
L'on va même , dit on , empêcher qu'il n'y pleuve.

FLAVIO.

Bon , bon.

CRISPIN.

L'Hyver prochain vous en verrez l'épreuve.

FLAVIO.

Quoi ! l'on peut empêcher qu'il ne pleuve à Paris ?

CRISPIN.

Un diable ingénieur l'a , dit-on , entrepris.
C'est qu'on veut retrancher les choses inutiles :
De quoi diable sert-il qu'il pleuve dans les Villes ?
On veut rendre Paris propre & sec en tout temps ,
Et faire quant il pleut qu'il ne pleuve qu'aux
champs.

FLAVIO.

Si nous voyons cela nous verrons un prodige.

CRISPIN.

Avant qu'il soit un an vous le verrez , vous dis-je.

FLAVIO.

Cela ne se peut pas.

CRISPIN.

Non ?

FLAVIO.

Assurément.

CRISPIN.

Non !

Moi qui vous parle , moi , j'ai vû dans Trianon ,
Quand le froid rendoit l'eau plus dure que le mar-
bre ,

Les parterres fleuris , & les fruits dessus l'arbre.
Un diable Jardinier & goutteux , en tous temps ,
Des plus rudes hyvers faisoit-la des printemps.

FLAVIO.

Comment parer le vent , & la pluie , & la grêle ?
CRISPIN.

Tout ne se peut-il pas quand le diable s'en mêle ?
Mais Versailles , le Louvre , & ces grands bâti-
mens ,

Tout cela ne se fait que par enchantemens.
Croyez-vous que ce soit de véritable pierre ?
De la pierre qui vient du ventre de la terre ?

FLAVIO.

Oui , qu'on polit en marbre , & que l'on adoucit.
CRISPIN.

Ce n'est que du carton que le diable endurecit :
Verroit-on en trois ans une ville bâtie ,
Si les démons n'étoient un peu de la partie ?

FLAVIO.

Il est vrai que jamais on n'a vû rien d'égal.

CRISPIN.

Un démon Architecte a fait l'Arc Triomphal.
N'avez-vous point entré dans la Salle enchantée ,
Qui fut l'hyver passé des démons habitée ?

FLAVIO.

La Salle des Balers ? Elle charme en effet.

CRISPIN.

Ce n'est rien, il faut voir ce que le Diable y fait ;
J'y vis....

FLAVIO.

Tes visions sont toujours de la sorte.

CRISPIN.

Si ce sont visions que le Diable m'emporte.
J'y vis sans m'effrayer le Ciel & les Enfers,
Les Diables, & les Dieux, & les Monts & les
Mers,
Des Palais enchantés, des Déserts effroyables :
J'y vis faire aux Démons des postures de Diables :
Dix millions de gens en furent tous charmés ;
Et je n'ai jamais vû des Diables plus aimés.
Puis après, chaque Dieu qui venoit à la ronde ;
Avoit dedans le ciel le plus beau train du monde.

FLAVIO.

Tais-toi.

CRISPIN.

Votre chagrin la fera-t-il venir ?

Je fais ce que je puis pour vous entretenir.
Monsieur, parlons encor de Paris, je vous prie.
Paris, je suis badaud, Monsieur, c'est ma patrie.
Ces lanternes, le soir mises de pas en pas,
Font qu'en marchant nos yeux ne servent presque
pas,

Tant il fait jour la nuit dans la plus noire rue :
L'on n'entend plus crier, aux voleurs, tue, tue.

SCENE II.

DAME ANNE *Effrayée*, A Y M E' E,
toute éperdue, FLAVIO.

CRISPIN.

DAME ANNE.

Miséricorde, hélas! aux voleurs, aux vo-
leurs!

A Y M E' E.

Aux voleurs. Qu'est ce donc, Dame Anne?

DAME ANNE.

Je me meurs.

Le malheureux Crispin assassine son Maître.

CRISPIN.

Qui, moi?

A Y M E' E.

Fermez la porte, il faut prendre le traître.

Au voleur.

CRISPIN *se moquant d'elle.*

Au voleur.

DAME ANNE.

Hélas! secourez-nous.

CRISPIN.

A qui diable en ont donc ces folles & ces fous?

FLAVIO.

Mais qui provoque donc toute cette crierie ?

A Y M E' E.

Pour moi , je n'en sçai rien , c'est Dame Anne
qui crie.

D A M E A N N E.

Moi ! quand j'ai vû Crispin , & crier au voleur ,
J'ai crû sincèrement qu'il égorgeoit Monsieur.

C R I S P I N.

Pourquoi croire cela , chienne de cuisiniere ?

Je faisois un récit.

F L A V I O.

Sortez.

C R I S P I N.

Ah la sorciere !

La carogne a , je crois , perdu le jugement.

F L A V I O.

Ton récit se pouvoit faire plus doucement.

Ma femme ne peut plus guere tarder , je pense.

C R I S P I N

L'on se divertit plus ici qu'en lieu de France.

F L A V I O.

Paris est le séjour des jeux & des amours ;

Mais les femmes , Crispin , y font d'étranges tours.

C R I S P I N.

Oui , la votre sur tout.

F L A V I O.

Je n'en fais point de doute ;

Quand un homme est bien fait je crois qu'elle
l'écoute.

Mais. . .

CRISPIN.

Mais vous allez voir par mon déguisement,
Qu'elle écoute un magot quand il a de l'argent.

FLAVIO.

Elle te connoîtra.

CRISPIN.

Comme je pretends être ,
Je le donne à ma mere à me pouvoir connoître.
Vous nous observerez ; mais ne vous montrez pas :
Je mettrai sa fierté furieusement bas.
Pour en venir à bout je mets tout en pratique,
Et je vais déployer toute ma Rhétorique.
Elle succombera , mais ne vous effrayez
Qu'alors que vous verrez votre tête à vos pieds ;
Que lors que vous verrez comme une chose claire ,
Qu'il ne tient plus qu'à moi de conclure l'affaire.

FLAVIO.

Je consens à goûter ce divertissement ,
Pour te faire sortir de ton aveuglement ,
Et pour te faire voir par ton expérience ,
Que ma femme est coquette , & que c'est tout ,
je pense.

CRISPIN. *On frappe.*

Vous verrez, vous verrez, Monsieur, je ne dis mot ;
Je crois qu'un de nous deux sera ce soir bien sot

FLAVIO.

On frappe assurément , voici notre coureuse ,

Regarde.

C R I S P I N.

Oui , c'est elle , & sa bande joyeuse ;
Les cousines y sont , & les Pipeurs , je croi.
Ils sont en bonne humeur.

F L A V I O.

Tant mieux : retire toi.
Ils croiront être seuls , ne parois point pour cause.
Moi feignant de dormir , j'apprendrai quelque
chose.

*Flavio se va asseoir sur un siege , où il fait semblant
de dormir.*

SCENE III.

FLAVIE, SAINTE HERMINE,
SAINTE HELENE , A M I N T H E ,
D U M A N O I R , D U B O C C A G E ,
F L A V I O.

F L A V I E.

A h , la sottise guenon que la Reine du Bal !

A M I N T H E.

Et son grand mal-bâti d'Amant ?

LES FEMMES

SAINTE HERMINE.

Ah ! l'animal !

SAINTE HELENE.

Quel est-il ?

FLAVIE.

Je n'ai pas l'honneur de le connoître.

SAINTE HERMINE.

Il a l'air d'un laquais dans l'habit de son Maître.

FLAVIE.

Ma Fidelle a raison , elle le peint fort bien ;

Un Laquais revêtu.

SAINTE HELENE.

Mais vous ne dites rien ,

De cette noire peau dedans son habit jaune ?

Et tout son ruban jaune encor large d'un aune ?

FLAVIE.

La Taupe se croyoit la mieux mise du Bal.

SAINTE HELENE.

Et la plus belle aussi.

FLAVIE.

Le jaune lui va mal :

Quand je vis tout ce jaune à la noire Coquette ,

Je crus voir un charbon dedans une aumelette.

DU BOCCAGE , *entendant ronfler Flavio.*

Mais , s'il vous plaît , quel est cet honnête ronflant ?

FLAVIE

C'est Monsieur mon mari qui dort en m'attendant.

DU MANOIR.

Il faut que le bon homme ait peu de feux dans l'a-
me ,

Pour

COQUETTES.

65

Pour dormir attendant une si belle femme.

FLAVIE.

Mon mari me viendrait caresser ! son abord

M'est une vision qui me blesse si fort ,

Que je n'en conçois point qui me soit plus horrible.

SAINTE HELENE.

Elle est fort dégoûtante.

FLAVIE.

Enfin elle est terrible.

SAINTE HELENE.

Cependant , hier Nison disoit , j'en ai bien ri ,

Qu'elle fut amoureuse un mois de son mari.

FLAVIE.

Tout de bon ? Vous raillez.

AMINTHE.

Ha ! rien n'est plus étrange.

DU MANOIR.

Mais un mari bien fait encore ?

FLAVIE.

Fût-ce un Ange ,

Un Narcisse en beauté , je soutiendrai toujours

Qu'on ne peut pas aimer son mari quinze jours.

SAINTE HELENE.

Vraiment , c'est tout au plus.

SAINTE HERMINE.

Quinze jours ! que je meure

Si j'ai jamais aimé mon mari plus d'une heure.

C'est assez.

DU MANOIR.

Celui-ci ronfle comme un cheval.
Madame , un Camouflet nous feroit un régal.

SCENE IV.

CRISPIN, SAINTE HERMINE,

FLAVIE, SAINTE HELENE,

AMINTHE, DU BOCCAGE,

DU MANOIR, FLAVIO.

FLAVIE.

Crispin.

CRISPIN.

Madame.

FLAVIE.

Hé bien l'affaire est-elle faite ?

CRISPIN.

Oui , Madame , & dans peu vous serez satisfaite.

FLAVIE.

C'est assez.

DU BOCCAGE.

Ce garçon paroît fort ingénu :

Je l'ai vû quelque part.

FLAVIE.

Il vous est inconnu.

DU MANOIR.

Quel est-il ?

FLAVIE.

C'est Crispin , un rare personnage ,
Un flatteur éternel , un complaisant à gage :
Je change exprès d'avis dix fois en un moment ,
Et dix fois le flatteur est de mon sentiment.
En voulez-vous avoir le plaisir tout-à-l'heure ?

DU MANOIR.

Volontiers , rappelez-le. Est-ce ici qu'il demeure ?

FLAVIE.

Il est à mon mari : c'est son sur-Intendant ,
Son conseil , & son tout , mais un fou cependant
Qui s'empresse pour rien , & fait le nécessaire.
Crispin.

DU BOCCAGE.

Il n'entend pas.

FLAVIE.

Il vient , laissez-moi faire.



SCENE V.

CRISPIN, FLAVIE, SAINTE
HERMINE, SAINTE HELENE,
AMINTHE, DU BOCCAGE, DU
MANOIR, FLAVIO, DOCILE.

FLAVIE.

V Ois-tu ton Maître-là qui dort comme un
Valet.

Mériterait-il pas, Crispin, un camouflet?

CRISPIN.

Oui, ma foi.

FLAVIE.

Par plaisir je veux que l'on lui donne;
Divertissons-nous-en.

CRISPIN.

La piece sera bonne.

FLAVIE.

Lui-même il en rira, je crois, comme un perdu.

CRISPIN.

S'il n'en rit le premier je veux être pendu.

FLAVIE.

Non, ne lui donnons point, je crains qu'il ne
s'empporte,

CRISPIN.

On souffre rarement un affront de la sorte.

FLAVIE.

Sans doute : & j'essuierois d'abord tout son courroux.

CRISPIN.

Il se réveilleroit enragé contre vous.

FLAVIE.

Je rêve ; mon mari n'a point l'ame assez basse ,
Pour prendre un camouflet de si mauvaise grace.

DU BOCCAGE.

Ce n'est qu'une fumée , & qui ne dure pas.

FLAVIE.

Il n'est rien plus galant.

CRISPIN.

Sur tout dans les jours gras.

FLAVIE.

Il en rira , Crispin , donnons-lui sans scrupule.

CRISPIN.

S'il n'en crevoir de rire , il feroit ridicule.

DU MANOIR.

Ce papier-ci , je crois , ne sera pas mauvais.

SAINTE HERMINE.

Les sçavez-vous donner ?

DU MANOIR.

J'en donne à mes Laquais.

FLAVIE.

Cachons donc les Flambeaux , il ne verra personne ,

S'il s'éveille du moins , ni celui qui lui donne.

SAINTE HELENE.

Que chacun gagne au pied.

DU BOCCAGE.

L'on se retirera.

SAINTE HERMINE

Nous lui verrons donner , & puis chacun fuira.

FLAVIE.

Ma Favorite , au moins , à ce soir la partie :

Ma Fidelle le sçait.

SAINTE HELENE.

Oui , j'en suis avertie.

FLAVIE.

Ma bonne le sçait.

AMINTHE.

Oui.

FLAVIE.

Donnez le Camoufflet.

D U M A N O I R.

Cachez donc le Flambeau. La peste , quel soufflet !



S C E N E VI.

FLAVIE, FLAVIO, CRISPIN.

A Y M E' E.

F L A V I E.

Vous dormiez.

F L A V I O.

Je dormois , & de la bonne sorte.

F L A V I E.

Qui s'attendroit à vous coucheroit à la porte.

F L A V I O.

Le sommeil a vaincu mon assiduité.

F L A V I E.

C'est bien dit. Mon argent me l'a-t-on apporté ?

F L A V I O.

Dans une heure il sera dessus votre Toilette.

F L A V I E.

Que l'on n'y manque pas au moins.

F L A V I O.

La chose est faite.

F L A V I E.

Car je ne veux dormir que jusques à midi.

J'ai des affaires.

F L A V I O.

Bien.

FLAVIE.

Mais n'est-il pas Jeudi ?

FLAVIO.

Oui.

FLAVIE.

Que l'on se retire , allons donc , qu'on me couche.

SCENE VII.

FLAVIO, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous en venez d'avoir une assez rude touche.

FLAVIO.

J'ai , je l'avoue , été surpris du camoufflet.

CRISPIN.

Le souffleur en remporte un assez grand soufflet.

FLAVIO.

Je ne sçai pas comment j'ai retenu ma rage.

CRISPIN.

Il est vrai qu'on ne peut en souffrir davantage.

FLAVIO.

Je me vengerai : songe à ton déguisement.

CRISPIN.

Je vais pouffer Madame , & vigoureusement.

FLAVIO.

FLAVIO.

Elle est impertinente , & coquette , & joueuse :
Avec tous ces défauts , je la crois vertueuse.
Mais je veux des Pipeurs r'avoir tout mon argent :
Si ma Femme vouloit , dessus son diamant
Elle en emprunteroit sept ou huit cents pistoles,
Pour jouer avec eux , & je prendrais mes drôles.
J'irai tantôt la voir exprès pour ce sujet ,
Et ferai , si je puis , réussir mon projet.

CRISPIN.

Pour avoir des Pipeurs son argent , ou le vôtre ,
Ce piège est bien grossier.

FLAVIO.

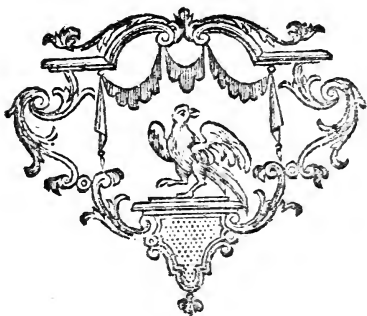
J'en retiendrai quelque autre,
Où quelques fins qu'ils soient ils tomberont , je croi.
Quand tu seras vêtu , Crispin , avertis-moi.

CRISPIN *seul.*

Il faut un billet doux : comment diable le faire ?
Le plus court est , je crois , d'aller chez un Notaire.
Mais on dit que l'amour fait avoir de l'esprit ;
Si j'étois amoureux , je ferois cet écrit :
Que je le sois ou non , allons , je le veux faire ;
Je le ferai peut-être aussi-bien qu'un Notaire.
Pour l'habit , s'il est riche , on me le louera bien.
Habillons-nous de deuil , cela ne coûte rien.

Le Crêpe neuf est cher , il iroit trop du nôtre :
Le Crêpe repassé bouffe encor plus que l'autre :
Je serai mieux , allons mettre ce noir atour ,
Et comme un galant homme allons faire l'amour.

Fin du troisieme Acte.



A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

AYME'E , FLAVIO.

A Y M E ' E

C'étoit , ce disiez-vous , des frippons , & des
gueux :

Madame a toujours eu bonne opinion d'eux.

F L A V I O.

Leur procédé , sans doute , est tout-à-fait honnête ,

Va le dire à ma femme , afin qu'elle s'apprête ,

Puisqu'ils viennent jouer , à les bien recevoir :

Et moi , de mon côté , je ferai mon devoir.



SCENE II.

COLIN , FLAVIO.

COLIN.

Tous ces porteurs font-là , Monsieur avec
leur corde

Pour lié les Joueurs , & fans miséricorde,

FLAVIO.

Ils n'exécuteront que mon commandement.

COLIN.

Quoi ! parce qu'ils vouloient donner ce lavement
Hier au soir à Madame , êtes-vous en colere ?

Si Madame est fâchée , all' ne l'est, pargué, guere,

Car ils s'en yont venir.

FLAVIO.

Paix , les voici déjà.

COLIN.

Ils viennent pour jouer , mais ils ne joueront ja.



SCENE III.

DU BOCCAGE, DU MANOIR;

FLAVIO.

DU MANOIR.

A H ! Seigneur Flavio !

F L A V I O.

Du meilleur de mon ame

Je vous suis :

D U M A N O I R.

Nous venons divertir votre femme.

Le voulez-vous pas bien ?

F L A V I O.

Ah Messieurs ! trop d'honneur :

Je ne suis rien ici que votre serviteur ;

Et comme moi , ma femme est fort votre servante.

D U B O C C A G E.

Nous lui jouons beau jeu , du moins.

F L A V I O.

Elle est contente.

D U M A N O I R.

Mais elle nous attend pour jouer avec nous.

Je suis de la partie.

DU BOCCAGE.

Oui ?

FLAVIO.

Je vais avec vous.

SCENE IV.

FLAVIE , AYMÉE.

FLAVIE.

CE sont eux.

A Y M E' E.

Direz-vous qu'ils n'ont que des paroles ?

FLAVIE.

Ils ont pris devant toi chacun huit cents pistoles.

A Y M E' E.

Oui, Madame, & n'ayant rendu le diamant,

Ta Maîtresse devoit en user autrement,

M'ont-ils dit en riant; elle nous doit connoître;

Elle prétend par-là nous éprouver, peut-être.

Dis-lui que nous jouerons contre elle incessamment;

Que sa parole vaut plus que son diamant;

Que nous ne sommes pas gens à prêter sur gage;

Que nous ne voulons pas retarder davantage ,
 Et que dans ce moment tous deux allons partir ,
 Avec dessein formé de la bien divertir ,
 Et lui faire offre encor de seize cents pistoles.
 Ce sont-là des effets , & non pas des paroles.
 Vous les venez de voir entrer présentement.

FLAVIE.

Je m'en vais les trouver dans un petit moment.
 Viens-t'en me r'attacher les rubans de ma tête.

AYME'E.

Le cheval de Monsieur n'est pourtant qu'une bête ,
 Madame.

FLAVIE.

Il va crever d'un si beau procédé.

AYME'E.

Tantôt en parlant d'eux, si je n'avois cédé ,
 Je crois qu'il m'eût battue à la fin.

FLAVIE.

Quelle joie

J'aurai de le confondre ! Il faut que je le voie ,
 Pour lui chanter sa game ; & devant ces Messieurs ,
 Qu'il a toujours traités de Filoux , de Pipeurs ,
 Il en aura l'affront.

AYME'E.

Mais tout du long de l'aune ;
 Madame , il faut un peu lui montrer son bec-jaune.
 J'entends quelqu'un venir.

FLAVIE.

Sans doute ce sont eux ;

80 LES FEMMES

Ils me cherchent : viens donc me r'attacher mes
noeuds.

Je reviens sur mes pas ici leur rendre grace ,
Et jouer avec eux.

A Y M E E.

N'en êtes-vous point lassé ?

S C E N E V.

COLIN , DAME ANNE.

D A M E A N N E.

HE', qu'ont-ils donc tant fait ces deux pauvres
Monsieur ,
Colin ?

C O L I N.

Ils n'ont rien fait , c'est qu'ils sont des voleux ;

D A M E A N N E.

Voleux ? De quoi ?

C O L I N.

D'argent , mais on leur a fait rendre ;
Et je crois que Monsieur ne les fera point pendre.

D A M E A N N E.

Ah ! que j'en suis fâchée ! y sont si bonnes gens.

C O L I N.

Monsieur leu va bien-tôt donné la clef des champs ;
Par tant bien qu'ils seroient pendus par la Justice ,

COQUETTES.

81

Car y sont entachés d'un autre maléf.
Madame ne croit pas qu'y soiyent des voleux.

DAME ANNE.

Non, all'les aime bien : on dit qu'y sont Pipeux.

COLIN.

Y pipent donc chez eux : ni moi, ni Dame Aymée
N'avons vû ni tabac, ni pipe, ni fumée.

DAME ANNE.

Monsieu s'en va venir, allons rire là-bas :
Veux-tu, Colin ?

COLIN.

Hô non, ma mere ne veut pas :

Laisse-moi-là, si donc.

DAME ANNE.

Mais t'as si bonne mine.

COLIN *la rebutant.*

Allons donc.

DAME ANNE.

Monsieu vient.

SCENE VI.

FLAVIO, COLIN, DAME ANNE ;

FLAVIO *les faisant rentrer.*

E St-ceici ta Cuisine ?

Allons. Tout mon dessein a très-bien réussi,

Je tiens & mes Pipeurs & mon argent aussi.
 Ils vont dans un moment sortir de la derriere ,
 Fort tremblans de la peur que je leur viens de faire.

SCENE VII.

FLAVIE , AYMÉE , FLAVIO.

AYMÉE *apercevant Flavio.*

C'Est Monsieur.

FLAVIE *à Flavio.*

Je suis dupe , & j'abonde en mon sens !
 Je n'eus jamais le don de me connoître en gens !
 Et Monsieur du Manoir , & Monsieur de Boccage
 Enfin n'en étoient pas à leur apprentissage.
 Ce n'étoient que des gueux , des fourbes , des
 Pipeurs !
 Vous deviez dire encor que c'étoient de Voleurs ;
 C'est tout ce qui manquoit à votre calomnie.
 C'est être prévenu d'une étrange manie !
 De prendre aversion , haïr , avoir du fiel ,
 Pour deux hommes d'honneur , s'il en est sous le
 Ciel :
 Charger sans fondement & d'opprobre & de blâme.
 D'honnêtes-gens à qui l'on donneroit son ame ;
 Des gens que vous voyez qui me donnent leur bien

Sans vouloir assurance, écrit , gage , ni rien.
Dites-moi , s'il vous plaît , quel Démon vous inspire ?

FLAVIO.

J'ai tort , je le confesse , & je n'ai rien à dire :

FLAVIE.

Se confesser coupable est quelque chose encor.
Le diamant ?

FLAVIO.

Je l'ai.

FLAVIE.

Les huit cents Louis d'or ?

FLAVIO.

Ils sont sous le tapis de la table où l'on joue.

FLAVIE.

Un procédé pareil me charme , je l'avoue.

FLAVIO.

On ne peut trop louer de si beaux sentimens.

Madame , faites-leur mille remerciemens.

Ils ont & le cœur grand , & l'ame bien placée ,

Et tous deux ont agi bien loin de ma pensée.

FLAVIE.

En jouant avec eux je vais les en louer.

FLAVIO.

Je pense qu'ils n'ont pas le loisir de jouer.

Les voici.



SCENE VIII.

DU BOCCAGE , FLAVIO ,
FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne çai comment je pourrai faire
Pour vous remercier.DU BOCCAGE *s'en allant.*

Il n'est pas nécessaire.

FLAVIE.

Cet homme a tout l'honneur que l'on çauroit
avoir.

FLAVIO.

Vous n'en verrez pas moins à Monsieur du Manoir.

SCENE IX.

DU MANOIR , FLAVIO.

FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne çai de quel air, Monsieur, on peut répondre
A vos civilités.DU MANOIR *s'en allant.*

C'est vouloir nous confondre.

A-t-on jamais agi plus généreusement ?
S'enfuir pour m'épargner jusqu'au remerciement !
Hé tout cela , Monsieur , fait voir votre bégue ,
Et tous vos jugemens faits à la boulle-vue.
Nous avons leurs Louis.

FLAVIO.

Oui , je vais les compter ;
Et Crispin aussi-tôt vient vous les apporter.

FLAVIE.

Mais , vous allez sortir.

FLAVIO.

Mais , avant que je sorte ;
Vous les allez voir.

SCENE X.

AYME'E, FLAVIE,

FLAVIO.

QU'Est-ce qu'Aymée apporte ?

AYME'E *tenant une large Lettre cachetée de noir.*

Ce n'est pas un poullet , c'est un cocq d'Inde noir
D'un Vicomte , je crois , qui va vous venir voir.

FLAVIE *lisant le dessus.*

A la belle Flavie ,

Que j'aime plus que ma vie.

La déclaration est belle en cet endroit !

Et ce large poulet marque un galant adroit.

A Y M E' E.

Je doute fort qu'aux lieux où l'on vend la volaille ;

Il se trouve un poulet d'une aussi belle taille.

FLAVIE.

Il est même plié tout à fait galamment.

A Y M E' E.

Et sa lugubre soie est mise largement.

FLAVIE.

Voyons donc le dedans d'un dehors si funeste.

C'est un volume que ceci.

A Y M E' E.

Tredame, on peut bien dire ici ,

Le porteur vous dira le reste.

FLAVIE *lit.*

Ce n'est point par mon nom , ni par ce billet doux ,

Que vous pourrez me reconnoître ;

Mais s'il vous ressouvient d'avoir reçu chez vous

L'homme le mieux taillé qu'aucun homme puisse être ;

C'est moi qui maintenant dessous un fort grand deuil ,

Pour avoir trop été de l'humeur d'Alexandre ,

Ne porte plus qu'un bras , qu'une jambe , & qu'un
œil :

Les trois membres pareils sont demeurés en Flandre.

A Y M E' E.

Trois membres ! Quel malheur !

F L A V I E.

Il est grand en effet.

Elle continue.

Je suis pourtant encore assez bien fait.

Si cinq cents Louis d'or peuvent faire une somme ,

Qui vous fasse répondre à l'ardeur de mon feu ,

Vous pourrez bien dire dans peu

Que vous avez trouvé votre homme.

J'ai voué cet argent à vos charmans appas :

Si cette somme vous agréé ,

J'avance, ne reculez pas.

Faites trêve à la simagrée :

Je suis prompt , vous verrez dans une heure au plus tard ,

Le Vicomte de Beauregard

Mais souffrez cependant que d'une ame enflammée

Je vous baise , & Madame Aymée.

A Y M E' E.

Les Vicomtes sont donc fortement amoureux ?

Madame , il prétend donc nous aimer toutes deux.

F L A V I E.

Aymée , il prétendra ce qu'il voudra prétendre ,

Pour moi , je ne prétends que le voir & l'entendre :

Par sa lettre je vois qu'il n'a pas son égal ;
Que de corps , & d'esprit il est original.

A Y M E' E.

Je vois bien comme vous que ce n'est qu'une buze ;
Mais il offre , Madame , & qui refuse muze.
Fût-il le plus grand sot qui soit dans l'Univers ,
Il faut le recevoir tantôt à bras ouverts.

F L A V I E.

Comment ! à bras ouverts recevoir une bête ?

A Y M E' E.

Ma foi , son compliment est pourtant fort hon-
nête :

Si vous l'examinez , vous trouverez toujours
Qu'offrir cinq cents Louis est un fort beau discours.

F L A V I E.

Je ne le connois pas.

A Y M E' E.

Pouvez-vous vous méprendre ?
Et puisqu'il a laissé dans la bataille en Flandre ,
A ce qu'il mande au moins , l'œil , la jambe & le
bras ,

Marqué de la façon le connoîtrez-vous pas ?

F L A V I E.

Sans doute. Ce n'est donc que la moitié d'un
homme !

A Y M E' E.

Mais la somme est entière , & c'est tout que la
somme.

Et

Et qu'importe pour lui, qu'il soit entier ou non ?

FLAVIE.

Il faut qu'il soit bâti d'une étrange façon.

AYME'E.

Il est encor trop bon pour ce qu'on en veut faire :
Qu'il soit comme il pourra, ce n'est pas-là l'affaire.
Mais Dame Anne paroît.

SCÈNE XI.

DAME ANNE, FLAVIE,
AYME'E.

DAME ANNE.

UN Monsieur est là-bas.
AYME'E.

Son nom ?

DAME ANNE.

Il est manchot d'une jambe & d'un bras.
Et borgne encor d'un œil.

AYME'E.

Vraiment, c'est le Vicomte,

DAME ANNE.

Il se peigne là-bas, mais je l'entends qui monte ;
J'ai r'oublié son nom ; c'est un laid Marcaffin.

Tome II.

H

Il est noir comme un Diable , & blond comme un bassin.

A Y M E' E.

Monsieur de Beauregard est un fort honnête homme ;

Dame Anne taisez-vous.

D A M E A N N E.

C'est ainsi qu'il se nomme :

S C E N E X I I.

F L A V I E , A Y M E' E , C R I S P I N

Déguisé sous le nom de Vicomte de Beauregard , manchot , borgne , une jambe de bois , & en grand deuil.

C R I S P I N.

J'Entre sans bruit, Madame ; en ces lieux-ci
jamais

Je ne mene Cocher, Carrosse ni Laquais :

On ne peut voir là-bas de train qui ne déplaîse.

Coucherai-je céans ? J'en renvoierois ma chaise.

F L A V I E.

Non , s'il vous plaît, Monsieur, ne la renvoyez pas ;

Elle peut demeurer sans scandale là-bas ?

C R I S P I N.

Ma chaise là-bas ?

FLAVIE.

Oui.

CRISPIN.

Non , le peste me tue ,
Mon chiffre rend un peu ma chaise trop connue :
Si jamais on l'y voit je veux être tondu :
Elle est dans l'autre rue où je suis descendu ;
Et quand je vais à pied la glissade est à craindre.

FLAVIE.

En cet état , Monsieur , que vous êtes à plaindre.

CRISPIN.

Fruſtus belli , Madame : éloigné de vos yeux ,
Que j'ai cent fois nommés , & mes Rois , & mes
Dieux ,

Les Favoris de Mars ſont traités de la ſorte.

Fruſtus belli. Voilà tout ce qu'on en rapporte.

Tel porte au Camp de Mars des jambes & des
bras ,

Qui , comme vous voyez , ne les rapporte pas.

Une jambe de bois , un moignon , l'œil de verre ;

Fruſtus belli. Ce ſont tous les fruits de la Guerre.

Que l'amour eſt puissant , & que des yeux ſi
doux.

Mais dites franchement , me reconnoiſſez-vous ?

Tout trouvé que je ſuis vous me cherchez peut-
être.

AYMÉE.

Seyez-vous donc.

H ij

F L A V I E.

J'ai peine à vous bien reconnoître.

A Y M E' E.

Vous ne remettez pas Monsieur de Beauregard ?

C R I S P I N.

Vous n'aviez pas douze ans que j'étois goguenard,
Et que j'étois bien fait, amoureux comme un
diable.

F L A V I E.

On connoît peu l'amour dans un âge semblable.

C R I S P I N.

Vous n'alliez pas alors vous chauffer à son feu.

A Y M E' E.

Vous commenciez pourtant à vous sentir un peu,
Et preniez grand plaisir à lire dans l'Astrée.

C R I S P I N.

Pour ce sujet aussi, Madame, fut cloîtrée;
Votre oncle vous voyant y lire si souvent,
Le scrupuleux bigot vous mit dans un Couvent.

A Y M E' E.

Oui, Monsieur le Vicomte a fort bonne mémoire.

C R I S P I N.

Hô diable ! je crains peu que l'on m'en fasse ac-
croire.

Qu'il a passé depuis d'eau dessous le Pont-neuf !

F L A V I E.

Vous parlez de vingt ans,

CRISPIN.

Avec encore neuf.

FLAVIE.

Je n'en ai pas encor trente, je vous assure.

CRISPIN.

Vous en avez quarante à fort bonne mesure.

FLAVIE.

Quarante ! C'est piquer les gens au dernier point.

AYMÉE.

Monsieur de Beauregard rêve.

CRISPIN.

Il ne rêve point.

AYMÉE.

Ce sont contes.

CRISPIN.

Ce sont des vérités certaines.

Jean de Vuerth étoit lors prisonnier à Vincennes :

Ce Vaudeville-ci, je pense, étoit nouveau ;

Il ne me souvient pas des mots, mais l'air est beau.

*La, la, la, la, le,**La, la, la, la, la,**Et leur redit encore**De dans son lançement.**Be, be, tout est frélors,**La Duché de Milan.*

Que les airs bégayés étoient lors agréables !

Ceux qu'on fait aujourd'hui sont tous si pitoyables ;

Ah ! les Musiciens que l'on avoit aussi
 Etoient en ce temps-là bien autres que ceux-ci.
 Mais il n'est pas ici question de Musique,
 Ni d'âge encore moins , puisque cela vous pique.
 Je vous vois de quoi faire un Arsenal d'appas ,
 Et quatre magasins de ceux qu'on ne voit pas ,
 Les attraits de vos yeux.... & mon cœur.... dans
 mon ame....

L'amour que j'ai.... l'argent.... quand d'une ar-
 dente flamme....

Voilà cinq cents Louïs que j'apporte en un mot ,
 Car je ne sçai point tant tourner au tour du pot :
 Sans de propos d'amours vous faire une légende ,
 Ne voyez-vous pas bien ce que je vous demande ?
 Et que mon pauvre cœur qui vient de s'enflammer
 Veut.... enfin ce qu'il veut on ne le peut nommer .
 Le devinez-vous pas ?

F L A V I E.

Comment , vous m'osez dire ,
 Connoissant ma vertu....

C R I S P I N.

Vous me faites bien rire.

Votre vertu tiendrait contre cinq cents Louïs !
 Non , Madame , ce sont de ces coups inouïs ,
 Qu'on voit fort rarement arriver dans le monde.

F L A V I E.

Oui , Monsieur. Ramassez votre perruque blonde.
 C'est Crispin , ne dis mot , je veux m'en divertir.

CRISPIN.

Cinq cents Louis sont beaux.

FLAVIE.

Mais peut-on consentir
A des choses qui sont d'une telle importance !
Tout d'un coup s'entr'aimer sans faire 'connois-
sance !

CRISPIN.

Et l'avons-nous pas faite ?

FLAVIE.

Il est vrai , mais encor
Faut-il. . .

CRISPIN.

Il ne faut rien que se connoître en or ;
Prenez-le.

FLAVIE.

Je le prends , mais c'est vous seul que j'aime ,
L'or ne m'est rien.

CRISPIN.

Cédez à mon ardeur extrême.

FLAVIE.

Vous êtes le plus fort , & des termes si doux. . .

CRISPIN.

Si je suis le plus fort , je veux porter les coups.

AYME'E.

Cela se pourra bien.

CRISPIN.

C'en est fait , je succombe ;

Vos yeux font dans mon cœur le fracas d'une bombe.

Ah ! quel embrasement ! je brûle, il faut périr,
Hé vite ! nul que vous ne me peut secourir.

FLAVIE.

Mais vous vous tourmentez comme une âme damnée.

CRISPIN.

Ah ! si le feu prenoit à votre cheminée,
Ou que votre maison fût en flamme, ma foi,
Vous vous tourmenteriez bien autrement que moi.

Tu sçais guérir les gens, mon Ange, sois moins fieré.

FLAVIE.

Oui, je les sçais guérir de la bonne maniere ;
Et sur tout quand ils sont malades comme vous.
Qu'on appelle Crispin, pour lui donner cent coups.

CRISPIN.

Moi, battu d'un Faquin !

FLAVIE.

C'est tout ce que mérite

Un homme comme vous.

AYME'E.

Vous n'en ferez pas quitte

Pour vos cinq cents Louis, Monsieur *Fructus belli*.

FLAVIE.

Qu'en me donne un bâton. Je vous trouve joli.

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah ! Madame , tour beau , vous frappez un Vicomte.

A Y M E' E.

Monsieur de Beauregard , n'avez - vous point de honte ?

De tenter par argent une femme d'honneur ?

CRISPIN.

Tu fais la prude aussi , servante de malheur.

A Y M E' E *le bâtonne.*

Comment ? servante !

CRISPIN.

A moi Laquais , Laquais , hé Page !

A Y M E' E.

Fais venir tout ton train , & tout ton équipage ,

Fruclus belli. Tu dois recevoir tour à tour.

Et des fruits de la guerre , & des fruits de l'amour.



SCENE XIII.

FLAVIE, AYMÉE.

FLAVIE.

Ce maraut de Crispin , Aymée !

A Y M É' E.

Il se faut taire ;

Ce déguisement-là cache quelque mystère ,
Mais l'effronté Coquin !

FLAVIE.

Mais qu'il est ingénu !

Car le sot ne croit pas avoir été connu.

A Y M É' E.

Sa perruque est tombée heureusement , Madame ;
Car cinq cents Louis d'or ébranlent bien une ame :
Là , dites franchement qu'eussiez-vous fait enfin ,
Si ce Vicomte-là n'eût point été Crispin ?

FLAVIE.

Il auroit remporté son argent ; mais écoute ,
Comme celui-ci vient de mon mari , sans doute ,
Qu'il a crû me tenter par-là , je te promets
Qu'il se peut assurer de ne le voir jamais.
Il ne pouvoit venir plus à propos , je meure ,

COQUETTES.

99

Il sert fort au Cadeau qu'on verra dans une heure.

A Y M E' E.

Et qui fera grand bruit dans le monde , je croi.

F L A V I E.

Je prétends bien aussi faire parler de moi.

Mais c'est trop discourir , rentrons , que je m'ap-
prête :

A terminer ce jour par cette belle fête.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

FLAVIO , CRISPIN.

FLAVIO.

P Our tes coups de bâton , j'en ai de la douleur.

CRISPIN.

Hé , les coups de bâton ne me font rien , Monsieur.

FLAVIO.

Mais l'affront ?

CRISPIN.

Encor moins , c'est une bagatelle.

FLAVIO.

Tu n'avois pas assez bonne opinion d'elle :
Elle étoit peu d'humeur à suivre ton desir ;
Et tu t'es allé là faire battre à plaisir.

CRISPIN.

Jamais place pourtant ne fut mieux attaquée :

COQUETTES. 101

Je ne sçai quelle mouche, ou quel ton l'a piquée.
Quand elle prit l'argent, vous vîtes bien, je croi,
L'amour désordonné qu'elle sentit pour moi ;
Que d'abord son ardeur alla jusqu'à l'extrême,
Et qu'elle me donna de l'amour à moi-même ,
Si fort que je doutai, comme elle m'avoit mis ,
De pouvoir vous tenir ce que j'avois promis.

FLAVIO.

C'étoit pour attraper ton argent, pauvre buse.

CRISPIN.

Elle en tenoit, Monsieur, je vous demande excuse ;

Elle faisoit des yeux de Merlan, par ma foi ;

Elle étoit devenue amoureuse de moi :

De quoi diable sert-il de déguiser l'affaire ?

FLAVIO.

Mais l'argent ?

CRISPIN.

Hô l'argent ! je n'y sçaurois que faire.

FLAVIO.

Tu sçais bien qu'elle & moi nous avons arrêté,

Que je la laisserois ce soir en liberté,

Et que nous coucherions peut-être chez mon frere.

CRISPIN.

Oui, vous lui dites, mais vous ferez le contraire,

FLAVIO.

Tu l'as dit : je veux voir ce qu'on voit rarement ;

Des femmes en débauche , & qui fort librement
 Se disent leurs secrets , & qui n'ont nulle honte
 De dire de bons mots , & de faire un bon conte.
 Je vais pour ce sujet m'emparer tout ce soir
 D'un lieu d'où je pourrai tout entendre & tout
 voir.

CRISPIN.

Leur débauche , je crois , sera divertissante.

FLAVIO.

Mais la conclusion n'en sera pas plaisante.

CRISPIN.

Elles dauberont-là le prochain assez bien ,
 Monsieur.

FLAVIO.

Malheur sur qui tombera l'entretien

SCENE II.

DOCILE, FLAVIO, CRISPIN.

DOCILE *paraissant tout ému.*

HA!

FLAVIO.

D'où sortez-vous donc effrayé de la sorte ?

CRISPIN *tombant de frayeur.*

Monsieur , que de bon cœur le diable vous emporte.

D O C I L E.

Ah , mon neveu ! je suis un homme confondu.

F L A V I O.

Comment ?

D O C I L E.

Mon œil a vû , mon oreille entendu ;

Mais enfin je ne crois mon œil , ni mon oreille :

Je ne sçai si je dors , je ne sçai si je veille ;

Ma niece est un démon : j'ai vû la vérité :

J'ai vû votre innocence , & sa méchanceté ,

Lorsque j'espérois bien voir de quoi vous confondre.

F L A V I O.

Où vous étiez - vous mis ?

D O C I L E.

Je ne puis vous répondre.

J'étois caché.

F L A V I O.

Mais où ? ne le puis-je sçavoir ?

D O C I L E.

Dans ce lieu , d'où j'ai pû tout entendre & tout voir.

F L A V I O.

Vous l'avez observée enfin , vous l'avez vûe ;

Votre pauvre brebis.

D O C I L E.

Ah ! c'est une perdue ;

Aymée est un Serpent dont le Démon se sert ,

Et toutes deux enfin se damnent de concert.

J'ai crû par son rapport , & sa piété feinte ,
Que ma niece vivoit comme vit une Sainte.
Que d'argent elles m'ont consommé toutes deux
Sous ombre d'en aider de pauvres malheureux !

FLAVIO.

Souhaitez-vous du bien ?

DOCILE.

Non , je suis assez riche.

FLAVIO.

Ma femme vient ici ; rentrez dans votre niche :
Je vous y joins , allez.

SCENE III.

FLAVIE , AYMÉE , FLAVIO ;
CRISPIN.

FLAVIE.

Que veut dire ceci ?
Comment ! Crispin & vous êtes encor ici !
Si vous ne me laissez en liberté , je meure.....

FLAVIO.

Sans courroux , s'il vous plaît ; nous sortons tout
à l'heure ,
Vous ne nous rencontrez ici que par hazard.

F L A V I E.

Soupez chez votre frere , & revenez fort tard ,
Nous ferons tout au moins jusqu'à minuit ensemble ,

Mes cousines & moi : même encore il me semble
Que quand elles voudroient coucher ici , je croi
Que l'on ne chasse pas le monde de chez soi.

F L A V I O.

Nous allons donc souper , & coucher chez mon
frere.

F L A V I E.

Allez , Monsieur , allez , vous ne sçauriez mieux
faire.

F L A V I O.

Divertissez - vous bien.

F L A V I E.

Nous le ferons aussi :

Vous n'avez seulement qu'à n'être pas ici.

C R I S P I N.

N'avez - vous point ce soir besoin de moi , Ma-
dame ?

F L A V I E.

Non , va te promener.

C R I S P I N.

J'y vais.



SCENE IV.

FLAVIE, AYMÉE.

A Y M É E.

A H la bonne ame !
Je viens de préparer votre mets surprenant
Dedans un grand bassin.

F L A V I E.

Fort bien ; mais cependant
Je ne crois pas , Aymée , être encore à te dire ,
Que nous voulons un peu goinfret , chanter & rire ,
Et qu'il falloit avoir quelques petits ragoûts
Qui nous fissent du moins boire deux ou trois
coups.

Qu'as-tu donc préparé ?

A Y M É E.

D'un vin de Bar-sur-Aube ,
Et du vrai Saint Thierri , d'un Dindon à la daube ,
Avec les pieds de Porc à la Sainte Menehou ,
Un Saucisson. Mais où voulez-vous manger ?

F L A V I E.

Où ?

En ce lieu même , Aymée ; & vous ferez en sorte ,
Qu'on ne fasse qu'un plat , & que l'on nous ap-
porte

La table toute prête, & verre & vin dessus :
Qu'on ressorte aussi-tôt, & qu'on ne rentre plus ;
Afin que nous puissions librement & sans peines,
Si le cœur nous en dit, parler de nos fredaines.
Pour le plat que tu sçai, qui s'en va les ravir,
Quand je t'appellerai tu viendras le servir,
Avecque l'hypocras, les eaux, la limonade ;
Mais comme je t'ai dit sans buffet ni parade.
Il est tard, toutes trois devroient bien être ici.

A Y M E' E.

J'entends quelqu'un là-bas, je crois que les voici.

F L A V I E.

Dame Anne ouvre à chacun.

A Y M E' E.

Elle n'a garde, diantre.

F L A V I E.

Mais redis-lui sur tout que qui que ce soit n'entre.
Les voici, laisse-nous.



SCENE V.

SAINTE HERMINE, SAINTE
HELENE, AMINTHE, FLAVIE,
FLAVIO *caché avec* DOCILE
& CRISPIN.

FLAVIE.

JE brûlois de vous voir.

AMINTHE.

Enfin vous voulez donc nous régaler ce soir ?

FLAVIE.

Je n'ai pas entrepris de vous faire grand chere ,
Mais nous rirons du moins si nous ne mangeons
guere.

Chacun est libre ici , car j'ai pris de grands soins
Pour nous y voir ce soir seules , & sans témoins.

SAINTE HELENE.

Vous avez fort bien fait.

SAINTE HERMINE.

Oui seules , on respire ,
Et l'on peut hardiment dire le mot pour rire.

FLAVIE.

Nous nous divertirons toutes quatre assez bien,
Avant hier, que fis tu ?

AMINTHE.

Qui, moi ? je ne fis rien.

FLAVIE.

Toi, je ne te vis point Dimanche, ma Fidelle.
Nison voulut t'avoir ?

SAINTE HERMINE.

Oui, je soupai chez elle,
Et l'on joua le soir à mille petits jeux.
A la comparaison, aux couleurs.

AMINTHE.

Ils sont vieux.

SAINTE HERMINE.

Où, ceux-là le sont tous, mais je m'en vais vous
dire

Un jeu qui nous plut fort, & qui nous fit bien
rire.

Un homme, qui sans doute en sçavoit de nouveaux,
Nous fit toutes jouer au jeu *des Animaux*.

L'on en prend trois fâcheux, ou bien trois agréa-
bles;

Chacun nomme les siens, & les plus raisonnables
Montrent là leur esprit parlant contre ou pour eux :
Comme chacun nommoit trois animaux fâcheux,
De tous les animaux les plus fâcheux, je pense,
Et les trois qui le plus font perdre patience,
Qui sur les plus fâcheux, dis-je, emportent le prix,

Ce sont les oncles.

CRISPIN *bas.*

Bon.

SAINTE HERMINE.

Les peres, le maris ;

Mais les maris sur tout , car le plus agréable

Devient bien l'animal le plus insupportable.

CRISPIN *bas.*

A vous le dé , Monsieur.

SAINTE HELENE.

Vous rencontrâtes bien.

SAINTE HERMINE.

Si bien que les maris servirent d'entretien ,

Qu'on quitta tous les jeux , & que cette matiere

Servit à les dauber d'une étrange maniere.

SAINTE HELENE.

Quand on prend un mari ce n'est pas pour l'aimer.

FLAVIE.

Vraiment non , l'on le prend pour se faire estimer

Dessous ce nom de femme , & faire nos affaires ;

Pour nous fournir enfin cent choses nécessaires ,

Et nous donner l'argent dont nous avons besoin.

AMINTHE.

On ne prend un mari que pour avoir ce soin.

FLAVIE.

Mon mari pour cela vaut bien autant qu'un autre.

SAINTE HERMINE.

Nos maris ne sont pas bâtis comme le vôtre.

COQUETTES.

III

FLAVIE.

Le mien pour une buze est des mieux façonnez,

CRISPIN *bas.*

Monsieur.

FLAVIE.

Je puis par tout le mener par le nez.

AMINTHE.

Pour peu que les Galans se rendent agréables ,
Les maris les mieux faits sont tous insupportables.

SAINTE HELENE.

Hé ma foi ! sans avoir Galant ni Favori
Le plus méchant régal du monde est un mari.

FLAVIE.

C'est que loin de chercher les moyens de nous
plaître

Par quelques petits soins , ils font tout le contraire.

Faites à la traverse un ami là-dessus ,
Ils deviennent si fots qu'on ne les aime plus.

CRISPIN *bas.*

Monsieur ,

FLAVIE.

Ce sont les soins des Galans qui me touche ;
C'est pour eux seuls qu'ici l'on doit ouvrir la bouche.

SAINTE HERMINE.

Il est vrai qu'ils nous font goûter tous les plaisirs ;
Ils vont même souvent au-devant des desirs.

Le Bal , les Violons , le Cadeau , la Musique :

Nous les voyons enfin mettre tout en pratique ;
Pousser à nos genoux des soupirs tout de feu.

Le moyen lors qu'un cœur ne s'attendrifie un peu !
Qu'il puisse être de glace au milieu de leur flamme !

Ils ont un air touchant , un abord qui prend l'ame :
Enfin ce n'est que soins , que transports & qu'ardeur.

F L A V I E.

Demeurons donc d'accord qu'un Galant touche au cœur ,

Et qu'en tous lieux ils sont tellement en usage ,
Qu'un mari fait par tout un fort sot personnage.

C R I S P I N *bas.*

Monsieur.

S A I N T E H E L E N E.

Les pauvres gens ! C'est fait d'eux ; car enfin
Les femmes à présent ont toutes le goût fin.

F L A V I E.

Mais à propos de goût , mes cousines , je pense
Qu'il est temps de manger ; qu'on serve en diligence.

S A I N T E H E R M I N E.

Les cornets suffiront avec de l'hypocras ;
Car la viande me fuit.

S A I N T E H E L E N E.

L'on n'en mangeroit pas.

S C E N E

SCENE VI.

AYMÉE , FLAVIE , SAINTE
HELENE , SAINTE HERMINE ,
AMINTHE, FLAVIO *caché* , DOCILE,
CRISPIN.

FLAVIE.

IL faut nous réjouir , que nous allez-vous dire ?

SAINTE HERMINE

Nous ne laisserons pas de chanter & de rire.

FLAVIE.

Sers-nous donc les cornets avecque l'hipocras.

AYMÉE.

Et quand servir la viande ?

FLAVIE.

Elles n'en veulent pas.

AYMÉE.

Vraiment nous voilà bien : tout est prêt , on s'en tue ,
Il est Jeudi , voilà de la viande perdue.

AMINTHE.

Aymée est en colere.

AYMÉE.

On prend aussi des soins

Pour vous bien régaler.

AMINTHE.

L'on n'en rira pas moins.

FLAVIE.

Apporte-nous ici ce que l'on te demande ,

Et va pleurer plus loin la perte de ta viande.

Est-ce que toutes deux vous vous moquez de moi ?

AMINTHE.

Elles crevent de rire , & j'en ne sçai de quoi.

SAINTE HELENE.

Je ris de son chagrin , elle se désespère.

SAINTE HERMINE.

Moi , je ris du discours qu'elle lui vient de faire.

SCENE VII.

AYME'E ET DAME ANNE *apportant
une table* , SAINTE HERMINE ,
FLAVIE , SAINTE HELENE ,
AMINTHE , FLAVIO *caché* ,
DOCILE , CRISPIN.

AYME'E.

LA , voilà vos cornets avec votre hypocras.

AMINTHE.

Il ne faut que cela,

COQUETTES.

115

FLAVIE.

Va-t'en.

AYME'E.

Le beau repas

Pour faire tant d'apprêts !

SAINTE HERMINE.

Elle ne se peut taire.

FLAVIE.

Allons , approchons-nous.

AMINTHE.

Voici bien mon affaire.

FLAVIE.

Aimes-tu l'hypocras , ma Bonne ?

AMINTHE.

Et qui le hait ?

FLAVIE.

Ce n'est pas moi.

SAINTE HELENE.

Ni moi.

SAINTE HERMINE.

J'en bois comme du lait.

AMINTHE.

Nos Argus à présent ! savent-ils où nous sommes ?

FLAVIE.

Qu'ils le sachent ou non , laissons ces vilains hommes :

Un si long entretien ne peut qu'être ennuyeux.

SAINTE HERMINE.

A moins que de chanter quelque chanson contre eux.

K ij

Ah , ma foi ! je le veux , puisque le sujet s'offre ;
J'en vais dire une, moi qui chante comme un coiffeur.

C H A N S O N.

*A quoi servent les maris
Quand on a des favoris ?
Chantons toutes à la ronde
Pour ne nous pas ennuyer ;
Le meilleur mari du monde
N'est jamais bon qu'à noyer.*

CRISPIN. bas

Monsieur.

SAINT E HELENE.

Elle a raison.

A M I N T H E.

Faites-nous donc paroître
Ce mets si surprenant.

SAINT E HERMINE.

Qu'est-ce que ce peut être ?

FLAVIE.

Servez les abricotés , & le mets surprenant.
On va vous le servir , mais chantons cependant.

C H A N S O N.

*Les Galans touchent au cœur
Bien mieux que cette liqueur :
Leurs petits soins prennent l'ame ;*

*C'est toujours régal nouveau ;
Et jamais homme à sa femme
Ne donna bal ni cadeau.*

SCENE VIII.

FLAVIE, AYMÉE, SAINTE
HERMINE, HELENE, AMIN-
THE, FLAVIO *caché*, DOCILE ;
CRISPIN.

Aymée apporte un bassin plein de Louïs d'or.

... FLAVIE.

Mesdames, ce mets-là peut-il vous satisfaire?

SAINTE HERMINE.

Est-ce un enchantement ?

AMINTHE.

Quoi ! des Louïs , ma chère !

SAINTE HERMINE.

Vous aviez bien raison de nous vanter ce plat.

SAINTE HELENE.

Il attache la vue.

AMINTHE.

Ah ! le charmant éclat !

SAINTE HELENE.

Ha que sa vision est un heureux présage !

SAINTE HERMINE.

Pour en avoir un peu l'on met tout en usage.

AMINTHE.

Il n'est rien avec lui dont on ne vienne à bout.

SAINTE HELENE.

Rien ne résiste à l'or , c'est un passe-pâr-tout.

SAINTE HERMINE.

C'est un métal charmant , mais il est si farouche ,
Qu'on ne peut le toucher.

FLAVIE.

Hô , celui-ci se touche ,

Et s'empoché de plus.

AMINTHE.

S'il est de moi touché . . .

FLAVIE.

Mais on ne l'a servi que pour être empoché.

Je sçai que vos maris ne vous en donnent guere ,
Et qu'enfin toutes trois vous en avez affaire.

Ma Favorite , allons.

SAINTE HELENE.

Je ne touche point là.

FLAVIE.

Ma Fidelle , ma Bonne , à quoi sert tout cela ?

Ma Favorite , allons , cela m'en déso blige.

Prenez donc ,

Prendrons-nous ?

FLAVIE.

Oui , prenez tout , vous dis-je :

S'il en reste , je crains qu'après un tel repas . . .

SCENE IX.

FLAVIO , DOCILE , CRISPIN ,
FLAVIE , SAINTE HERMINE ,
SAINTE HELENE , AMINTHE ,
AYME'E.

FLAVIO *prenant le bassin de Louis.*

N On, non, ne craignez rien, il n'en restera pas.

FLAVIE.

A quoi bon , s'il vous plaît , cette entrée insolente ?

FLAVIO.

On va vous l'expliquer , Madame l'impudente.

FLAVIE.

Helas ! je suis trahie : ah , qu'est-ce que je voi ?

Mon oncle ?

DOCILE.

Oui , serpent.

FLAVIO *rentrant avec les Louïs.*

Ces Louïs font à moi.

DOCILE.

Oui, tout est découvert, Tison d'enfer, perdue.

Esclave du démon, te voilà confondue.

A quoi donc t'ont servi vingt mille francs? A quoi?

Dis.

AYMÉE.

Le vent du bureau n'est pas trop bon pour moi.

Comme j'avois ce soir droit de goûter aux fausses,

J'ai pris de la meilleure, il faut tirer nos chausses.

DOCILE.

L'on en a retiré huit mille des Pipeurs

Qui vont être pendus comme fameux voleurs.

CRISPIN à *Aymée qui rentre.*

Voilà du changement, ma pauvre Agonizante:

Si j'en suis crû, ta mort ne sera pas si lente.

SCENE DERNIERE.

FLAVIO, DOCILE, CRISPIN,
AMINTHE, HELENE, FLAVIE,
SAINTE HERMINE.

FLAVIO.

Mesdames, descendez, vous pouvez désormais
Vous dire toutes quatre un adieu pour ja-
mais : Vos

Vos maris sont là-bas.

SAINT E HERMINE.

Hé quelle est leur envie ;

DOCILE.

De vous faire , je crois , mener une autre vie ,

Si loin d'eux , qu'ils n'iront jamais vous ennuyer.

FLAVIO.

La plupart des maris ne sont bons qu'à noyer.

DOCILE.

Vous pouvez dire adieu , mes honnêtes parentes ,

A la débauche , aux jeux , aux chansons , aux cour-
rantes ;

à Flavie.

Pour vous , votre mari va faire son devoir.

SAINT E HERMINE à Flavie.

Où nous vont-ils mener ?

FLAVIE.

Hé , qui peut le sçavoir ?

CRISPIN *chantant.*

Repondez à vos cousines ,

Qu'elles vont , qu'elles vont aux Feuillantines.

SAINT E HERMINE.

Hélas !

SAINT E HELENE.

Hélas !

AMINTHE.

Hélas !

FLAVIE.

Hélas , quel traitement ?

FLAVIO.

Ce n'est que pour changer de divertissement :

On chante là les airs tout d'une autre maniere:

SAINT E HERMINE.

Quelle colation !

SAINT E HELENE.

Ah ! qu'elle est singuliere !

AMINTHE à Flavio & à Docile.

Ah ! quel malheur pour nous si vous n'êtes touchés.

CRISPIN.

Ah ! quel bonheur pour vous de pleurer vos péchés :

SAINT E HERMINE.

Un Cloître !

DOCILE.

Il faut montrer une ame plus constante :

CRISPIN.

La Scene des mouchoirs n'est pas la moins plai-
fante.

DOCILE.

Allons , c'est assez rire & pleurer dans ce lieu :

SAINT E HERMINE.

Adieu , chere cousine.

SAINT E HELENE.

Adieu , cousine.

AMINTHE. Elles s'en vont.

Adieu.

FLAVIO à Flavie.

Vous prendrez dès demain le chemin d'Italie :

FLAVIE.

Moi ?

FLAVIO.

C'est où je prétends guérir votre folie.

F L A V I E.

Que je sois à Paris dans un Cloître plutôt,
Mon cœur.

C R I S P I N.

Ce n'est pas-là la chanson de tantôt

F L A V I E.

Faut-il aller si loin languir dans la souffrance.

C R I S P I N.

Monsieur vous pourra-là prêter sa patience,

F L A V I E.

Ah ! vous avez été le meilleur des maris.

C R I S P I N.

Oui.

F L A V I E.

Pour vous contenter je veux bien à Paris
Être entre quatre murs.

C R I S P I N.

Mais c'est une folie ;

Quatre murs à Paris , ou quatre en Italie ,
C'est toujours quatre murs.

F L A V I E.

Oui , mais l'éloignement ...

F L A V I O.

Allons , Madame , allons , plus de raisonnement.

C R I S P I N *seul.*

Bon , bon , point de quartier ; voilà comme il faut
être :

A cet emportement je reconnois mon Maître ;
Lij

124 LES FEMMES COQUETTES:

Oui , c'est être homme là , que de n'écouter rien,
Il se vange un peu tard , mais il se vange bien.
Toutefois je demande à tous tant que vous êtes
Grace pour les Pipeurs & les Femmes Coquettes.

F I N.



LES
F O U S
DIVERTISSANS;
C O M E D I E.

A C T E U R S.

LEANDRE , Amant d'Angelique.

Mr. VILAIN , Pere d'Angelique.

Mr GROGNARD , Concierge des petites-Maisons , promis à Angelique.

JOCRISSE , Valet de Monsieur Grognard.

UN ROTISSEUR.

JOLICŒUR , Soldat.

TROP-D'ESPRIT , }
SANS-CERVELLE , } Valets des petites Maisons.

LE NAIN , Clerc de Notaire.

A C T R I C E S.

ANGELIQUE , Fille de Monsieur Vilain , &
Amante de Leandre.

JACINTE , Servante d'Angelique.

BARBE , Servante de Cuisine.

PACOLE , Servante des Petites-Maisons.

L E S F O U S.

UN VIEUX POETE.

UN JEUNE POETE.

UN JOUEUR DE BASSETTE.

TROIS FOUS MUSICIENS ,
faisant les récits.

L E S F O L L E S.

CLEOPATRE.

LUCRECE.

PORCIE.

*La Scène est dans les Petites-Maisons au Faux-
bourg Saint Germain.*



LES FOUS

DIVERTISSANS,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

JACINTE.



Il faut, au pis aller, s'y résoudre, Madame.

ANGELIQUE.

Quoi, d'un jaloux Vieillard je me verrois la Femme!

L iij

Jacinte , nous aimons l'honnête liberté :
Nous serions routes deux dans la captivité ?
Plus de Bal , d'Opéra , de Jeu , de Comédie ;
Qui faisoient nos plaisirs !

J A C I N T E.

J'en suis toute étourdie ;
Car comme il est Concierge ici de l'Hôpital ,
Il croira de ses Fous nous faire un grand régal ;
Que nous serons sans cesse autour de ses malades ;
Et que nous bornerons ici nos promenades ;
Que nous prendrons plaisir à divertir leurs maux ;
Et que nous deviendrons des piliers d'Hôpitaux ,

A N G E L I Q U E.

Il se tromperoit fort.

J A C I N T E.

Ho , vraiment je le pense :
Nous ne sommes pas d'âge à faire pénitence.

A N G E L I Q U E.

Je prévois tous les maux qu'il me faudra souffrir :
Non , Jacinte , il vaut mieux me résoudre à mourir.

Leandre me laisser au bord du précipice ?

J A C I N T E.

Mais.....

A N G E L I Q U E.

Cesse en l'excusant d'augmenter mon supplice ;
Et puisque mon hymen se conclura ce soir ,

Qu'il montre son amour : qu'il montre son pouvoir,

S'il m'aime , comme il dit , si je lui suis si chere ;
Qu'il vienne m'enlever dans les bras de mon Pere ;
Qu'il me sauve de ceux de ce jaloux Vieillard.

JACINTE.

C'est un Monstre en effet , que ce Mr. Grognard :

ANGELIQUE.

Mon Pere le croit riche , & veut que je l'adore :
Il faut feindre d'aimer ce que mon cœur abhorre.

JACINTE.

Cet amour , quoique feint , paroît plus emporté....

ANGELIQUE.

C'est pour être avec lui moins en captivité :
Toi-même m'as donné cet avis , je l'observe ;
Et pour plaire à mon Pere il faut que je m'en serve :
Si , dit-il , je ne l'aime avec emportement ,
Il me fera finir mes jours dans un Couvent.
Vois pour les abuser comme il faut que j'agisse.

JACINTE.

Vous avez un esprit qui se démonte à vice.

ANGELIQUE.

Faut-il , aimant Leandre avecque tant d'ardeur ,
Que son Pere tout seul ait causé mon malheur ?
Car le mien y trouvant un fort grand avantage ,
Consentoit avec joie à notre mariage.

Il chérissoit Leandre , il l'aimoit tendrement ;
Et son Pere tout seul y mit empêchement.

J A C I N T E.

Il vouloit pour son fils une fille fort riche ;
Et vous ne l'êtes pas. Et le vôtre , plus chiche ;
Prétend qu'à son défaut ce Concierge des Fous ,
Sachant qu'il a du bien , soit demain votre Epoux.
Mais j'admire ceci. Son avarice extrême ,
Chez ce futur Epoux vous amene lui-même.
Et de peur qu'il n'échape , il prétend aujourd'hui ;
Ou demain au plus tard , vous marier chez lui ;
Et même sans prier aucun de la famille.
Qui jamais de la sorte a marié sa fille ?

A N G E L I Q U E.

Mon Pere est attaqué de la goutte , il est vieux. . .

J A C I N T E.

Que sa goutte remonte , on en fera bien mieux.

A N G E L I Q U E.

Si tous ces maux pouvoient retarder mes Fian-
çailles !

Mais Leandre est-il donc entre quatre murailles ?

J A C I N T E.

Il peut tout ignorer.

A N G E L I Q U E.

Dis qu'il peut m'oublier ;

Répond-il à ma Lettre ?

J A C I N T E.

On lui vient d'envoyer :

Jortille l'a portée , il faut ici l'attendre.
A la premiere ligne il se va , je crois , pendre.
Si proche de vous perdre il n'en guérira pas.

ANGELIQUE.

Il en pourra guérir , s'il lit un peu plus bas.
La Lettre est obligeante.

JACINTE.

Oui , s'il la lisoit toute ;

Il trouveroit de quoi se consoler sans doute ;
Et s'il faisoit le Fou , comme vous lui mandez ,
Monsieur Grognard & vous seriez desaccordez.

ANGELIQUE.

Je serois fort souvent aux grilles de sa loge.

JACINTE.

Mais quand on chante un peu d'abord on en dé-
loge.

ANGELIQUE.

Oui , les Musiciens sont tous libres.

JACINTE.

Hé bien ;

Il peut ici passer pour fou Musicien :
Et vous , ayant la voix assez belle , il me semble
Que vous pourriez souvent vous accorder ensem-
ble.

ANGELIQUE.

Si je pouvois sortir.

JACINTE.

Vous ne le pouvez pas.

M. GROGNARD *derrière le Théâtre*
Angelique.

ANGELIQUE.

Monsieur.

JACINTE.

Vite, doublez le pas.

SCENE II.

JACINTE, JOCRISSE.

JACINTE.

Que fait Leandre donc? dis Jocrisse.

JOCRISSE.

Il enrage.

Je crois que ton papier étoit un sorcilage.

Il a dit, le luifant, puis-je croire cela?

Ha, diable d'innocent, que m'apportes-tu là?

Puis prenant ses cheveux, & la piau de sa tête,

Il s'est tout écorché d'une force....

JACINTE.

La bête!

Les cheveux & la peau. Jocrisse mens-tu pas?

JOCRISSE.

Non, la piau, les cheveux, oui, j'ai vû tout à bas.

JACINTE.

Sa belle tête est donc d'une laideur extrême ?

JOCRISSE.

Une tête de Viau qu'on échaude est de même.
Qu'avoit donc ce papier ?

JACINTE.

Quelques enchantemens

JOCRISSE.

Dieu m'a bien assisté de ne voir point dedans.
Comme je me ferois accommodé la tête !

JACINTE.

Voici venir le Pere & l'Amant : va-t-en , bête !
Il pleure ; il va partir sans doute pour Poissy :
C'est que son frere est mort. Laissons-les seuls ici :

SCENE III.

Mr. GROGNARD, Mr. VILAIN.

M. GROGNARD.

HElas , Monsieur Vilain , que d'épines aux roses !

M. VILAIN.

Monsieur Grognard , il faut mettre au pis toutes choses ;

Votre frere est fort vieux , il pourroit bien partir ;

M. GROGNARD.

Si son mal s'augmentoît on viendroit m'avertir.

Notre amitié, Monsieur, n'eut jamais de semblable ;

S'il mouroit, je serois un homme inconsolable.

M. VILAIN.

Si vous en héritez, pourquoi vous allarmer ?

M. GROGNARD.

Hé, ce n'est pas son bien qui me le fait aimer :

Il a sçu l'acquérir, il en est seul le maître.

M. VILAIN.

Vous en frustreroit-il ?

M. GROGNARD.

Et que sçait on ? peut-être :

Nous nous aimons tous deux tendrement, & je
croi

Qu'il ne le donneroit à personne qu'à moi.

Mais plus que ses trésors sa personne m'est chere ;

Et s'il meurt, tout son bien ne me console guere.

M. VILAIN.

Nous ne sommes donc pas de sentimens égaux ;
L'argent est, ce me semble, un remede a tous
maux.

Mais, pour en revenir enfin à vos fiançailles,

Je ne mets pas mon bien à traiter cent canailles.

Il suffit de ma fille, & de vous.

M. GROGNARD.

C'est bien fait.

M. VILAIN.

Nous ne serons que trois.

M. GROGNARD.

J'en suis trop satisfait.

M. VILAIN.

'Angelique aime fort la Musique & la Danse :

Mais sans sortir d'ici , & sans nulle dépense ,

On la satisfera.

M. GROGNARD.

Vous voyez si nos Fous

Se concerrent entr'eux , que ce n'est que pour nous.

Vous les venez de voir mettre tout en pratique ;

Eux-mêmes font les Pas , les Vers & la Musique.

M. VILAIN.

On voit quelques Balets à présent ; mais je crois

Qu'on n'en verra jamais de si beaux qu'autrefois.

M. GROGNARD.

De notre temps c'étoit une chose divine :

Ces Balets de Mondor dans la Place Dauphine !

M. VILAIN.

Ah , vous en souvient-il ? Ces gens-là dansoient
bien ;

Ils avoient tout le monde , & s'ils ne prenoient
rien.

M. GROGNARD.

Ha , c'étoit le bon temps. Il n'est point de Théâtre,

Qui n'ait quelque agrément , & que l'on n'idolâtre ;
 Le monde est aujourd'hui pour ces spectacles-là ;
 Et vieux comme je suis , je cours voir tout cela.
 Mais avec leur Musique & leurs Métamorphoses ,
 Les Balets de Mondor étoient tout autres choses.

M. VILAIN.

Oh vraiment oui.

M. GROGNARD.

Nos Fous en dansent d'assez bons.

M. VILAIN.

Tant mieux , ma Fille & moi nous nous divertis-
 sons :

Elle vous aime bien.

M. GROGNARD.

Cela n'est pas croyable :

Nous allons tous deux faire un ménage admira-
 rable ;

Et comme dès demain je serai son mari ,

Je crois que j'en serai bien autrement chéri.

Sur le bruit que j'allois à Poilly voir mon Frere ;

La pauvre Enfant étoit dedans une colere

Que chacun ne pouvoit trop admirer ici.

M. VILAIN.

Son amour est venu tout d'un coup , Dieu merci !

M. GROGNARD.

Je la veux régaler ici de bonne sorte :

Mais sans moi je ne veux nullement qu'elle en
 sorte.

M.

Vraiment elle n'a garde. Allez , ne craignez rien.
Je vais gagner mon lit , je ne me sens pas bien.

SCENE IV.

JOCRISSE, ANGELIQUE, JACINTE,
M. GROGNARD.

M. GROGNARD à Jocrisse.

POrtez la paille aux Fous. Demeure ici , Jacinte.

Je vous donnois tantôt quelque sujet de plainte ,
Difiez-vous.

ANGELIQUE.

Oui , sans doute , & si je vous en croi ,
Vos Fous ne seront pas plus resserés que moi.

M. GROGNARD.

Ils sont libres , Mignonne , & sont très-agréables.
Ne t' imagine pas voir des Fous haïssables.

Je connois ton humeur. On dirait sans mentir ,
Qu'ils ne sont tous ici que pour te divertir.

Leur Musique & leur Danse auront de quoi te plaire ;
Je sçai ton goût , & sçai tout ce qu'ils sçavent faire.

Pour des Fous renfermés dedans cet Hôpital ,

Ils dansent assez bien , & ne chantent pas mal :

ANGELIQUE.

Puisque ces insensés se piquent de Musique ;
Je n'aurai pas sujet d'être mélancolique :
Je ne la serai pas même absente de vous.
Je m'accommode assez de ces sortes de Fous.
Et si j'en rencontre un dans ce lieu qui me plaise ;
Je m'en divertirai.

M. GROGNARD.

Bon , j'en serai fort aise.
Mais qu'il soit enfermé , c'est ce que je prétends.

JACINTE.

Pourquoi les enfermer , s'ils ne sont pas méchans ?

M. GROGNARD.

Mais un Fou , qui ne sçait lui-même ce qu'il forge,
Par caprice pourroit lui sauter à la gorge.
Si cela t'arrivoit , j'en aurois bien dedans :
Diable , il faut éviter ces fortes d'accidens.
Comme mon Frere est mal , qu'il faut que je m'ap-
prête

A partir pour Poissy , j'aurois martel en tête.

ANGELIQUE.

Avec votre départ vous me désespérez :
Si près de nous unir serons-nous séparés ?

M. GROGNARD.

Ce n'est que pour un jour.

ANGELIQUE.

Et c'est ce qui m'étonne

M. GROGNARD.

Mais je ne pourrois pas m'en dispenser, Mignonne.
Tu pleures.

ANGELIQUE.

Si jamais je ne vous avois vû ,
Que je serois heureuse !

M. GROGNARD.

Hé bien ; aurois-tu crû
Ce grand amour pour moi ?

JACINTE.

Non , je vous en assure.

M. GROGNARD.

Je ne pars pas encor.

ANGELIQUE.

Partez , je vous conjure ;
Je prétends m'enfermer jusqu'à votre retour ,
Sans voir Folles ni Fous.

M. GROGNARD.

Tu m'aimes trop , Mamour :
Viens avec moi les voir. Je te ferai connoître
Tous nos Musiciens , du moins qui croient l'être ;
Tout en fourmille ici. Même ils sont si pressés ,
Qu'on n'y peut plus loger les autres Insensés.
Tout est plein de ces Fous , & de Maîtres de
Danse :

Ils viennent de tous lieux se débarquer en France.
Un Machiniste même , un grand Original ,
Depuis un an ou deux , est dans mon Hôpital :

M ij

C'est un Ingénieur. Il a tout son bagage
 Dans notre Basse-Cour ; & dans cet équipage
 Tout s'y voit : c'est un Monde, il n'est rien de pa-
 reil :

C'est le Ciel , c'est la Mer , la Lune & le Soleil ,
 Des Habits , de Balets dorés & sans dorure ,
 Cent sortes d'animaux aussi grands que Nature ,
 Des Monstres , des Géans , des Chevaux , des
 Dragons ,
 Des Léopards , des Ours , des Singes , des Lions ;
 Des Chars , un Arc en-Ciel , des Foudres , des Nua-
 ges ,
 Des Contrepoids , des Fils , des Cartons , des Cor-
 dages :

Enfin tout ce qu'on peut jamais s'imaginer ,
 Ce fou de Machiniste a fait tout amener.
 Il en va faire ici cent choses différentes ;
 Et même il en promet de fort divertissantes ;
 Je souffre avec plaisir tout son cahos céans.

JACINTE.

Tous ces Fous en feront mille déguisemens.
 L'ordre en sera confus , il est indubitable ;
 Mais la confusion en peut être agréable.

M. GROGNARD.

Cela ne sera pas si beau que l'Opéra ;
 Mais si l'on ne l'admire , on s'y divertira :

ANGELIQUE.

Nous disons bien ici d'inutiles paroles.

DIVERTISSANS. 141

M. GROGNARD *va à sa Montre.*

Attends, nous irons voir & nos Fous & nos Folles.

Voici justement l'heure où je les fais servir.

Il regarde sa Montre.

Partons.

ANGELIQUE.

Va-t-elle bien, votre Montre?

M. GROGNARD.

A ravir !

Je l'ai depuis un an. Elle est d'or, & sonante.

ANGELIQUE.

Elle vous coûte bien vingt Louis ?

M. GROGNARD.

Dites trente.

ANGELIQUE.

Vraiment elle est fort belle.

M. GROGNARD.

Et bonne.

ANGELIQUE.

Je le crois.

M. GROGNARD.

Je la mets-là : jamais je n'en porte sur moi.

ANGELIQUE.

Mais avez-vous toujours vos Folles anciennes ;

Vos Poëtes criards, & vos Musiciennes ?

M. GROGNARD.

Oui.

JACINTE.

La pauvre Porcie est-elle encor céans ?

M. GROGNARD.

Oui, qui ne veut manger que des charbons ardens.

Nous avons Cleopatre, & la chaste Lucrece ;
Et toutes ces trois-là sont d'une même espece.

JACINTE.

Et que sont devenus ces Amoureux transis ?

M. GROGNARD.

Il en reste encor deux, je crois, de cinq ou six ;
Qui sont sur leur amour des Vers qui les enchantent,

Et des Airs langoureux, qu'à tous momens ils chantent.

ANGELIQUE.

Que n'attendroit-on pas des Divertissemens
Exécutés & faits par tant d'habiles Gens ?

JACINTE.

Je suis sûre pour moi qu'on y crierà miracle.

M. GROGNARD.

Ne vous en moquez pas, on est pour le Spectacle ;
Les Voix, les Instrumens, les Balets, ont cours là ;
Et ce qui ne vaut rien passe avecque cela.

JACINTE.

Mais quand tout ne vaut rien, que l'Auditeur dé-
teste,

Lui rend-on son argent ?

M. GROGNARD.

On n'est pas si sot, peste!

Quand il a vû la Piece, on ne lui rend jamais :

L'on le partage après qu'on a payé les frais.

JACINTE.

L'Auteur & les Acteurs en ont bien de la honte!

ANGELIQUE.

Oui, mais les Auditeurs?

M. GROGNARD.

Ils en ont pour leur compte.

ANGELIQUE.

Voyez auparavant ce que feront vos Fous.

Si cela réussit, vous verrez entre vous,

Le donnant au Public, si vous pouvez prétendre;

De gagner son argent, & non pas de le prendre.

JACINTE.

Cela ne peut manquer d'être divertissant.

M. GROGNARD.

Allons donc, nous verrons ce qu'ils font en passant;

Et nous enjugerons. Donne le bras, Mignonne.

Je m'en vais revenir : qu'il n'entre ici personne.

Jacinte, viens-tu pas promener avec nous?

JACINTE.

Non, s'il vous plaît, Monsieur, je vois assez de Fous.



SCENE V.

JACINTE , LEANDRE.

LEANDRE.

Perfide.

JACINTE.

Quelle entrée !

LEANDRE.

Ha !

JACINTE.

Que voulez-vous dire ?

LEANDRE.

Hé , que dirois-je , après ce qu'on vient de m'écrire ?

Ha !

JACINTE.

Contenez - vous donc.

LEANDRE.

Non , non , dans mon transport ,

Je ne me contrains plus , l'Ingrate veut ma mort ;

Mais avant qu'expirer , je lui veux faire entendre...

JACINTE.

Mais , où pensez-vous être ? êtes-vous fou , Leandre ?

LEANDRE.

Hé bien , ne suis-je pas aux petites Maisons ?

Jacinte , je suis fou.

JACINTE.

JACINTE.

Mais toutes ces raisons

Et ces emportemens ne servent qu'à vous nuire :

Si vous n'êtes instruit , laissez-vous donc instruire.

LEANDRE.

On l'accorde ce soir. Ha , que me diras-tu ?

Que l'ingrate me hait , qu'elle a de la Vertu.

JACINTE.

Non , elle n'en a point. Vous plaît-il de vous taire ?

LEANDRE.

La Perfide y consent.

JACINTE.

Elle le devoit faire.

Vous voyez son amour dans tout ce qu'elle écrit.

LEANDRE.

Je n'y vois que ma mort.

JACINTE.

Vous perdez donc l'esprit ;

LEANDRE.

Dans deux lignes j'ai vû le Poison & la Peste.

JACINTE.

Laissez-moi donc parler , ou bien lisez le reste.

LEANDRE.

La perfide me veut faire devenir Fou.

JACINTE.

Oui , c'est pour votre bien.

LEANDRE.

Je te romprai le cou.

Ha, tout doux, s'il vous plaît. Vous êtes bien terrible !

Oui, c'est de son amour une preuve infaillible,
Que de vous proposer d'être Fou, pour pouvoir
Etre reçu céans, lui parler, & la voir,

Il lit bas.

Malgré son vieux Jaloux, qu'elle hait, qu'elle abhorre.

Lisez la moi tout haut, s'il vous plaît.

LEANDRE.

Je l'adore.

Excuse mon transport, Jacinte, j'avois crû,
N'ayant lû que deux mots, que j'en avois trop lû

Il lit haut.

*Avec étonnement vous apprendrez Leandre
Qu'on m'accorde ce soir, je ne puis m'en défendre
Un Pere le souhaite, & sourd à mes raisons,*

M'a renfermée aux Petites-Maisons,

Dont mon futur Epoux à la Conciergerie.

Par cette vérité que je vous fais sçavoir,

Je juge de votre furie :

Vous, jugez de mon désespoir.

Faites-vous apporter comme Visionnaire ;

Passéz d'abord ici pour le plus grand des Fous ;

Et nous verrons ce que pour nous

L'Amour est capable de faire.

Mais dans si peu de temps que fera-t-il l'Amour !

Cette Infidelle attend qu'elle n'ait plus qu'un jour,
On la force , dit-elle ; Elle y consent , l'Ingrate :
Mais il faut qu'à ses yeux mon désespoir éclate ,
Sans respecter son Pere , & son vieux fou d'Amant.

JACINTE.

Vous la payez fort bien de son amour , vraiment ;
LEANDRE.

Ha , Jacinte , accablé d'une telle disgrâce ,
Dans l'espace d'un jour , que veux-tu que je fasse ?

JACINTE.

Faites-vous amener pour Fou Musicien.
Tâchez à mal chanter.

LEANDRE.

J'y réussirois bien.
Cet Hôpital a-t-il des Fous en abondance ?

JACINTE.

Tant qu'on en fait bâtir encor un , que je pense.
Le Faux-bourg S. Germain qu'en tout nous admira-
rons ,

Se va rendre fertile en Petites-Maisons.

Quoiqu'il soit des plus grands , & l'un des plus
honnêtes ,

C'est l'habitation de cent sortes de Bêtes.

Six mille Hommes de Guerre y coucheront ce soir
Par Etape , & peut-être en pourrons-nous avoir.

LEANDRE.

Si l'on exempte un Lieu , ce doit être le vôtre.
N ij

JACINTE.

Mais il pourroit ce soir en avoir comme un autre.

LEANDRE.

Où sont donc ces Amans ?

JACINTE.

Hé fuyez , les voici.

SCENE VI.

Mr. GROGNARD , ANGELIQUE ,
JOCRISSE.

M. GROGNARD.

Que dis-tu des apprêts que nos Fous font ici ?
Tu vois qu'exprès pour nous chacun d'eux se pré-
pare.

ANGELIQUE.

Nous allons , je crois , voir quelque chose de rare.
Ils ont beau prendre peine , & se concerter tous ,
Ils ne peuvent jamais dâncer qu'un pas de Fous.

M. GROGNARD.

Attendant qn'ils soient prêts , dînons dans la Cui-
sine.

Je suis gelé , le froid m'a saisi la poitrine.

JACINTE.

Près d'être marié , l'agréable discours !

Monsieur, le Mariage abrégera vos jours.

M. GROGNARD *se tournant.*

Que faites-vous donc là? pourquoi cette posture?

*Elle est surprise haussant
les épaules.*

ANGELIQUE.

C'est qu'on m'a dans le dos fait tomber quelque
ordure.

SCENE VII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,
JACINTE, JOCRISSE.

JOCRISSE.

ON vient pour voir les Fous, Monsieur.

M. GROGNARD.

Hé, montre-toi.

JOCRISSE.

Je me suis montré, mais on vous demande.

M. GROGNARD.

Moi?

JOCRISSE.

C'est vous qu'y veulent voir,

N ij

Laisse-les à la porte,
Et demeure en ce lieu, jusqu'à ce que je sorte.

SCENE VIII.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE ;
JACINTE, Me. CLERC,
JOCRISSE.

M. GROGNARD.

M Ais je me charge ici. . .

Il tire des Papiers de sa poche.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce donc que cela ?

M. GROGNARD.

Le nom des Fous. Que veut ce petit Drôle-là ?

LE M. CLERC.

Je suis le Maître Clerc de chez votre Notaire.

M. GROGNARD.

Monsieur, excusez-moi.

LE M. CLERC.

Voilà votre Inventaire

Copié de ma main.

M. GROGNARD.

Vous m'obligez , Monsieur ;
Vous écrivez très-bien , &c. . .

LE M. CLERC.

Votre serviteur ;

M. GROGNARD.

Mon Homme a votre argent , si vous vouliez l'at-
tendre ?

LE M. CLERC.

Non , j'enverrai demain un petit Clerc le prendre ;
Il s'en va.

JACINTE.

Ma foi , je doute fort , demain comme aujour-
d'hui ,

Qu'il puisse en envoyer un plus petit que lui.
Le plaisant Maître Clerc !

ANGELIQUE.

Sa taille me fait rire ;

M. GROGNARD.

Il n'est pas question d'être grand pour écrire.
Dînons.

JOCRISSE.

Il n'est pas tard.

M. GROGNARD.

Taisez-vous étourdi ;

ANGELIQUE.

Voyez à votre Montre.

M. GROGNARD *regardant sa Montre.*

Il est plus de midi,

Demeure là. Que nul ni n'entre ni ne sorte.

JOCRISSE.

Non. Je n'ouvrirai pas , qu'on ne buque à la porte.

M. GROGNARD.

Quand on y buqueroit , n'ouvre pas , innocent.

JOCRISSE.

Bien , pas un n'entrera , quand ils y viendroient
cent.

Par la gueule du Sac la Carogne est entrée :

Palsanguenne all' en tient , la chienne est éventrée.

Il décharge quelques coups

de bâton dessus.

Il redouble les coups.

All' n'est pargué pas morte. Il y falloit cela.

Après avoir encore prêté l'oreille.

Qu'aille ronger à présent.



SCENE IX.

Mr. GROGNARD *sa serviette à la main,*
JOCRISSE.

M. GROGNARD.

Quel bruit fais-tu donc-là ?

JOCRISSE.

Oh, parguenne all' en tient, Monsieur,

M. GROGNARD.

Que veux-tu dire ?

JOCRISSE.

C'est qu'all'en tient ; ouvrez , & vous allez bien
rire ;

Si vous ne la trouvez en quatre ou cinq quartiers...

M. GROGNARD.

Quoi donc ?

JOCRISSE.

Une Souris qui rongeoit vos Papiers.

M. GROGNARD.

Une Souris ! où donc ?

JOCRISSE.

J'entendois la carogne ,

Cric , crac , cric , crac , cric , crac. All' avançoit
besogne.

M. GROGNARD *voulant rentrer.*

Elle est morte ?

JOCRISSE.

Oh , vraiment.... Hé , Monsieur , s'il vous plaît ,
Ouvrez le Sac , voyez en quel état qu'all' est.

M. GROGNARD.

Le Sac ! ah , je crains bien.

JOCRISSE.

Allez , sur ma parole
Ne craignez rien , all' est plus platte qu'une Solle.
Six coups de mon bâton....

M. GROGNARD *mettant la main dans le Sac ,
& la retirant.*

Hélas ! je suis perdu !

JOCRISSE.

Ha , oui-da : pour si peu qu'elle vous a mordu !
All' en a dans les dents.

M. GROGNARD.

M'en voila pour ma Montre.
Ah , que m'as-tu fait là , diable de malencontre.



SCENE X.

ANGELIQUE, JACINTE,
Mr. GROGNARD, JOCRISSE.

ANGELIQUE.

Que vous m'avez fait peur ! à quoi bon tous
ces cris ?

M. GROGNARD.

C'est pour ma Montre.

JOCRISSE.

Il ment, c'est pour une Souris :

M. GROGNARD.

Ce malheureux a mis ma Montre de la sorte ,
Et croit que tout cela n'est qu'une Souris morte.

JOCRISSE.

Mais notre Serrurier la raccommodera :

Donnez-là moi , Monsieur , on la rapportera :

M. GROGNARD.

Un Serrurier ! Je veux que dès demain tu sortes :

JOCRISSE.

Il a raccommodé des choses bien plus fortes.

JACINTE.

Mon Dieu !

LES FOUS
ANGELIQUE.

Pourquoi toujours mettre votre Sac là ?

M. GROGNARD.

Qui diantre se feroit défié de cela ?

ANGELIQUE.

Nos Fous vont arriver. Voyons sans plus attendre,

Quelques échantillons de ce qu'on peut prétendre ;
Nous dînerons après.

JACINTE.

J'entends les Violons ;

ANGELIQUE.

Ils s'en vont commencer ; allons nous seoir.

M. GROGNARD.

Allons.

PREMIER INTERMEDE.

Deux Musiciens amoureux avancent pendant
un petit Prélude, pour chanter ce qui suit.

ENSEMBLE.

*Hélas , hélas , hélas , nous nous plaignons tous deux ,
Serions-nous amoureux ?*

I. MUSICIEN.

Toutes les fois que Georgette

*Passant près de ma Logette ,
Me montre son œil riant ,
Son bec , & son nez friant ;
Aussi-tôt mon cœur vers elle ;
Vole , & va comme un brouillon ,
Lui baiser tour à tour l'une & l'autre Prunelle.
Ah , pauvre petit Papillon ,
Tu te brûles à la chandelle.*

2. MUSICIEN.

*L'autre jour au travers de ma grille ,
Une Nymphe mignarde & gentille ,
Me fit voir ses beaux yeux :
Mais depuis cet instant malheureux ,
Je rôtis , je brûle & je grille.
Ah , petite Crocodile ,
Qui jamais auroit crû tes traits si dangereux.*

ENSEMBLE.

*Hélas ! hélas ! hélas ! plaignons-nous donc tous deux ,
Nous sommes amoureux.*

M. GROGNARD.

L'on appelle cela du fin , fin. Hem ? Jacinte.

JACINTE.

Ha , ha , l'on ne peut pas mieux pousser une plainte.

LES DEUX MUSICIENS.

*Que ces jeunes cœurs
Après leur disgrâce
Goûtent de douceurs !*

2. MUSICIEN.

Quoique ma Nymphé soit de glace. . .

1. MUSICIEN.

Quoique la mienne ait des rigueurs. . .

ENSEMBLE.

*En attendant de pareilles faveurs,**Allons sur notre Paillasse**Verser un torrent de pleurs.*

M. GROGNARD.

On ne peut pas porter la Musique plus haut ;
Pour gagner de l'argent voilà ce qu'il nous faut.

*On danse en cet endroit : & la Danse finie , &
chacun reniré ,*

M. GROGNARD dit.

Allons , allons dîner. Si tout va de la sorte ,
On peut prendre fort bien de l'argent à la porte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

JACINTE.

MADAME, ç'en est fait, votre Amant est en cage :

Je vois bien qu'il jouera des mieux son personnage,
Il a fort diverti votre bourru d'Amant,
Qui ne le connoît point encor, heureusement.
Quatre de ses Amis l'ont conduit dans sa chaise;
Jusque dans l'Hôpital. Il chante, il est bien aise.
Il sçait que vous devez être deux jours ici,
Sans votre vieux Amant.

ANGELIQUE.

Tais-toi donc, le voici.



SCENE II.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,
JACINTE.

M. GROGNARD.

Avec bien du plaisir, Mamour, je viens t'apprendre.
Qu'il nous arrive un Fou fort plaisant.

JACINTE *bas.*

C'est Leandre.

— M. GROGNARD.

Mais fort bien fait, bien mis : il est de qualité.

ANGELIQUE.

Quel est son foible donc ?

M. GROGNARD.

L'Opéra l'a gâté.

Il en chante les Airs à gorge déployée :

C'est à quoi tout le jour sa voix est employée.

Il ne les chante pas désagréablement.

Il te divertira, mon cœur, assurément,

Et j'en serai ravi. L'on le nomme Leandre.

ANGELIQUE.

Je sçai ces Airs, j'aurai du plaisir à l'entendre.

M.

DIVERTISSANS. 161

M. GROGNARD.

Et même vous pourriez vous concerter tous deux,
Pour rire.

JACINTE.

Tous ces Airs sont des Airs amoureux
Qu'il faut bien exprimer, & ce Fou-là peut-être....

M. GROGNARD.

Et c'est ce qui sera plus plaisant. J'y veux être;
Car pour bien exprimer toutes ces passions,
Il doit faire en chantant mille contorsions.

JACINTE à Angelique.

Il fera l'Amoureux, vous ferez l'Amoureuse.

M. GROGNARD.

C'est cela. La rencontre est tout-à-fait heureuse:
Jacinte, est-elle pas plaisante?

JACINTE.

Oui, ma foi,
Et l'on ne la peut pas plus plaisante, je croi.

UN POETE FOU *derriere le Théâtre.*

J'ai pris de tes avis sur une autre matiere,
D'accord; mais l'Elégie est de moi toute entiere.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce donc? J'entends-là des Gens qui sont fâ-
chés.

M. GROGNARD.

Les deux Poëtes fous viennent d'être lâchés.

Tome II.

O

Et quels Poètes donc ? En ai-je connoissance ?

M. GROGNARD.

Oui, vous les avez vûs dans leurs Loges, je pense,
Qui disputent toujours, & commençant leur bruit
Dès la pointe du jour, le finissent la nuit ;
Qui charbonnent leurs murs, s'imaginant écrire,
Et faire de beaux Vers.

ANGELIQUE.

Qui voulez-vous donc dire ?

M. GROGNARD.

Vous ne remettez pas ces Poètes fameux,
Qui pour de certains Vers se querellent tous deux ?
Là, qui mirent au jour cette belle Elégie
Dont chacun admira la force & l'énergie ?

ANGELIQUE.

J'entends.

M. GROGNARD.

Ils avoient lors le jugement fort bon :
L'un dit qu'elle est de lui, l'autre assure que non.
J'en ait fait deux cents Vers, rien n'est plus véritable
Dit l'un. L'autre répond, *Vous mentez comme un*
Diable,
Elle est toute de moi, j'en suis le seul Auteur.
Vous vous l'attribuez, vous êtes un Voleur.
Elle sort de ma plume, & n'a rien de la vôtre.
Comme on sçait qu'un Poète est plutôt fou qu'un
autre,

DIVERTISSANS. 163

Et qu'on ne comprend rien à toutes leurs raisons,
On les a mis d'avance aux Petites-Maisons.

ANGELIQUE.

Rien ne me divertit de ce qu'ils purent dire.

M. GROGNARD.

Ce Fou de l'Opéra te fera bien mieux rire.

JACINTE.

Vraiment oui. Les voici.

S C E N E III.

Mr. GROGNARD , ANGELIQUE ,
JACINTE , 1. POETE , 2. POETE.

2. P O E T E.

N On , non , rayez ce point ,
Le mérite que j'ai ne se partage point.

Comme vous n'en avez aucun qui vous soutienne ,
Vous voulez rendre ici ma gloire mitoyenne ,
Et voulez , vos Lauriers commençant à vieillir ,
Vous couronner de ceux que je viens de cueillir.

1. P O E T E.

Toi , qui sçais qui je suis , comment as-tu l'audace
De me parler ainsi , reptile du Parnasse ,

Pauvre petit Lezard , que mon nom étourdit ;
 Qui ne sçait ce qu'il fait , ni ne sçait ce qu'il dit ?
 Moi, je me soutiendrois pas ton méchant Ouvrage.
 Ma gloire est comme un Chêne au milieu de l'orage ;

Et la tienne opposée à mes moindres travaux,
 N'est qu'un jonc que Borée a couché dans les eaux.

2. P O E T E.

Moi , qui du haut du Mont r'aperçois dans la Vaze ;
 Qui viens de voltiger sur le Cheval Pégaze ;
 Moi , qui parle si bien le langage des Dieux ;
 Oses-tu bien tenir ce discours à mes yeux ?
 Mais je veux travailler un jour pour le Théâtre :
 C'est là que malgré toi je veux qu'on m'idolâtre :
 C'est lui qui distribue aux Auteurs les beaux Prix ;
 Ils s'y font admirer ; ils s'y font enrichis :
 Ils ne doivent qu'à lui leur gloire & leur fortune.

2. P O E T E.

Proprement le Théâtre est comme une Commune ,
 Où l'Ane & le Cheval , la Vache & la Jument ,
 Viennent en liberté paître confusément.
 Là l'on voit le Baudet près du Cheval superbe ,
 Et les Chardons mangés comme l'est la bonne
 herbe.

Le Théâtre souvent sçait cacher un défaut ,
 Et l'Habile s'y voit au dessous du Lourdaut ,
 Qui croit , prenant souvent la fausse pour la vraie ;
 Que le Baudet hennit , & que le Cheval braye.

2. P O E T E.

Ton Ane , ton Cheval , ta Vache , ta Jument ,
Ici , bien moins que toi , manquent de jugement.
Va , va-t-en avec eux paître dans ta Commune.
Ton galimatias , comme toi , m'importune :
Va , rentre dans ta Loge , ou je te gourmerai

1. P O E T E *se jettant à sa gorge.*

Toi , tu me gourmeras ? Ah je t'étranglerai.

M. G R O G N A R D.

Hola quelqu'un , ici , qu'on vienne en diligence.

J A C I N T E.

Mais arrêtez vous donc ? Vous êtes Fous , je pense.

S C E N E I V.

Mr. G R O G N A R D , A N G E L I Q U E ,
J A C I N T E , J O C R I S S E ,
T R O P - D' E S P R I T.

M. G R O G N A R D.

J O c r i s s e , T r o p . d' E s p r i t , s'éparez-les tous deux :
Qu'on ne les sorte plus , ces Poètes hargneux.

A N G E L I Q U E.

Tous deux ne se sont fait qu'égratigner & mor-
dre.

M. GROGNARD.

Ils ne feront jamais lâchés que par mon ordre.
J'entends encor un Fou qui va bien crier.

UN FOU DE BASSETTE *derrière le Théâtre.*

Je taillerai, Messieurs; Messieurs, je veux tailler.

ANGELIQUE.

Je connois sa folie, en voilà l'étiquette;
Il parle de tailler; c'est ce Fou de Bassette.

M. GROGNARD.

Après avoir perdu son argent, son crédit,
Il fit un Alpion de son reste d'esprit;
Il fut facé.

ANGELIQUE.

L'esprit, il l'avoit admirable.
N'en a-t-il plus du tout, le pauvre misérable?

M. GROGNARD.

Non, il n'en a voulu réserver sans merci,
Que ce qu'il en falloit pour venir droit ici.

ANGELIQUE

Dans son emportement il me fait peur, je meure;
Renvoyez-le.

M. GROGNARD.

On le va renfermer tout à l'heure.



SCENE V.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE ;
JACINTE, LE FOU DE BASSETTE.

LE FOU.

CEs coups sont inconnus chez les plus malheureux.

S'opiniâtrer vingt fois sur un bourreau de deux !
Je le quitte à la fin , & je mets sur un quatre ;
Lors le deux vient à gain. Ne faut-il pas se battre ?
S'arracher les cheveux , & se mordre les doigts ?
Perdre dix Alpions ? être facé neuf fois !

ANGELIQUE.

Renvoyez-le , il fait peine.

M. GROGNARD.

Allons , que l'on déloge.

LE FOU.

La paix , les Sonicats. . . .

M. GROGNARD.

Remenez-le en sa Loge.



SCENE VI.

Mr. GROGNARD, ANGÉLIQUE,
JOCRISSE, TROP-D'ESPRIT.

M. GROGNARD.

JOcrisse, Trop-d'Esprit. Hé d'où viens-tu, ma-
raut ?

Trop d'Esprit ramene le Joueur.

JOCRISSE.

J'étois allé lâcher l'éguillette là haut.

SCENE VII.

Mr. GROGNARD, ANGÉLIQUE,
JOCRISSE, TROP-D'ESPRIT,
SANS-CERVEILLE.

M. GROGNARD.

Quas-tu donc, Sans-Cervelle ?
SANS-CERVEILLE.

Ha !

M.

M. GROGNARD.

Sa douleur est forte.

SANS-CERVELE.

Non, l'on ne peut pas vivre en mangeant de la sorte.
Barbe, pour mon dîné, m'avoit gardé trois œufs;
Jocrisse & Trop-d'Esprit, viennent d'en manger
deux.

Je meurs de faim chez vous, & je n'y peux plus
être.

M. GROGNARD.

Ho, tu n'es jamais saoul.

SANS-CERVELE.

Comment pourroit-on l'être?

M. GROGNARD.

Je crois qu'à son dîner il mangeroit un Bœuf.

SANS-CERVELE.

Le moyen donc de vivre, en ne mangeant qu'un
œuf?

M. GROGNARD.

Entend-on comme toi plaindre tes Camarades?

SANS-CERVELE.

Ils volent la moitié du dîné des Malades;
C'est ce qui les nourrit, & les deux tiers du mien.

M. GROGNARD.

Ils ne se plaignent pas.

SANS-CERVELE.

Vraiment, je le crois bien.

Voyons donc Cleopatre , & Porcie , & Lucrece.

M. GROGNARD.

Ces trois Folles-là sont souvent dans la tristesse.
L'on vous les va montrer. Chacune fait effort,
Par différens moyens de se donner la mort.
La Reine Cleopatre a maintenant pour Louvre
Les petites-Maisons.

ANGELIQUE.

Voyons-les donc.

M. GROGNARD.

Qu'on ouvre.

On ouvre la Ferme , & les Fous & les Folles parlent tous à la fois trois fois de suite.



SCENE VIII.

*Tous les Fous paroissent dans leurs Loges , &
parlent tous ensemble trois fois de suite.*

CLEOPATRE , LUCRECE , PORCIE ,
Mr, GROGNARD , ANGELIQUE ,
JACINTE , JOCRISSE.

LE JOUEUR DE BASSETTE.

JE tiendrai la Banque , ou l'on ne jouera pas.
3. fois.

P O E T E.

Elle est à moi , tu me l'as dérobée. *3. fois.*

P O E T E.

Toi , te dire l'Auteur de mon Elegie ? *3. fois.*

U N V I O L O N.

Le moyen d'accorder , si vous parlez si haut ? *3. fois*

U N M U S I C I E N.

*Si ma douleur vous est connue ,
Rochers , vieux Habitans de ces affreux Deserts. 3.
fois ,*

LE MACHINISTE frappant d'un Marteau , dit.
Fais glisser le Moufle , & dégage le contrepoids.
3. fois.

LES FOUS
CLEOPATRE.

Un Aspic.

LUCRECE.

Un poignard.

PORCIE.

Hé, des Charbons ardens.

M. GROGNARD à *Sans-Cervelle*.

Fais-les taire. Voilà leurs divertissemens.

LUCRECE.

Tarquin , Lucrece est sans honneur,
Un Poignard va percer son cœur:
Que tout l'Univers la contemple.
Mais faut-il qu'aux yeux d'un chacun,
Son désespoir soit sans exemple ,
Lorsque l'affront est si commun ?
Je sçai que ma sotte vertu
Rend ton action action effroyable ;
Et l'heure du Berger la rendoit agréable ;
Tarquin que ne l'attendois-tu ?
Mourons. O l'horrible pensée !
Lucrece se poignardera !
Ne sçais-je pas , Femme insensée ,
Qu'aucune ne m'a devancée
Et qu'aucune ne me suivra ?
De mourir de ce mal , quelle Sorte se pique !
Puis, je m'en avise un peu tard.
N'importe , je serai l'unique ;
Un Poignard , un Poignard.

P O R C I E.

Porcie a perdu son Epoux ;
 Brutus est mort , ha , puis-je vivre !
 Et vous m'empêchez de le suivre ,
 Cruels Parens , que faites-vous ?
 Hélas ! loin d'en pouvoir prétendre
 Un bout de Lacet pour me pendre ,
 Ou quelque Ruban jaune ou bleu ;
 Pour joindre nos tristes Ames ,
 Je me flatois encor un peu
 De manger des charbons , ou me livrer aux flammes ,
 Mais on ne me fait point de feu.

C L E O P A T R E.

Puisque tout mort je t'idolâtre ,
 Je vais partir , mon cher Amant ,
 Pour unir dans ton Monument
 Marc-Antoine & la Cléopâtre.
 L'amour que j'ai pour toi m'y pousse ;
 Etant résolue à cela ,
 Je cherche une voie un peu douce
 Pour faire ce Voyage-la.
 Mais quelle vision , quelle ardeur me transporte !
 Vois-je pas Marc-Antoine auprès de cette porte ?
 C'est toi mon cher Amant.

Elle prend Jocrisse pour Marc-Antoine.

J O C R I S S E.

Fi donc.

LES FOUS
CLEOPATRE.

Le beau Romain !

JOCRISSE.

Allons donc.

CLEOPATRE.

Mon cher cœur.

JOCRISSE.

Otez donc votre main.

Je crierai , je mordrai.

CLEOPATRE.

Moi qui te fus si chère ;

Oh , je te baiserais malgré tes dents.

JOCRISSE.

Ma mere.

PORCIE.

Elle prend Jocrisse pour Brutus.

Je vois de mon Brutus & la mine & le port :

Quoi , mon charmant Epoux , vous n'êtes donc pas mort ?

Vous preniez mon Brutus pour votre Marc-Antoine.

A Cleopatre.

JOCRISSE.

Il faut à la Cavalle aller donner l'avoine.

CLEOPATRE.

Mon Marc-Antoine est il devenu Palfrenier ?

PORCIE.

N'es-tu pas mon Brutus ? dis , le peux-tu nier ?

JOCRISSE.

Qu'y ferai-je ? & bien oui, l'on dit que je suis
Brute.

PORCIE.

Ha Brute !

JOCRISSE.

Hé bien tant mieux , peste de la dispute.

ANGELIQUE.

Otez-le de leurs mains , ils le démembreront.

M. GROGNARD.

Oh , je n'ai qu'a parler , ils se sépareront.

Allons , qu'on se retire.

LUCRECE.

Elle prend M. Grognard pour Tarquin.

Ah , j'entends ta parole ,

Exécrable Tarquin.

Elle donne un soufflet à Grognard ,

& se met à pleurer.

M. GROGNARD.

Peste soit de la Folle.

LUCRECE.

A moi , Femmes , à moi , c'est l'infame Tarquin :

Courons toutes dessus le Poignard à la main.

Toutes vont sur Grognard , en riant.

JACINTE.

Evitez la fureur de ces Dames Gigognes.

M. GROGNARD.

Qu'on renferme au plutôt toutes ces trois Ca-
rognes.

Un Aspic.

LUCRECE.

Un Poignard.

PORCIE.

Hé, des Charbons ardents.

M. GROGNARD.

Sans-Cervelle, allons donc, qu'on les mette dedans.

ANGELIQUE.

Je ne m'y ferois pas, la moins folle est à craindre.

M. GROGNARD.

Pourquoi ne suis-tu pas ces Folles ?

TROP-D'ESPRIT.

Pour m'en plaindre ;

Depuis huit ou dix jours, presque à tous les Valets,
Elles ne font, Monsieur, que donner des soufflets ;
Et la moins folle aussi devient la plus méchante.

M. GROGNARD.

T'en ont-elles donné quantité ?

TROP-D'ESPRIT.

Plus de trente.

Voulez-vous toutes trois que l'on les fesse bien ?

M. GROGNARD.

Nenni, nenni, je veux qu'on ne leur fasse rien.

JACINTE.

Ces Folles & ces Fous ne sont point son affaire.

ANGELIQUE.

Il est vrai , tout cela ne me divertit guere.

M. GROGNARD. *à Trop d'Esprit.*

Que l'on aille lâcher ce Fou de l'Opéra.

Oh , pour lui , j'en suis sûr , il te divertira.

ANGELIQUE.

Il n'est pas furieux , on l'approche , une Femme..

JACINTE.

On en fait ce qu'on veut , c'est un mouton , Madame.

M. GROGNARD.

J'entends sa voix.

ANGELIQUE.

Pourvû qu'il ne s'emporte pas.

M. GROGNARD.

Non , tu feras de lui tout ce que tu voudras.



S C E N E IX.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,
LEANDRE, JACINTE,
TROP-D'ESPRIT.

LEANDRE chante.

Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux,
Pour les cœurs amoureux !
Tout autre mal cède à ce mal extrême ;
Et ce lieu même
N'a rien de plus affreux
Que l'absence de ce qu'on aime.

ANGELIQUE.

Fort bien , c'est un des *Airs* du dernier Opéra.

M. GROGNARD.

Qu'en dis-tu ?

ANGELIQUE.

Je vois bien qu'il me divertira.

M. GROGNARD.

Ho , j'en étois bien sûr.

ANGELIQUE.

J'en étois bien plus sûr.

M. GROGNARD.

Te plaît il ?

ANGELIQUE.

Tout à fait. Mais voyez sa figure.

LEANDRE chante.

*Cruelles inquiétudes ,
Souspirs languissans ,
Si j'ai souffert vos tourmens les plus rudes ,
Je n'ai pas trop payé les douceurs que je sens.*

JACINTE.

Voyez son action , ses yeux , comme il soupire.

M. GROGNARD.

Ne vois-tu pas aussi que j'en creve de rire ?

Chante , chante avec lui.

ANGELIQUE.

Cela ne vaudra rien ;

Mais si vous le voulez , Monsieur , je le veux bien.

Elle chante.

L'Amour nous unira par ses plus douces chaînes.

Depuis deux ans il unit nos desirs :

A vos souspirs cent fois j'ai mêlé mes souspirs ;

Et si j'ai partagé vos peines ,

Je dois partager vos plaisirs.

LEANDRE.

Qu'un si doux aveu doit me plaire !

Qu'il rend mon destin glorieux !

LES FOUS ANGELIQUE.

*Quand ma bouche pourroit se taire ;
L'Amour feroit parler mes yeux.*

M. GROGNARD.

Mon cœur , ta voix le charme , il ne se sent pas
d'aise ,

Tu ne prononces pas un mot qui ne lui plaise.

LEANDRE & ANGELIQUE.

Que tout parle à l'envi de notre amour extrême ;

A ses transports abandonnons nos cœurs :

Et pour goûter toujours de nouvelles douceurs ,

Difons-nous cent fois , je vous aime.

M. GROGNARD *en riant.*

Comme elle fait l'Amante , & comme il fait l'Amant !

JACINTE.

Elle s'en divertit fort agréablement.

Enfin voilà son fou , Monsieur , cherchez le vôtre.

M. GROGNARD.

Diroit-on pas qu'ils sont amoureux l'un de l'autre.

Leandre prend la main d'Angelique.

ANGELIQUE.

Dans sa folie il a beaucoup d'honnêteté.

M. GROGNARD.

Moi je trouve qu'il prend beaucoup de liberté ;

Il le faut resserrer , il a l'humeur gaillarde :
Ne le vois plus sans moi.

JACINTE.

Vraiment elle n'a garde.

M. GROGNARD.

Lui seul est plus hardi que tous les autres Fous.

ANGELIQUE.

Je ne veux point aussi le revoir qu'avec vous.

M. GROGNARD *à Trop-d'Esprit.*

Que ce beau chanteur-là demeure dans son gîte :
Allons , qu'on le renferme en sa Loge , au plus vite.

Il prend déjà ta main.

ANGELIQUE.

Il l'a prise en effet ;

Mais c'est un Insensé qui ne sçait ce qu'il fait.

M. GROGNARD.

Rentrons , je m'entretiens ici de bagatelles.

Quand j'attends en tremblant de funestes nouvelles.



SCENE X.

Mr. GROGNARD, Mr. VILAIN.

M. VILAIN.

Votre Frere se meurt ; je viens de le sçavoir
M. GROGNARD *comme pâmé.*

Hélas ! j'allois partir exprès pour l'aller voir.

M. VILAIN.

Cette nouvelle-là ne vous doit point surprendre ;
Et vieux comme il étoit , on s'y devoit attendre.
Pourquoi vous affliger ? pourquoi vous en saisir ?
Et pourquoi s'en laisser mourir de déplaisir ?

M. GROGNARD *en pleurs.*

Hélas ! Monsieur Vilain , que j'aimois mon cher
Frere !

M. VILAIN.

Vraiment je le crois bien , mais à la mort que faire ?
Il n'est pas encor mort , mais il ne vaut pas mieux ;
S'il vous laisse son bien , allez , partez joyeux.

M. GROGNARD.

Hé , son bien ne m'est rien ; qu'il vive le pauvre
Homme.

DIVERTISSANS. 183

S'il me falloit aller nuds pieds jusques à Rome ,
Pour lui sauver la vie , on m'y verroit courir.

M. VILAIN.

Votre Cheval vient-il ?

M. GROGNARD.

On l'est allé querir.

Mais votre Fille ici pleure & se désespere :

Cela me touche encor sensiblement.

M. VILAIN.

Qu'y faire ?

C'est qu'elle a de la peine à vous laisser partir.

M. GROGNARD.

Oui , sans doute. Elle vient pourtant d'y consen-
tir.

M. VILAIN.

La pauvre Enfant ne peut supporter votre absence.

M. GROGNARD.

Non , huit jours sans me voir , elle mourroit , je
pense.

J'ai donné l'ordre aux Fous , quand j'irois à Poissy ,
Qu'ils ne fissent pas moins que si j'étois ici.

Je veux qu'en mon absence elle se réjouisse ,

Et que de leur folie elle se divertisse ;

Et vous pourrez aussi fort aisement la voir.

M. VILAIN.

Si votre Frere est mort , venez demain au soir.

M. GROGNARD.

Que la Mort me le laisse , ou que la Mort me l'ôte ,

Vous me verrez ici demain au soir sans faute.

M. VILAIN.

Si comme vous croyez , il vous donne son bien ,
Ayez les yeux par tout , & qu'on n'écarte rien ;
Et dès après demain , au lever de l'Aurore
Il faut vous marier.

M. GROGNARD.

Oui , plus matin encore.

M. VILAIN.

Puis après s'en aller , comme des gens heureux ,
Prendre possession de ce bien-là tous deux.
Je trouve qu'il fait froid dans cette grande Salle.

M. GROGNARD.

Oui. Jocrisse est long-temps à brider ma Cavale.

SCENE XI.

Mr. GROGNARD , Mr. VILAIN ,
SANS-CERVELLE.

SANS-CERVELLE.

Jocrisse , & Trop-d'Esprit...

M. GROGNARD.

Ah , l'importun Butor !

Il se plaint toujours d'eux : Que t'ont-ils fait en-
cor ?

SANS-

SANS-CERVELLE.

Je ne vous veux , Monsieur , dire que deux paroles ;

Jocrisse , & Trop-d'Esprit veulent feller les Folles.

Ils se sont enfermés dans la Chambre tous deux ;

Ne dois-je pas , Monsieur , les feller avec eux ?

M. GROGNARD.

Quoi , contre ma défense ils auroient ces pensées ?

SANS-CERVELLE.

Lucrece & Cleopatre alloient être troussées ;

J'avois accomodé les verges que voici ;

N'y dois-je pas entrer , & les feller aussi ?

M. GROGNARD.

Tu mens , tu n'as pas vû les Folles de la sorte.

SANS-CERVELLE.

J'ai pourtant regardé par le trou de la porte ,

Mais il étoit bouché , je n'ai pas pû rien voir.

M. GROGNARD.

Menteur , goulû , tantôt quand tu m'as fait sçavoir

Qu'ils mangeoient ton diné , tu me mentois en diable.

SANS-CERVELLE.

Hâ , pour les œufs , Monsieur , rien n'en plus véritable.

M. VILAIN.

Il se fait déjà tard , allez vous apprêter.

M. GROGNARD.

Retire-toi , menteur ; va , je vais me botter.

SCENE XII.

JOCRISSE *une bride à la main.*

Monsieur. Il n'entend pas. Jarniguenne Pa-
cole,
Comment diable est-ce donc que cela se bricole ?
Que sert ce fer ? Pourquoi ces brinborions-là ?
Palsanguenne un licou vaut mieux que tout cela.

SCENE XIII.

JACINTE, JOCRISSE.

JACINTE.

Monsieur est-il parti ?

JOCRISSE.

Non, il est dans la Salle;

Morguenne sav'ous point brider une Cavale.

JACINTE.

Ouvre-lui bien la bouche, & mets le mors dedans;

JOCRISSE.

C'est qu'all' leve le nez, & qu'all' ferre les dents.

Je suis pour la brider monté dans la Mangeoire ,
All' m'a levé sa tête , & cassé la Mâchoire.
Je l'ai portant bridée , & qu'il n'y manquoit rien ,
Hors que le fer étoit sous la gorge.

JACINTE.

Fort bien :

Va vite la brider de crainte de la touche :

Madame vient.

JOCRISSE.

Comment lui faire ouvrir la bouche ?

SCENE XIV.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIE.

Léandre est-il instruit ?

JACINTE.

Oui , j'ai sçu l'avertir ,

Que votre vieil Amant s'apprête pour partir.

Dans ce même moment un Homme est à la rue :

Dès qu'il le pourra voir à cheval dans la Rue ,

Il ouvre aux Insensés , & vous les verrez tous

Dançant & gambadant , rire comme des Fous.

Mais Léandre est charmant des pieds jusqu'à la
tête ;

Qij

Il est vêtu pour faire une grande conquête.
Enfin la nuit est longue, & vous hazardez bien.
Dans ce brillant Habit. . . .

ANGELIQUE.

Hé, l'Habit n'y fait rien!

JACINTE.

Voici pour votre honneur une Pierre de Touche ;
Votre Pere pour lors endormi sur sa Couche ,
Et votre vieil Amant parti pour quelques jours ,
La Verru toute seul est avec vos amours ,
Qui , comme vous sçavez , est débile & chancelle :
Les Amours sont petits , mais ils sont plus forts
qu'elle.

ANGELIQUE.

Jacinte , quand on sçait qu'un Amant aime bien ,
En tous lieux avec lui l'on ne doit craindre rien.

JACINTE.

Enfin va-t-il partir ce grogneux ;

ANGELIQUE.

Oui , Jacinte.

Il se botte.

JACINTE.

Avez-vous commencé votre plainte ?

ANGELIQUE.

Oh, j'ai sçu profiter de ton instruction ;
Jamais Femme n'a feint plus grande affection
Au départ d'un Mari , n'a montré plus de rage ,
Et n'a si bien que moi joué son Personnage.

Il croit que son départ me met au désespoir,
Lors que je fais des vœux pour ne le jamais voir.
Enfin on ne peut pas mieux faire la grimace.

JACINTE.

Voilà ce qu'un Jaloux mérite qu'on lui fasse.
Mais recommencez bien tout ce feint désespoir
Dans vos derniers adieux, Madame.

ANGELIQUE.

Oh, tu vas voir.

JACINTE.

Ces feints déplaisirs font, étans crûs véritables,
Dans un Jaloux absent des effets admirables.
Le voici tout botté.

SCENE. XV.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,

JACINTE.

ANGELIQUE *avec un cri.*

Q Uoi, vous allez partir ?

M. GROGNARD.

Il le faut bien, M'amour, tu viens d'y consentir.

ANGELIQUE.

Non, absente de vous je ne pourrois pas vivre ;

Ou souffrez que je meure , ou laissez-moi vous suivre.

M. GROGNARD.

Mais mon Cœur , que veux-tu ?

ANGELIQUE.

Je veux toujours vous voir.

M. GROGNARD.

Mais tu sçais....

ANGELIQUE.

Vous voulez me mettre au désespoir.

M. GROGNARD.

Ce n'est que pour deux jours.

ANGELIQUE.

Deux jours ! Ce mot me tue.

Je pourrois m'absenter deux jours de votre vue !

Deux jours !

M. GROGNARD.

Je ne sçais pas d'où vient cet amour-là ,
Car je n'ai rien en moi qui t'oblige à cela.

ANGELIQUE.

Tout est charmant en vous , & tout à sçû me
plaire.

Vous le sçavez fort bien.

M. GROGNARD.

Non-fait , ma foi , ma chere ;
Laisse donc pour deux jours partir tous mes appas.

ANGELIQUE.

Non , non , si je ne pars , ils ne partiront pas ;
Je m'attacherai là. *Elle se jette à son cou.*

M. GROGNARD.

Mais , Mamour , comment faire ?

Tu sçais bien qu'il s'agit d'une importante affaire.

JACINTE *faisant la pleureuse.*

Vous nous désespérez.

M. GROGNARD.

Cela me fait damner.

ANGELIQUE

Quoi , si près d'être unis , vouloir m'abandonner !

M. GROGNARD.

Quand je t'en ai parlé , tu semblois t'y résoudre.

ANGELIQUE.

Hé , ce moment venu , m'est pis qu'un coup de foudre :

Oui , je résolu hier de vous laisser partir ,

Mais aujourd'hui mon cœur n'y sçauroit consentir.

M. GROGNARD.

Tu pourrais demain voir nos Fous avec Jacinte.

Ils te divertiroient. Tu peux même sans crainte

En lâcher quelques-uns , hors le Fou d'Opéra ;

Je ne veux plus qu'il sorte.

JACINTE.

Hé , l'on s'en passera.

M. GROGNARD.

Oui , j'appréhenderois s'il étoit hors de Cage ,

Qu'il n'en dît beaucoup moins , & n'en fit davantage.

LES FOUS ANGELIQUE.

Tous les Hommes me sont des objets odieux ;
Vous seul êtes ici le charme de mes yeux.

M. GROGNARD.

Pour moi je ne sçais pas où j'ai pris tant de char-
mes ,

Je ne puis m'empêcher de répandre des larmes.

ANGELIQUE.

Quoi vous pleurez , mon cher ! ah cessez....

M. GROGNARD.

Je ne puis ;

Jamais Amant ne fut plus aimé que je suis.

Vois-tu sa passion ?

A Jacinte.

JACINTE.

Elle est trop violente.

S'il revient dans deux jours , ferez-vous pas con-
tente ?

ANGELIQUE.

Non , puisque son départ causera mon trépas.

M. GROGNARD.

Hé bien , mon petit Cœur , je ne partirai pas ;

Tu serois triste , & moi je serois à la gêne.

JACINTE.

Vos affaires iront d'une belle dégaine :

Vous ne feriez pas pis s'il étoit votre Epoux ;

Votre

Votre ménage ira tout sans-dessus-dessous.
Un Mari ne pourra jamais faire un Voyage,
Sans qu'une Femme soit à ses trousses, j'enrage.
Quelle honte !

ANGELIQUE.

Partez.

JACINTE.

Je la consolerai,

ANGELIQUE.

Quand viendrez-vous ?

M. GROGNARD.

Demain, où je ne le pourrai.

ANGELIQUE.

Puisque je me résous à souffrir votre absence,
Loïn de vous supplier de faire diligence,
Pour ne me plus jouer de si sensibles tours,
Au lieu de deux, de trois, prenez huit & dix
jours.

M. GROGNARD.

Je ne me puis résoudre à souffrir ton absence;
Je ne partirai point.

JACINTE.

Mais vous rêvez, je pense ?

ANGELIQUE.

Non, non, partez, Monsieur.

M. GROGNARD à Jacinte.

Je le veux. Prends-en soin ;

Je m'en vais donc, Mamour.

LES FOUS
ANGELIQUE.

Fussiez-vous déjà loin;
Je pourrais vous revoir plutôt que je n'espère.

JACINTE.

Laissez-le donc aller, Madame,
M. GROGNARD.

Adieu, ma Chère.

ANGELIQUE.

Il est déjà bien tard.

M. GROGNARD.

Je gagnerai Poissy.

ANGELIQUE.

Mais la nuit vous prendra dans une heure d'ici.

JACINTE.

Mais la nuit à présent n'est pas noire, elle est blonde;
Puisque le clair de Lune est le plus beau du monde.

ANGELIQUE *le prenant encore.*

Faut-il laisser aller ce que j'aime le mieux ?

JACINTE *en les séparant.*

Ma foi vous finirez, malgré tous vos adieux;
Partez. S'il falloit donc qu'il fit de grands voyages....

M. GROGNARD.

Prends garde à tout, Jacinte, & que nos Fous
soient sages.

ANGELIQUE.

Adieu toute ma joie.

Adieu tout mon desir.

Il s'en va.

JACINTE.

Il croit que vous allez mourir de déplaisir.

ANGELIQUE.

Ha, je respire. Hé bien, sçais-je me contrefaire ?

JACINTE.

Mais vous avez pensé gâter toute l'affaire :

Votre feint déplaisir l'a mis si fort à bout ,

Qu'il a ma foi pensé ne point partir du tout.

ANGELIQUE.

La feinte étoit fort bien , mais un peu trop poussée ,

Pour l'obliger d'agir selon notre pensée.

Que fait Leandre ?

JACINTE.

Il songe à votre enlèvement.

ANGELIQUE.

Mais, Jacinte, est-il sûr de mon consentement ?

JACINTE.

Il s'en flate.

ANGELIQUE.

Il se trompe.

JACINTE.

Hé, quel obstacle encore

L'empêcheroit....

R ij

LES FOUS
ANGELIQUE.

Demain au lever de l'Aurore
J'en veux prier mon Pere , & s'il n'y consent pas ;
Leandre pourra lors m'enlever de ses bras :
Il ma promis sa main , je lui donne la mienne.

JACINTE.

Et si le Grognard vient ?

ANGELIQUE.

Je ne crois pas qu'il vienne
De ce soir.

JACINTE.

Mais demain s'il vient , pour nos péchés ?

ANGELIQUE.

Dès la pointe du jour nous serons dénichés.
C'est ce que j'ai conclu , va le dire a Léandre ;
Et qu'il n'espere pas ce soir rien entreprendre.
Qu'il y résiste ou non , fais qu'il se rende ici ;
Je reviens sur mes pas , & je m'y rends aussi.

On entend des Violons.

JACINTE.

L'ai-je dit ? le Jaloux à peine est hors la Porte ,
Les Fous s'en vont donner , & de la bonne sorte.



S C E N E X V I.

ANGELIQUE, JACINTE, LES FOUS,
TROIS MUSICIENS.

I. MUSICIEN.

L'Amour étend ses Conquêtes ;
Et brise ici les Verroux :
Il n'est pas jusques aux Foux
Qui ne célèbrent les Fêtes
De l'absence d'un Jaloux.



Un Amant fidelle & tendre ,
Belle Iris , languit pour vous ;
Si ses feux vous semblent doux ,
Profitez sans plus attendre
De l'absence d'un Jaloux.

I. MUSICIEN.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

LES DEUX MUSICIENS.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

I. MUSICIEN.

Que la sorte canaille

R. j

*Tempête & criaille ,
 Jure , peste & braille ,
 Au diable d'aujourd'hui qui les en tirera
 Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,*

TOUS DEUX.

Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,

2. MUSICIENS.

*Allons faire ripaille
 Comme Rats en paille :
 J'ai plus d'une maille ,
 Et je n'estime rien ce qui m'en coûtera.
 Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,*

TOUS DEUX.

Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,

3. MUSICIENS.

*Vendons cette Ferraille
 Pour faire gogaille ;
 Pour peu qu'elle vaille ,
 Je crois qu'à bien briffer elle nous fournira.
 Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,*

TOUS DEUX.

*Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,
 L'on dance , & les Fous rentrent tous en riant.*

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Mr. VILAIN, ANGELIQUE,
JACINTE.

M. VILAIN.

TU l'as laissé partir, à la fin ?

ANGELIQUE.

Oui, mon Pere.

M. VILAIN.

Jamais Homme, je crois, n'a tant aimé son frere.
Il m'a dit en partant, *J'hérite d'un grand Bien,*
Mais tout cela ne peut me consoler en rien :
La perte de mon Frere est pour moi sans seconde ;
J'aime encor mieux l'avoir que tous les Biens du
monde.

Et si son Frere meurt, loin de le voir heureux,
Je suis sûr qu'il faudra les enterrer tous deux.



SCENE II.

Mr. VILAIN, Mr. GROGNARD;
ANGELIQUE, JACINTE.

M. VILAIN.

Quoi, c'est vous ? ah, je vois dessus votre visage
La mort de ce cher Frere ; & ce retour....

M. GROGNARD.

J'enrage !
Il est mort, & de plus, je crois qu'il est damné ;
Il a fait Testament, & ne m'a rien donné.

M. VILAIN.

Quoi, rien du tout ?

M. GROGNARD.

Non, rien. Que le Diable le creve :
Je m'en consolerois, s'il étoit mort en Greve.
Le traître ! ah, qu'il avoit l'ame d'un Scé'érat !
A trente ans ce Coquin étoit gueux comme un
Rat :
Il faut bien qu'il ait fait de la fausse Monnoie, !
Car il est mort fort riche. Ah, que j'aurois de joie,
Si la Justice alloit demain, même aujourd'hui
S'emparer de son corps, & tout sceller chez lui !

M. VILAIN.

Vous l'aimiez, disiez-vous, avec tant de tendresse ?

M. GROGNARD.

Qui se fût défié d'une ame si traîtresse !
 Le Notaire qui même a fait son Testament,
 Et qui n'est arrivé que depuis un moment,
 Venoit exprès chez moi m'instruire de l'affaire.
Hé, Monsieur, lui dit-il, songez à votre Frere :
 Ce Coqu n répondit. *Hé, mon Frere a du bien.*
Monsieur, j'ai d'autres gens à qui donner le mien ;
 Mais j'y retourne. Il faut que pour me satisfaire
 Je fasse tout saisir.

M. VILAIN.

Oui, vous le devez faire ;
 Prenez tous les effets, en soit ce qu'il pourra ;
 S'il faut plaider, plaidons.

ANGELIQUE.

Hé bien, l'on plaidera ;
 Ne perdez point de temps ; je me vois résolue
 De me priver plutôt huit jours de votre vûe :
 Le bien est précieux, partez donc pour l'avoir,
 Et faites que bien-tôt je puisse vous revoir.
 Partez, & point d'adieu.

M. GROGNARD.

La pauvre Enfant ! J'avoue
 Qu'un si parfait amour mérite qu'on le loue.
 On n'en verra jamais un comme celui-là.
 Elle s'en va pleurer.

LES FOUS

JACINTE.

A quoi sert tout cela ?

M. GROGNARD.

Adieu, mon cœur.

ANGELIQUE.

Hélas, voulez-vous que j'expire ?

JACINTE.

Vraiment vous avez tort.

M. VILAIN.

Sortons sans lui rien dire.

JACINTE.

Ce vieux Fou nous fera perdre le jugement.

ANGELIQUE.

J'ai pensé, le voyant, mourir subitement ;

S'il ne fût reparti, j'aurois perdu courage.

JACINTE.

L'on n'a jamais si bien joué son personnage.

ANGELIQUE.

Enfin il est absent pour le coup, respirons,

Et jouissons un peu du bien que nous avons.

JACINTE.

Vraiment vous voilà seule, & n'avez plus de crainte.

Vous allez voir Leandre, & le voir sans contrainte.



SCENE III.

ANGELIQUE, JACINTE,
UN SOLDAT.

On frappe.

JACINTE.

Q U'est-ce ?

LE SOLDAT.

Monsieur Grognard.

JACINTE.

Hé bien

LE SOLDAT.

Est-il ici ?

JACINTE.

Non, il est en Campagne.

LE SOLDAT.

Un ordre que voici,

L'oblige à me loger cette nuit par Etape.

JACINTE.

A moins qu'on coure après , & qu'on ne le rattrape ,

On ne vous peut loger.

LE SOLDAT.

Il le faut pourtant bien.

JACINTE.

Etant seules ici...

LES FOUS

LE SOLDAT.

On ne doit craindre rien.

JACINTE.

Je le crois. Mais Madame est une jeune Femme ;
Ou va l'être du moins.

LE SOLDAT.

Que fait cela , Madame ?

ANGELIQUE.

Comment , que fait cela ? quoi , vous souffrir chez
moi ,

Seule ?

LE SOLDAT.

Que voulez-vous , c'est un ordre du Roi ;
Puis il est tard , la nuit sera bien-tôt passée.

JACINTE.

L'honnêteté , Monsieur , n'en est pas moins blessée.

ANGELIQUE.

Puis-je , mon Accordé , Monsieur , étant aux
Champs ,

Souffrir avec honneur le moindre Homme céans ?

LE SOLDAT.

Mais comment voulez-vous , Madame , que je fasse ?
Ce que vous me devez , je le demande en grace ;
Et tout autre Soldat viendrait brutalement ,
Ce Billot à la main , prendre son Logement ;
Mais j'en use toujours avec respect , Madame.

JACINTE.

Rien n'est si chatouilleux que l'honneur d'une
Femme.

Vous le sçavez , Monsieur , nous avons ce malheur ,
Le moindre Homme suffit pour ternir notre hon-
neur ;

Et son ombre à présent nous feroit un scandale.

ANGELIQUE.

Je n'ai qu'une Cuisine , une Chambre & ma Salle :
On ne vous peut coucher que dans un Galetas.

LE SOLDAT.

Par tout où vous voudrez , il ne m'importe pas :
Mais mon soupé , Madame ?

JACINTE.

Il n'y faut point de Nappe !
Nous n'avons pain , ni vin.

LE SOLDAT.

La peste , quelle Etape !

La Ville est bonne.

JACINTE.

Mais il est tard.

LE SOLDAT.

J'ai grand faim.

JACINTE.

Barbe vous trouvera quelque morceau de pain.
Sans le Mari , toujours la Femme se chagrine ;
Et pour lors il n'est rien plus froid que la cuisine.

LE SOLDAT.

N'avez-vous point ici d'Eau de Vie , ou de Vin ?

JACINTE.

Ho non , passez-vous-en jusqu'à demain matin.

Jamais jeûne ne fut plus loin de ma pensée
Que celui-là l'étoit.

JACINTE.

La nuit est avancée.
Barbe, donnez la Lampe, & conduisez Monsieur
Au Galetas.

BARBE *lui donnant la Lampe.*

Montez.

LE SOLDAT.

Têtigué, serviteur.

BARBE *à Jacinte.*

Un Drap.

JACINTE.

Faites servir celui de la Couchette.

BARBE.

Bon, ce Drap-là n'est pas plus grand qu'une ser-
viette;

Même l'Ecorcheveau me semble trop petit;
Ses genoux passeront, je crois, le pied du Lit.
C'est un Homme puissant.

JACINTE.

Qu'on y porte le vôtre.

BARBE.

Le mien! c'est encor pis, il est plus court que
l'autre;

S'il s'avale, ses pieds toucheront jusqu'en bas;
J'en suis certaine.

JACINTE.

Hé bien , qu'il ne s'avale pas :
Qu'il couche en son fourreau , s'il l'a pour agréable.

ANGELIQUE.

Je crains : Vit-on jamais de contretemps semblable ?

JACINTE.

Il ne faut craindre rien , car un Soidat François ,
Madame , est aujourd'hui sage comme un Bourgeois.

Le temps passé n'est plus. La Justice est si bonne ,
Que l'on n'ose à présent faire insulte à personne.

SCENE IV.

ANGELIQUE, JACINTE,

BARBE.

BARBE.

IL est demi son long sur mon Ecorche-veau ,
Les deux jambes à bas , couché dans son fourreau.
Quoi qu'il n'ait que du pain ce soir qui le conforte ,

Il soupe dix fois mieux qu'il n'est couché.

JACINTE.

Qu'importe.

SCENE V.

ANGELIQUE, JACINTE;
LE ROTISSEUR,

*On frappe. Le Soldat voit par un trou
tout ce qui se passe.*

ANGELIQUE.

V Ois qui heurte.

LE ROTISSEUR.

Bon-soir.

JACINTE.

Qu'est-ce encor que ceci?

LE ROTISSEUR.

C'est du Vin & du Rôt que j'apportons ici.

JACINTE.

Vous apportez du Vin, & du Rôt! pourquoi faire?

LE ROTISSEUR.

Pargué, Madame, c'est pour faire bonne chere.

JACINTE.

Et qui vous a chargé de l'apporter chez nous?

LE ROTISSEUR.

C'est, je crois, le Valet d'un de Messieurs les Fous;

JACINTE.

Ne vous l'ai-je pas dit? Portez dans la Cuisine.

Découvre

Découvre un peu , voyons.

LE ROTISSEUR.

Vla qu'a-t-il bonne mine ?

JACINTE.

Bonne ou mauvaise , va , l'on te la payera bien.

LE ROTISSEUR.

Hé , j'en sommes payé , je n'en demandons rien.

JACINTE.

Leandre va venir , Madame.

ANGELIQUE.

Où , Jacinte.

Mais l'amour , la vertu , le devoir & la crainte

Combattent ; chacun d'eux veut disposer de moi.

Ah , Jacinte , l'Amour l'emportera , je croi.

JACINTE.

Ho , l'Amour est toujours un rusé petit traître ;

Pour peu qu'on le seconde , il est toujours le maître.

Madame , il le fera , je n'en ai point douté ;

Joint que Leandre & vous êtes de son côté.



SCENE VI.

ANGELIQUE, JACINTE, BARBE,
LE ROTISSEUR.

LE ROTISSEUR.

J' Ai laissé mon Bassin à votre Cuisiniere.

JACINTE.

Hé bien, va.

LE ROTISSEUR.

Vous avez deux Oiseaux de Riviere;
Un Levraut, deux Faisans, trois Perdrix....

JACINTE.

C'est assez

LE ROTISSEUR.

Tout cela coûte bien plus que vous ne pensez.

JACINTE.

Tant-mieux.

LE ROTISSEUR.

Le Plat de Rôt est aussi raisonnable....

ANGELIQUE.

Hé, va, nous le verrons quand nous serons à table.

JACINTE.

Barbe, tenez tout prêt, pour le servir ici,

Quand ce Monsieur viendra.

ANGELIQUE.

Jacinte, le voici.

SCENE VII.

JACINTE, ANGELIQUE,

LEANDRE.

LEANDRE.

M Adame, vous voyez ce que j'ose entreprendre ;

Mais si vous ne m'aimez, que deviendra Leandre ?

ANGELIQUE.

Je vous aime, mon cœur ne dément point ma voix ;

Je crois depuis deux ans vous l'avoir dit cent fois.

Je vous aime.

LEANDRE.

Hé, Madame, est-ce assez de le dire,
Et d'en demeurer là pour croître mon martyre ?

Vos souhaits & les miens seront ils superflus ?

Montrez que vous m'aimez, & ne le dites plus.

ANGELIQUE.

C'est dessus notre Hymen que mon amour se fonde :

S ij

LES FOUS

JACINTE.

Voici l'occasion la plus belle du monde.
 Votre jaloux Amant est parti pour deux jours :
 L'agréable saison pour les tendres Amours !
 Madame , mertra-r-on le couvert dans la Salle ?

ANGELIQUE.

Où donc ? vous prétendez me faire un grand ré-
 gale ?

LEANDRE.

Non , Madame , ce n'est qu'un fort petit Cadeau ;
 Et l'on ne peut ici vous le donner plus beau.
 Cependant , je suis sûr que pour vous satisfaire ,
 Nos Fous vont étaler tout ce qu'ils sçavent faire ;
 Mais , Madame , souffrez que je mêle avec eux
 Le plus fidelle Amant & le plus amoureux ;
 Quoique je n'aye pas la voix la plus touchante ,
 Ce que j'ai composé , souffrez que je le chante.
 Mais un certain Menuet que vous chantez toujours ;
 Et qui semble être fait exprès pour nos amours ,
 Seroit ici charmant dans votre belle bouche.

ANGELIQUE.

Je chante forr mal , mais il suffit qu'il vous tou-
 che.

LEANDRE.

Puis d'un coup de sifflet , pendant notre repas ,
 Je fais sortir un Fou qui ne déplaira pas :
 Il doit chanter ici quelque Chanson à boire

Qui nous divertira , si nous l'en voulons croire.
 Votre Pere , dit-on , est avecque le mien ,
 Et je ne sçai si c'est ou pour mal ou pour bien.

ANGELIQUE.

Si ces Peres qui font notre commun martyre ,
 Pouvoient être inspirés du Dieu qui nous inspire :
 Car enfin nous touchons à ce fatal moment
 Où l'un perd sa Maîtresse , & l'autre son Amant.

LEANDRE.

Non , nous ferons unis , ce Dieu nous favorise ;
 Et c'est l'heureuse fin qu'aura notre entreprise ,
 Puisque vous consentez dès la pointe du jour
 De me donner la main pour prix de mon amour.
 Mais voici tous nos Fous : qu'on prête avec silence
 L'oreille à nos récits , & les yeux à leur Danse.

JACINTE.

Monsieur Vilain voudroit me parler ici près.

ANGELIQUE.

Vas-y donc , & sur tout , songe à mes intérêts.



SCENE VIII.

LEANDRE, ANGELIQUE,
TOUS LES DANSEURS.

LEANDRE.

M On Pere est trop alerte, & l'affaire le touche.

ANGELIQUE.

Je croyois bien le mien en repos dans sa Couchette.

L'on danse en cet endroit.

R E C I T.

*Ce n'est qu'entre deux Amans
Que les Concerts sont charmans :
Lorsque la crainte est bannie ,
Leurs amoureuses langueurs
Forment une Symphonie ,
D'un , je me pâme , je me meurs ;
Et la plus douce Harmonie
Est l'union de deux cœurs.*



*Laiſſons dire les Jaleux ,
Charmante Iris aimons-nous ,
Sans craindre leur tyrannie :
Nos amoureuses langueurs
Feront une Symphonie ,
D'un je me pâme , je me meurs ;
Et la plus douce Harmonie ,
Eſt l'union de deux cœurs.
On danſe.*

M E N U E T.

*Quand la flamme
Eſt dans une ame ,
Quand la flamme conſume un cœur ,
Et qu'un Pere
Trop ſévère
N'en veut point modérer la chaleur ;
Que la priere
N'y peut rien faire ,
C'eſt à l'Amour d'en éteindre l'ardeur.
Ils danſent , & rentrent.*

A N G E L I Q U E.

Ils ſe ſont ſurpaſſés , on ne peut pas mieux faire.

L E A N D R E.

Que ne feroit-on pas , Madame , pour vous plaire ?



SCENE IX.

LEANDRE, ANGELIQUE;
JACINTÉ,

ANGELIQUE.

Quelle nouvelle donc !

JACINTÉ.

Grande pour vos amours.

ANGELIQUE.

C'est que Monsieur Grognard ne viendra de huir
jours :

JACINTÉ.

Non , c'est quelqu'autre affaire
Que je viens de sçavoir.

ANGELIQUE.

Que sçais-tu donc ?

JACINTÉ.

Me taire,

LEANDRE.

Laiſſons cela. Goûtons ces précieux momens,
Ces préludes certains de nos contentemens.

ANGELIQUE.

Ah , que pour vous je ſens de trouble dans mon
ame !

LEANDRE.

LEANDRE.

Ah , Madame , seroit-ce en faveur de ma flamme !

ANGELIQUE.

Et ma bouche , & mes yeux ne vous l'ont que trop dit.

JACINTE.

Mais votre amour s'échauffe , & le soupé froidir :
Si long-temps sans manger ! est-ce être raisonna-
ble ?

Ne voulez-vous donc pas , Monsieur , vous mettre
à table ?

Dites-lui qu'il s'y mette , il veut être prié.
Plus de soupirs , demain vous serez marié.

ANGELIQUE.

La Porte de devant est-elle bien fermée ?

JACINTE.

Oui , Madame , elle l'est.

ANGELIQUE.

Je viens d'être allarmée ;

LEANDRE.

De qui donc ?

ANGELIQUE.

D'un Soldat que nous avons là haut.

LEANDRE.

Par Etrape ?

ANGELIQUE.

Oui.

LES FOUS

LEANDRE.

Dort-il ?

JACINTE.

Il ronfle comme il faut.

LEANDRE.

Comme notre Balet a fait bruit, j'appréhende
Qu'il n'ait rompu son somme & qu'il ne nous en-
tende.

JACINTE.

Bon , des gens harassés de marcher tour un jour ,
Dorment , & dormiroient même au son du Tam-
bour.

LEANDRE.

Oui , quand ils soupent bien , ils dorment à mer-
veille ;

Et l'on leur tireroit le Canon dans l'oreille
Qu'ils dormiroient encor. Qu'a-t-il soupé ?

ANGELIQUE.

Lui ? rien.

LEANDRE.

Tant pis , l'estomac vuide , on ne dort pas si bien.

On frappe à la porte.

JACINTE.

Qui diantre heurte ainsi ?

ANGELIQUE.

Monseigneur , quelle est ma crainte !

JACINTE.

Il faut bien que ce soit Monsieur.

LEANDRE,

Va voir , Jacinte.

ANGELIQUE.

Ah, si c'est lui, Leandre, où vous sauverez-vous ?

LEANDRE.

Je ne sçai, car par là tout est fermé sur nous.

Pacole entre-là

JACINTE.

C'est lui-même.

ANGELIQUE.

C'est lui. Que lui ferai-je croire ?

JACINTE.

Mais il monte.

ANGELIQUE.

Portez dans cette grande Armoire

La Table comme elle est.

BARBE.

Est-elle grande assez ?

ANGELIQUE.

Oui, vous dis-je, elle l'est plus que vous ne pensez.

Cachez-vous dans ce coin, Monsieur.

LEANDRE.

Quoi qu'il arrive....

ANGELIQUE.

Dépêchez donc, je suis bien plus morte que vive.

LEANDRE.

Madame, vous n'avez à craindre nullement.

SCENE X.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,
JACINTE,

M. GROGNARD.

JE te surprends, Mamour, fort agréablement.
Tu ne m'attendois pas.

ANGELIQUE.

Non, j'en suis si surprise ;
Que de ce soir, Monsieur, je n'en ferai remise,

M. GROGNARD,

D'où vient donc ?

JACINTE.

Entendant que l'on heurtoit si fort ;
Nous croyions toutes deux qu'on vous rapportoit
mort !

M. GROGNARD.

Mort

ANGELIQUE.

A l'heure qu'il est, que voulez-vous qu'on croie ?

M. GROGNARD,

Qu'elle m'aime !

JACINTE.

Hé !

DIVERTISSANS.

229

M. GROGNARD.

Mamour.

ANGELIQUE.

Ha !

M. GROGNARD.

Reprends donc ta joie ,

Mon Cœur.

ANGELIQUE.

Votre retour m'est un coup de Poignard.

Pourquoi s'en revenir puisqu'il étoit si tard ?

Et pourquoi me donner une frayeur mortelle ?

M. GROGNARD.

Mais je ne suis pas mort , tu le vois bien , ma Belle.

ANGELIQUE.

Où , mais trop d'amour entretient ma frayeur.

J'aime , & je crains toujours.

M. GROGNARD.

Mon pauvre petit cœur.

On ne peut pas , je crois , voir dans aucun ménage ,

La Femme & le Mari s'entraimer davantage.

JACINTE.

On feroit tout Paris.

ANGELIQUE.

J'avois déjà l'effroi

D'un Soldat qui céans s'est logé malgré moi.

Souffrir un Homme ici seules en votre absence ,

Que dira-t-on de moi ?

LES FOUS

M. GROGNARD.

Qu'en diroit-on ? je pense

Que nul n'y peut trouver à redire que moi.
 C'est par étape ; & puis c'est par ordre du Roi.
 En te quittant , je fus prendre avis du Notaire ,
 Qui n'a pas approuvé ce que je voulois faire.
 Je n'ai point été là. Pour souper qu'avons-nous ?

ANGELIQUE.

Ne vous attendant pas qu'aurions-nous eu sans
 vous ?

JACINTE.

Nous n'avons employé ni broche , ni marmite ,
 Et chacun a , je crois , mangé sa Pomme cuite.

ANGELIQUE.

Si tristes toutes deux , & dans un tel chagrin. . . .

M. GROGNARD.

Oh n'y foyez donc plus. Soupçons , je meurs de
 faim.

ANGELIQUE.

Faim tant qu'il vous plaira , je ne sçaurois qu'y
 faire.

A moins que du pain sec vous puisse satisfaire. . . .

M. GROGNARD.

Bon.

JACINTE.

A l'heure qu'il est on ne peut rien avoir.

M. GROGNARD.

Tant-pis.

S C E N E X I.

Mr. GROGNARD, ANGELIQUE,
JACINTE, LE SOLDAT, BARBE,
P A C O L E.

LE SOLDAT.

JE viens, Monsieur, vous donner le bon
soir ;

C'est un petit devoir qu'on doit rendre à son Hôte,
Que j'importune ici.

M. GROGNARD.

Ce n'est pas votre faute.

LE SOLDAT.

L'ombre d'un Homme met Madame au désespoir.

M. GROGNARD.

La pauvre Enfant n'a pas accoutumé d'en voir.
Il faut lui pardonner.

LE SOLDAT.

Oui, Madame est fort sage :

Le seul nom de Soldat, mon habit, mon visage....

M. GROGNARD.

Tout cela lui fait peur.

LE SOLDAT.

Je m'en suis aperçû :

Un Cadet fort bienfait,.... eût été mieux reçu.

T iij

LES FOUS
ANGELIQUE.

Ah ne le croyez pas. Monsieur, qu'allez-vous dire ?
M. GROGNARD.

Hé que crains-tu ?

LE SOLDAT.

Je n'ai nul dessein de vous nuire ;
M. GROGNARD.

Je le crois fort , Monsieur.

LE SOLDAT.

Pour soupé, qu'avez-vous ?

M. GROGNARD.

Rien du tout , dont j'enrage.

LE SOLDAT.

Ecoutez, entre-nous ;

Je vais vous découvrir une importante affaire ,
Et dans ce même instant vous faire fort grand-
chère ;

Mais ne me perdez pas. A vingt ans j'eus le bien
De servir quatre mois un grand Magicien.

Je sçai tout ce qu'on peut sçavoir dans les Ma-
gies :

Informez-vous de moi dedans nos Compagnies ,

Vous sçauvez de quel bois se chauffe Jolicœur ;

C'est mon nom , & celui de votre Serviteur.

La Magie en embrasse un nombre , & je m'en aide ;

La Blanche c'est la belle , & la Noire la laide :

La Rouge , la Citron , l'Incarnate , & plusieurs ;

Car enfin il en est de toutes les couleurs :

Toutes me servent bien , & certaines Bougies.

Mais je ne prends ici de toutes les Magies

Que la Verte , la Jaune , & la couleur de Feu ;
Avecque ces trois-là vous allez voir beau jeu.
J'ai pouvoir sur le Diable , & si je lui commande ,
D'apporter promptement dans ce lieu pain , vin ,
viande ,

D'un seul mot tout cela se va trouver ici.

Dites quel Rôt vous plaît.

ANGELIQUE.

Jacinte, qu'est-ceci ?

LE SOLDAT.

Ne vous allarmez point , je vous ferai grand'chere.

M. GROGNARD.

De tous ces contes-là je ne m'allarme guere.

Si ce n'est que cela , je crois , sans vous fâcher ,

Que nous n'avons tous trois qu'à nous aller cou-
cher ;

Car nous ne verrons point ce soupé-là paroître.

LE SOLDAT.

La frayeur fait passer votre appétit peut être ,

Et de tout ce Rôt-là vous ne mangeriez rien.

M. GROGNARD.

Pourquoi ? S'il étoit bon j'en mangerois fort bien.

LE SOLDAT.

Il sera merveilleux.

M. GROGNARD.

Goûtons-le pour le croire.

LE SOLDAT.

Démon , qu'en cet instant se trouve en cette Ar-
moire ,

Deux Oiseaux de Riviere, un Levraut, trois Perdrix,

Et que ce Rôt-là soit le meilleur de Paris.

Qu'on ajoute à cela deux Faifans, je te prie
Pacole paroît-là.

M. GROGNARD.

Hé Monsieur Jolicœur, treve de raillerie.

LE SOLDAT.

Filles, apportez-tout.

ANGELIQUE.

Il me prend un frisson;

LE SOLDAT.

Madame, ne craignez en aucune façon.

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, c'est un Diable.

M. GROGNARD.

Il n'en a nulle tache,

Et je suis sûr qu'il est Sorcier comme une Vache.

LE SOLDAT.

Les Verres, & le Vin, il faut tout apporter.

ANGELIQUE.

C'est un Magicien, il n'en faut plus douter.

M. GROGNARD.

Oui, c'en est un, j'en vois une marque sensible.

LE SOLDAT.

Voilà de quoi. Soupçons.

ANGELIQUE.

Cela m'est impossible.

M. GROGNARD.

Et moi je ne suis point d'un Repas infernal.

LE SOLDAT.

Qui n'en mangera pas s'en trouvera fort mal.

M. GROGNARD.

J'en vais manger.

ANGELIQUE.

Et moi.

JACINTE.

J'en mangerai de même.

LE SOLDAT.

Ça je vais vous servir.

BARBE.

Ah, que Monsieur est blême.

ANGELIQUE à Grognard & à Jacinte.

Ah, Monsieur est un Diable, il nous va perdre,
hélas!

JACINTE.

Monsieur est un bon Diable, il ne nous perdra pas.

LE SOLDAT.

Non, non, souvent il est des Diables favorables;
Qui dans certains périls, se trouvent secourables.

Il jûte.

Vous auriez bien sujet d'avoir le cœur contrit,
Mesdames, bien vous prend que j'aie un peu d'es-
prit.

SCENE XII.

Mr. GROGNARD , ANGELIQUE ,
JACINTE , LE SOLDAT , UN
MUSICIEN *qui chante ce Couplet.*

CHANSON.

B *Acchus & l'Amour font débauche ,
Buvons à droite , buvons à gauche ;
Il sont d'accord ici tous deux ,
Et la Fête n'est que pour eux.
Quel plaisir de les voir à Table !
Qu'av e un peu d'amour Bacchus est agréable !
Et que l'Amour est divin
Quand il a pris un petit doigt de Vin !*

M. GROGNARD.

Je ne vois pas ici que nous fassions débauche.
Votre Demon voit trouble , ou du moins voit à
gauche.

Ainsi je crois pouvoir dire avecque raison ,
Que cette Chanson-là n'est guere de saison.

LE MUSICIEN.

J'en vais chanter une autre.

C H A N S O N.

L'Amour vous récompense

De votre long chagrin ;

Profitez de l'absence

Du vieux Faquin ,

Du vieux Taquin ,

Du vieux Bouquin ,

Du vieux Coquin.

Qu'il perde toute espérance.

Le gros Pendar ,

Le sot Bavart ,

Le grand Braillard ,

Le vieux Penart.

Trompez tous deux d'intelligence ,

Le laid Hibou ,

Le Loup-garou ,

Le vieux Hou-Hou ,

Le franc Cou-Cou.

Les Femmes s'éclatent de rire.

M. GROGNARD.

Hé bien , c'est encor pis.

Que voulez-vous donc dire avecque tous vos ris ?

JACINTE.

Mes ris ? je ne ris pas , Monsieur , c'est que je pleure.

M. GROGNARD.

Elle pleure à présent , & rioit tout à l'heure.

Quelle sera la fin de ce désordre-ci ?

Mais il est trop certain qu'un Démon est ici.

LE MUSICIEN.

Pour troubler les amours....

ANGELIQUE *s'écriant.*

C'est pour troubler les nôtres;

M. GROGNARD.

Hé vraiment oui, le Diable en fait-il jamais d'autres ?

LE SOLDAT.

Ce n'est pas encor tout. *Au Musf.* Cela suffit, allez;
C'est qu'il faut voir celui qui nous a régalé.

ANGELIQUE.

Lui ! Si nous le voyons, Monsieur, je suis perdue;
*L'on sort de Table, Barbe & Pacole
emportent la Table.*

M. GROGNARD.

Ah de grace, Monsieur privez-nous de sa vue;

JACINTE.

Nous verrons, s'il le faut l'Enfer de bout en bout;
Mais ne nous montrez pas ce Diable là sur tout.

LE SOLDAT.

Mais comme il est céans, il faut bien qu'il en
sorte,

Ou par la Cheminée, enfin, ou par la Porte.
Pour la forme il l'aura telle que je voudrai :
Choisissez-la vous-même, ou je la choisirai;

La voulez-vous d'un Bœuf, ou d'un Homme, ou d'un Diable!

ANGELIQUE.

La figure de l'Homme est la plus agréable.
Que comme un tourbillon il sorte de ces lieux.
Je tournerai le dos, ou fermerai les yeux.

M. GROGNARD.

Moi, pour ne le point voir, je ferai l'un & l'autre.

LE SOLDAT à *Barbe*.

Tournez le dos, Jacinte. Et vous, tournez le vôtre.

M. GROGNARD.

Moi, je ferme les yeux, & je tourne le dos,
Pour ne point voir d'objet qui trouble mon repos.

LE SOLDAT.

Démon tu vas sortir. Qu'on ouvre chaque Porte;
Comment souhaitez-vous qu'il soit vêtu?

M. GROGNARD.

Qu'importe?

LE SOLDAT.

Prends un Habit galant, des plumes, des Rubans;
Et quand je sifflerai, fors vite de céans.
Quitte ra laide face, & prends-en une belle,
Pour ne point faire peur à cette Damoiselle;
Car tu peux être vû d'elle & de son Amant;

Et prends garde sur tout d'en user autrement.
 Vous le verrez un peu , tournez vous d'autre sorte.

M. GROGNARD.

Qui moi ? Si je le vois , que le Diable m'emporte.

LE SOLDAT.

Prépare ta sortie , & ne t'arrête pas.

Il sifle.

LEANDRE.

Angelique , venez-vous jeter dans mes bras.
 Suivez-moi tous.

M. GROGNARD.

Ha , ha , quelle volx infernale !
 Nul Mortel ici bas n'a de voix qui l'égale.
 Suivez-moi tous. Comment , je reste seul ici :
 Angelique , Jacinte , & le Soldat aussi ,
 Tout est au Diable. Et moi bien plus qu'eux mi-
 sérable. . . .

J'ai tort , je suis mieux qu'eux , puisqu'ils sont tous
 au Diable.

Angelique , un Démon vous enleve aujourd'hui.
 Ah ! n'aviez-vous point fait quelque pacte avec lui ?
 Un Diable me l'emporte !



SCENE

S C E N E XIII.

Mr. GROGNARD, JACINTE.

JACINTE.

ILs sont bien dix ou douze ;
Mais le Diable , Monsieur , qui l'emporte , l'épouse.
Le Pere de ce Diable a rencontré son Fils ,
Et sa Maitresse & lui vont demain être unis.
Pour mieux solemniser cette heureuse alliance ,
Vos Fous viennent ici gambader d'importance :
Ils marchent sur mes pas. Vous , comme inté-
ressé ,
Sçachez ce qui se passe , & ce qui s'est passé.
Sans vouloir rien de vous , je viens pour vous l'ap-
prendre.
Demain votre Angelique épousera Leandre ;
Celui qui fit si bien le Fou de l'Opéra ,
C'est très-assurément lui qui l'épousera.

M. GROGNARD.

Ah , quelle trahison ! quelle haine effroyable !

JACINTE.

Oui , nous vous haïssons toutes deux comme un
Diable.

Moi , je vous parle franc.

Tome II.

V

LES FOUS

M. GROGNARD.

Vraiment , je le vois bien.

JACINTE.

Nous parlions toutes deux de vous comme d'un Chien.

Leandre l'adoroit , il étoit aimé d'elle :

Quand vous l'avez surprise il soupait avec elle.

L'on cacha promptement le tout avec grand soin :

Angelique en tremblant , mit Leandre en un coin.

L'on étoit effrayé. Coup sur coup vous heurtâtes ,

Chacun se composa , l'on ouvrit , vous entrâtes.

Le Drille au Galetas avoit observé tout.

Enfin sans vous conter le tout de bout en bout ,

Leandre étoit le Diable , & c'est tout le mystère.

M. GROGNARD.

Ce Monsieur Jolicœur a bien conduit l'affaire.

JACINTE.

A Miracle. Ma foi c'est un joli Garçon :

Il l'a récompensé de la bonne façon.

M. GROGNARD.

Qu'en a-t-il fait ? cela méritoit un haut grade.

JACINTE.

Il n'étoit que Soldat , il l'a fait Anspessade :

Leandre étant aimé de tout cet Hôpital ,

Les Fous lui vont donner un fort plaisant Régál :

Monsieur Vilain , par moi , vous prie à cette Fête

M. GROGNARD.

Ton obligeant récit m'a fait mal à la tête.

Je ne les veux point voir : ce sont des Fourbes tous ;
Et toi , je te devrois faire donner cent coups ,
Pour te récompenser de cette belle affaire.

JACINTE.

D'accord , je n'ai jamais tâché qu'à vous déplaire.
Vos Fous vont exercer & leurs pas & leurs voix.
Les voici.

M. GROGNARD.

Ce sera pour la dernière fois ;
Et je consens d'avoir mille coups d'étrivière ,
Si de plus de huit jours ils voyent la lumière.
Nous verrons s'il me faut avec ces Scélérats
Payer les Violons quand je ne danse pas.
Pacole , Sans-Cervelle , hola , Barbe , j'enrage ;
Tous mes Valets aussi m'abandonnent , courage :
Jocrisse , Trop-d'Esprit , où diable sont-ils tous ?



SCENE XIV.

M. GROGNARD , BARBE,
PACOLE.

BARBE.

ON les vient d'enfermer à la place des Fous :
Et j'allois l'être aussi ; mais ils m'ont fait promettre
Que je vous trouverois , afin de vous y mettre.

PACOLE.

Ils couroient après moi pour m'enfermer aussi.

M. GROGNARD.

Il ne me tiennent pas. Sauvons-nous , les voici.

SCENE DERNIERE.

LES DANSES , ou DERNIER BALET :

R E C I T.

A Mans , vous faites bien de quitter ce séjour ,
Ce n'est pas celui de l'Amour.
Suivez le Dieu qui vous inspire.
Allez dans sa charmante Cour ;

*C'est lui même qui vient vous dire ,
Amans vous faites bien de quitter ce séjour ,
Ce n'est pas celui de l'Amour.*



*Tous deux parfaits Amans , & toujours amoureux.
Que vous serez long-temps heureux !
Tous s'empresse à vous satisfaire ;
Les plaisirs devancent vos vœux ,
L'Amour ne songe qu'à vous plaire.*

*Tous deux parfaits Amans , & toujours amoureux ,
Que vous serez long temps heureux !*

ENTRÉE DE HUIT FOUS,

AVEC LEURS MAROTES.

Dialogue de deux Fous amoureux.

LE SECOND MUSICIEN.

Je ne sçaurois vivre sans toi.

LE PREMIER.

Je t'aime , tu n'aimes que moi.

A D E U X.

*Découvre , ma chere Marote ,
Ton beau sein , ta belle menote ,*

238 LES FOUS DIVERTISSANS.

Ne nous cachons rien entre nous.

Que le plaisir d'aimer est doux !

Ah, je me pâme à tes genoux.

Chantons donc sur la même note ,

Que nous ne serons point jaloux ,

Puis que chacun a sa Marote.

Les Fous font quelque marche , & finissent la
Peece.

F I N.



L A

COMEDIE

SANS TITRE.

ACTEURS.

ORONTE, Gentil-homme, Cousin de l'Auteur
du *Mercur*e Galant, & Amant de Cecile.

Mr. DE BOISLUISENT, Pere de Cecile.

CECILE, Maîtresse d'Oronte.

MERLIN, Valet d'Oronte.

LISSETTE, Suivante de Cecile.

Mr. MICHAUT.

Mad. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.

BONIFACE, Imprimeur.

Mr. DE LA MOTTE, Amant de Claire.

CLAIRE, Maîtresse de Mr. de la Motte.

DU MESNIL, Professeur de Langues.

Mr. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

Mr. SANGSUE, Procureur de la Cour.

DU PONT, Empirique.

Mad. DE CALVILLE, Veuve.

LE MARQUIS.

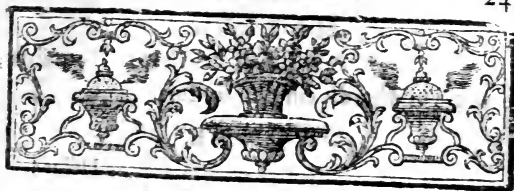
ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'Art de
E-LISE, } se taire.

BEAUGENIE, Poëte.

LA RISSOLE, Soldat.

DEUX LAQUAIS.

*La Scene est dans la Maison de l'Auteur
du Mercur*e Galant.



LA
COMEDIE
SANS TITRE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

ECHE est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge.....

Tome II,

X

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine ;

Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas !

Redis-le moi sans cesse , & ne t'en lasse pas.
 Quoique tu puisses faire , il seroit impossible
 De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
 T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vraiment , tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non ma foi ;

Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
 Jusqu'à ce que chez elle , elle ait été rentrée,
 Son pere encor galant la tenant par la main ,
 Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
 Sa langue s'est contrainte , & je n'ai rien sçu d'elle ;
 Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prune ;
 Et si de leur jargon je suis bon rruchement ,
 Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
 Elle est grosse.

ORONTE.

Elle est grosse ! Une vertu si pure
Recevoir d'un Coquin cette mortelle injure ?
Cecile grosse ! Ah traître un mensonge si noir... 2

MERLIN.

Tout doux , Monsieur. J'entends grosse de vous recevoir.

Cecile est toute jeune & je la crois fidelle ,
Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir , gros de boire avec vous,

ORONTE.

Que ne parlois-tu donc sans me mettre en courroux ?

Grosse m'assassinoit , la suite me console.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cecile est grosse , & ne pas achever ;
Je sçai bien que d'abord cela donne à rêver ;
Que sur cette matiere une équivoque blesse ;
Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté !

Bon;

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être
M'auroit-elle jetté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'est la première fois;

Encor suis-je trompé , car il n'est pas de poids.
Je ferai bien-heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens , ne perds point de temps en de vaines pa-
roles ,

Prends ces quatre Louis & me fais ce présent.

MERLIN *après avoir pris les quatre Louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher. Juste Ciel , ma surprise est extrême
Un Louis pèse plus que ce quadruple-là.
Cecile avoit sa vûe en te jettant cela.
Avec autant d'esprit que j'en roue à Cecile

Un objet si charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puisque son desir est de me rendre heureux....
Ah Merlin ! Je me trompe , ou ce quadruple est creux.

Je ne me trompe point , il est creux , oui sans doute ;

Et je crois qu'il enferme un Billet. Tiens , écoute.

M E R L I N.

Oui , j'entends remuer quelque chose.

O R O N T E.

Ah ! Merlin ,

Quelle a d'esprit !

M E R L I N.

D'accord , mais il est bien malin.

C'est en sçavoir beaucoup à son âge.

O R O N T E.

Elle charme.

Son esprit me ravit , sa beauté me désarme.

Le Ciel en la formant épuisa ses trésors ,

Elle a l'ame , Merlin belle comme le corps :

Plus on la considère , & plus on y découvre.....

M E R L I N.

Voyez , sans perdre temps , comment sa piece s'ouvre.

La chose est curieuse à sçavoir.

O R O N T E.

C'est par là.

Justement , j'aperçois son billet , le voilà.

X iij.

I L L I T.

J Arrivai hier au soir à Paris avec mon Pere , qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma dernière Lettre , nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
 Je suis Cousin germain de l'Auteur du Mercure ;
 Et pour contribuer au succès de mes feux
 Il en use sans doute en parent généreux.
 Quel zele plus ardent peut-on faire paroître ?
 De son Logis entier il me laisse le maître :
 Déjà depuis trois jours , sans avoir son Talent ,
 Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant ;
 Et selon l'apparence il me sera facile
 De plaire sous ce nom au Pere de Cecile.
 Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

M E R L I N.

Oui pour vous ; mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

O R O N T E.

La raison ?

M E R L I N.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne ,
 Pour résister long-temps à l'emploi qu'on me donne ?
 Tant que dure le jour , j'ai la plume à la main :
 Je sers de Secrétaire à tout le genre humain.

Fable , Histoire , Avanture , Enigme , Idylle , Eglogue ,

Epigramme , Sonnet , Madrigal , Dialogue.

Nôces , Concerts , Cadeaux , Fêtes , Bals , Enjouemens ,

Soupirs , Larmes , Clameurs , Trépas , Enterremens ;

Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle

Vous m'en faites garder un mémoire fidelle.

Je me tue , en un mot , puisque vous le voulez.

O R O N T E.

Crois-moi , cinq ou six jours sont bien-tôt écoulés.

Tu sçais que Licidas , pour me rendre service

Me fait de sa fortune un entier sacrifice :

A son propre intérêt il préfère le mien ;

Et je serois ingrat de négliger le sien.

Je te l'ai déjà dit , une de mes surprises

C'est de voir tant de gens dire tant de sottises :

Licidas est le seul , délicat comme il est ,

Qui puisse avec tant d'Art démêler ce qui plaît.

Depuis deux ou trois jours que je le représente

Je ne vois que des Fous d'espece différente :

L'un qui veut qu'on l'imprime , & n'a point d'autre but ,

Croit que hors du Mercure il n'est point de salut ;

L'autre dans la Musque ayant quelque Science

Croit de celle de Roi mériter l'Intendance ;

Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot ,

Se croit un grand génie , & souvent n'est qu'un sot ;

Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes ;
 Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes ;
 Enfin , pour être Fol , j'entends Fol confirmé ,
 A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
 As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui Monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles ;
 Qui n'ayant pas trouvé les profits assez grands ,
 A fait un petit vol de deux cents mille francs.
 Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire ;
 Auroit pour droit d'avis mille Louis pour boire.
Voyez. Il donne un Papier à Oronte.

ORONTE.

Mille Louis ? C'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir , & qu'il fût bien pendu.

ORONTE.

Cela , qu'est-ce ?

MERLIN.

Un Portrait d'une jeune Duchesse
 Qui se fait distinguer par sa délicatesse :
 Un pli qui par hazard est resté dans ses draps
 Lui semble un guet-à-pend pour lui meurtrir les
 bras :

Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes ,

Si l'on met de travers l'Ecusson de ses armes :

Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé ;

D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé :

Et même elle refuse , étant fort enrhumée ,

De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.

Mais chut. Un Gentilhomme entre ici.

S C E N E II.

MONSIEUR MICHAUT , ORONTE ,

M E R L I N .

M. MICHAUT.

Serviteur.

N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

O R O N T E .

à Merlin.

Oui Monsieur.

Laissez-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose !

On y trouve de tout , Fable , Histoire , Vers , Prose ,

Sièges , Combats , Procès , Mort , Mariage , Amour ,

Nouvelles de Province, & nouvelles de Cour.
Jamais Livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous
plaître.

Je ne le cele point, j'ai toujours souhaité

Les applaudissemens des gens de qualité.

Je ne puis exprimer les plaisirs que je goûte. . .

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monsieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute :

Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des Ayeux ?

ORONTE.

Des Ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.

J'aime depuis six Mois une jeune Marquise,

Belle, bien-faite, noble; & graces à mes soins.

Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.

Ses Parens, dont le moindre est Baron ou Vicomte,

Déliçats sur l'honneur, sensibles à la honte,

Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux;

Pourvû que mes parens soient aussi Nobles qu'eux;

Et je viens vous trouver pour annoblir ma Race,

Moi, Monsieur ? Et comment voulez-vous que je fasse ?

A moins d'avoir un titre & solide & constant ;
Puis-je.....

M. MICHAUT.

Bon, tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible étant ce que vous êtes.
Vos Mercurès sont pleins de Nobles que vous faites ;

De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande ;
Et mon Hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la Noblesse ajoûter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légère trace ?
Aucun de vos Ayeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi mon Pere est mort sans m'en avoir parlé :
Et de tous mes Ayeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon Grand-pere.

O R O N T E.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre-nous ;

Feu mon Grand-pere étoit Mousquetaire à genoux.

O R O N T E.

Quelle charge est-ce là ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire

En langage commun appelle Apothicaire.

O R O N T E.

Fi.

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?

Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté ?

Sans sçavoir ce qu'il fait , le hazard nous fait naître ,

Et ne demande point ce que nous voulons être.

Mon Pere fut d'un cran plus noble que le sien :

Il se fit Médecin , gagna beaucoup de bien ,

N'eut que moi seul d'enfans , & passant mon attente .

Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.

Comme Paris est grand j'ai changé de quartier :

Je me fais par mes gens appeller Chevalier ;

La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence ;

Et personne à présent ne sçait plus ma naissance.

Faites-moi Gentilhomme , il n'est rien plus aisé .

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y ferois disposé :
 Mais le Roi qui peut tout auroit peine à le faire.
 Le Pere Médecin, l'Ayeul Apothicaire,
 Le Bis-ayeul peut être encor moins que cela ;
 Qui diable feroit Noble à descendre de là ?
 Pour remplir vos desirs il faut faire un prodige :
 Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
 Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri :
 Ajoutez une branche à quelque arbre pourri :
 Enfin, pour n'obliger inventez quelque fable ;
 Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vrai semblable.
 Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe !

ORONTE.

Michaut ! un Gentilhomme avoir nom de la sorte !
 Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non ?

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'enhaut ou d'enbas,
Les peres & les fils ne se connoïtroient pas :
Le Seigneur d'une terre un peu considérable
En préfere le nom à son nom véritable ;
Ce nom de pere en fils se perpétue à tort ;
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort :
Je n'excroquerais point vos soins ni vos paroles,
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles.....

O R O N T E.

Je vous l'ai déjà dit , Monsieur , aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu , tant-pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un Généalogiste ,
Qui pour quelques Louïs que je lui donnerai
Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

O R O N T E *seul.*

Qui jamais de Noblesse a vû source moins pure ?
Médecin !



SCENE III.

MADAME GUILLEMOT , ORONTE ;
JASMIN.

Me. GUILLEMOT.

E St-ce vous qui faites le Mercure ?
Monsieur,

ORONTE.

Oui , Madame.

Me. GUILLEMOT.

Oui ; l'aveu m'en semble bon ;

ORONTE.

En avez-vous besoin , Madame ?

Me. GUILLEMOT :

Qui moi ? non.

A moins d'être d'un goût insipide & malade ,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade ?

ORONTE.

Ah , ah , voici d'un style un peu rude.

Me. GUILLEMOT.

Pour vous

Quelque rude qu'il soit il est encor trop doux.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colere ,
Mais je ne ſçai par où je vous ai pû déplaire.
Je m'examine en vain , & vous m'embarrassez.

Me. GUILLEMONT.

Regardez mon habit , il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non , je vous le confeſſe.

Me. GUILLEMONT.

O Ciel ! que vous avez l'intelligence épaiſſe !
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler ,
Quand certaine Bourgeoiſe à qui la mode eſt douce,
Pour être en cramoifi fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous ?

Me. GUILLEMONT.

J'en défis une , & ne m'en cache pas :
J'avois un lit fort ample , & d'un beau taſſetas ;
A force d'être large , il étoit incommode ,
Et le Tapiffier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris , j'eus de reſte un rideau ,
Le cramoifi regnant j'en fis faire un manteau ;
Voilà la vérité , comme elle eſt dans ſa ſource ,
Et non que mon mari m'ait refusé ſa bourse.
Pour le mot de Bourgeoiſe un peu trop répété ,

Les

Les Bourgeois de ma sorte ont de la qualité :
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos
contes ,
Et sçachez que je suis Auditrice des Comptes.

O R O N T E.

Quand je fis cet article, il le faut avouer ,
Mon unique dessein étoit de me jouer :
Je ne présumoïs pas , en contant cette fable ,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses dessein on n'a mieux réussi :
Vous êtes à la mode , & votre lit aussi.
C'est un avantage....

Me. GUILLEMOT.

Où : Mais ce qui me courrouce ,
On sçait que mon habit est d'une vieille housse :
Que ce soit par hazard , ou par malignité ,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse Bourgeoïsie
Qui me nomme en raillant la housse siamoïsie ;
Et par tout mon Quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai , le gros Rouge est une couleur sombre
Qui dérange le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau , sans ornemens dessus ,

Pour peu que l'on soit blanche on le paroît bien
plus :

C'est un fard innocent , sans pomade ni drogue ;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi , de grace , un certain mot choisi
Qui vous est échappé pour dire cramoisi.

Me. GUILLEMOT.

Du gros Rouge.

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place.
Il charme.

Me. GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention !
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.

à Jasmin.

Le nom de Madame est ,

Me. GUILLEMOT.

Parlez donc , petit sot !

JASMIN.

Monsieur , Madame a nom Madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez : vous verrez dans le premier Mercure

Que j'aurai de la housse adouci l'avanture.
Si le mot de Bourgeoise aigrit votre courroux
Je mettrai tout du long, par estime pour vous,
En bon Historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Me. GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Me. GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, & me rendrai justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice ?

Me. GUILLEMOT.

De grace.....

ORONTE.

Je prétends pour finir rous débats
Jusqu'à votre Carrosse accompagner vos pas.

Me. GUILLEMOT.

Voyez si mon Carrosse est venu me reprendre :
J'avois quelque parens qu'il est allé descendre.

Y.ij

Voyez donc promptement si la Fleur est là bas ,
Mon Cocher.

J A S M I N.

Je suis sûr de ne le trouver pas ,
Madame.

Me. GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous. . . .

J A S M I N.

C'est à pied que vous êtes venue.

Me. GUILLEMOT.

Ah Coquin ! Ne bougez , pour raison.

O R O N T E.

J'obéis.

Me. GUILLEMOT *en sortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis ,
Petit gueux.

J A S M I N.

Qu'ai-je fait ?

Me. GUILLEMOT.

Comment , petite rosse ,
Sans vous on auroit crû que j'avois un Carrosse .
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

J A S M I N.

Dame , je ne sçai pas si bien mentir que vous .

ORONTE *seul.*

Madame l'Auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte ; & jusqu'après dîné
Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

Q U i diable est l'animal qui heurte de la sorte ?

ORONTE.

Ouvre sans hésiter & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.



SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le Logis de Monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah, Monsieur ! c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette ? quel bonheur ! viens, que je te salue.

Comment te portes-tu, ma pauvre Enfant ?

LISETTE.

Fort bien ;

Monsieur.

MERLIN *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi.... Comment je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs sans me baiser ?

LISETTE.

Ta bouche

Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile est revenue en parfaite santé ?

Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

L I S E T T E.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.

Monsieur de Boissuisant qui brûle de vous voir,

L'a déjà disposée à faire son devoir.

On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le
jure,

A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :

S'il peut l'avoir pour Gendre, il sera trop con-
tent,

Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.

Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille ;

Et tout autre lui semble indigne de sa fille.

Il va dans un moment vous l'amener ici.

Cecile de frayeur en a le cœur transi.

Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable,

Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable.

Et de Monsieur son père ayant loué le choix,

Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.

Pour détourner un coup à ses vœux si contraire--

J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.

Enfin, Monsieur Bayar, qu'on a fait à dessein

Trop petit pour un Homme & trop grand pour un

Nain,

Avec civilité m'en a donné l'adresse ;

Et par le zèle ardent que j'ai pour ma Maîtresse

A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,

Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.

Avant qu'à vous y voit elle même s'expose,

Apprenez-

Apprenez - moi , Monsieur , comment va toute chose.

O R O N T E.

Tout va comme Cecile à peu près l'a voulu ,
De ce logis entier je suis Maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la Nature ,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom , avons mêmes Ayeux ,
Et son pere & le mien étoient Freres.

L I S E T T E.

Tant mieux,

Pour faire le Contrat qui vous est nécessaire
A point nommé , Monsieur , il falloit un faussaire ,
Un Notaire fripon , prêt à prévariquer :

Je sçai bien qu'à Paris vous n'en pouviez man-
quer ;

En payant largement , sans autre inquiétude ,
On rencontre son fait en bien plus d'une Etude :
Mais du Gendre qu'on cherche ayant le même
nom

De votre tricherie on n'aura nul soupçon.

Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous
destine ,

C'est que pour un Auteur vous avez bonne mine :
Cette grande Perruque , & ce Linge , & ce Point ,
Avec le nom d'Auteur ne s'impatisent point.

J'en vois par-ci par-là ; mais ils ont tous l'air
mince ;

Et sous cet équipage on vous croiroit un Prince,

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

TU vois, comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Assurément,

ORONTE.

Veux-tu l'épouser?

MERLIN.

Non Monsieur;

Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fol?

MERLIN.

Cela n'est point folie;

Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le Patron est bâti comme Vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point sui-
vre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE,
MERLIN.

LONGUEMAIN.

N Est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau
Livre,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nou-
veau ?

Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau ;
Mais tel qu'il est, Monsieur, Oui c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut sçavoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret,

J'ai mes raisons,

LA COMEDIE

ORONTE à *Merlin*.

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme ,
Je crois en vous , Monsieur , trouver un honnête-
homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel , quoi que vous me disiez ,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole , & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre , & n'appréhendez
rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête - homme il faut avoir du
bien.

La Verru toute nue autrefois étoit belle ;
Mais le Vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
Et de quelques talens dont on soit revêtu
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé , j'ai crû pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans , dans mes plus bas em-
plois

J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits :
Cette inclination augmentant avec l'âge ,

Dans des postes meilleurs je prenois davantage ;
Mais tous ces petits gains , par leur foibles appas ,
En flattant mes desirs ne les remplissoient pas.
Si bien que tout d'un coup , l'occurrence étant
belle ,

De deux cents mille francs j'ai fraudé la Gabelle :
Et vous m'obligeriez , après ce beau coup-là ,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a , comme vous , une plume si bonne.

O R O N T E.

Et quel Diable de tour voulez-vous que j'y donne ?
Après un vol si grand.

L O N G U E M A I N.

Comment Vol ! parlez mieux ,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez vous dans la
tête ,
Que frauder la Gabelle est un mot plus hon-
nête.
C'est me deshonorer qu'employer de tels mots.

O R O N T E.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte , & vous semble un ou-
trage ,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

L O N G U E M A I N.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit ?

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.

Ce n'est au pis aller faire que Banqueroute.

Combien d'autres l'on faite, & qui n'ont pas péri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilon?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilon me paroît quelque chose;

Je plains ceux qu'en Spectacle en ce lieu l'on expose!

Mais combien en voit-on, Banqueroutiers parfaits,

Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?

Pour un à qui l'ont fait ces injures atroces,

Plus de dix à Paris ont deux ou trois Carrosses.

Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,

On lui prête sans peine un million & plus:

Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,

Lui jette avec plaisir son argent à la tête;

Et quand les Créanciers redemandent leur bien,

L'Emprunteur infidèle abandonnant le sien,

A la face des Loix fait un vol manifeste;

Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,

Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes.

LONGUEMAIN.

Trois Carrosses roulans rajustent bien des choses:
Et sept cents mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si
grands,
Qu'est-ce de bonne-foi que deux cents mille francs?
Gros Seigneurs comme ils sont ont-ils lieu de se
plaindre?
A rien de plus modique ai-je pû me restreindre?
Et de vider ma Caisse ayant fait un serment,
Pouvois-je en conscience en user autrement.
Mettez-vous en ma place, & pensez bien....

ORONTE.

De grace;

Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, & n'osez-vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la présence;
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté;
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sçais un sûr moyen de me la faire rendre;

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre :

C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.

De deux extrémités j'ai choisi le milieu :

De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre ;

Mais on souffre encor plus quand on se laisse prendre.

Ainsi, soit par foiblesse, ou par bonne amitié,

Des deux cents mille francs je rendrai la moitié.

Ce sont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?

J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.

Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi

Me pourront confier quelque meilleur emploi.

C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure ;

Il faut insinuer dans le premier Mercure.

Si je suis par vos soins à l'abri de la Hant,

Du butin que j'ai fait vous aurez votre part ;

Et cent louis.

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme ;

Vous oubliez, je crois, que je suis honnête-homme ?

Et si je l'étois moins que je ne le prétends

Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.

Vous offrez cent louis pour vous faire un azile ;

Et qui vous fera prendre est sûr d'en gagner mille :
On les donne , on vous cherche , il n'est rien plus
certain ;

Et vous vous appelez Monsieur de Longuemain.

C'est un sensible appas qu'une somme si forte :

Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :

Mais allez , sauvez-vous , & ne m'apprenez pas

En quel lieu le destin va conduire vos pas.

Que sçai-je si demain j'aurois encor la force

De pouvoir résister à cette douce amorce !

Rien ne peut vous sauver , si l'on vous pousse à
bout.

Pour vous mettre en repos restituez le tout.

Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissez prendre

Il ne seroit plus temps de s'offrir à tout rendre :

On vous y forceroit , & vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-pas si j'avois tout rendu ?

Un bien de ses ayeux qu'un héritage amène ;

Comme il vient sans travail , peut se perdre sans
peine :

Mais un bien étranger que le plus grand bonheur

Né peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;

Un bien qui m'a coûté plus de soins & d'allarmes

Qu'à mes yeux éblouis il n'étoit de charmes ;

Enfin , pour expliquer la chose comme elle est ,

Un bien que j'ai volé , puisque ce mot vous plaît ;

Quand tout est essuyé me parler de tout rendre ,

C'est un pire destin que de se laisser pendre.

Je renonce au secours d'un tel Médiateur ;
 Et suis de vos Conseils très-humble serviteur.
 S'il faut être pendu ce n'est pas une affaire. *Il sort.*

ORONTE *seul.*

Ce Monsieur le Commis a l'air patibulaire ;
 Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCENE V.

[MERLIN, ORONTE.]

MERLIN.

Monsieur, voici Cecile & tout ce qui s'en
 suit,

Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? Ma Perruque.....

MERLIN.

On ne sçauroit mieux être,

Ils entrent.



SCENE VI.

MR. DE BOISLUISANT, CECILE,
ORONTE, LISETTE,
MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

M On abord sans doute vous surprend :
De vos Admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir , dont j'ai l'ame ravie ,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bernois mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime , & que je vous embrasse

ORONTE.

Monsieur , avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré,
Avant que vous fussiez , quelles rapides Plumes
Enfantotent tous les ans jusqu'à seize Volumes ?
Au moindre Evenement qui fait un peu de bruit
Votre fécondité va jusqu'à dix-huit.
Ah , ma Fille !

Est-ce là Madame votre fille ?
En qui tant de beauté , tant de sagesse brille ?

M. DE BOISLUI SANT.

Oui , Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
*Il la salue & la baise ; & dans le même temps Merlin
en fait autant à Lisette*

Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.

C'est un charme pour moi qu'une telle visite :
Et du langage humain les termes impuissans
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à Monsieur votre Pere

C E C I L E.

Votre joie à nous voir me paroît si sincere ,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon Pere ait conçue ,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe ;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir ,
Plus j'en montre à mon tour , mieux je fais mon
devoir.

SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr. DE
BOISLUISANT, CECILE,
LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Q U i de vous , s'il vous plaît , est l'Auteur du
Mercure ?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sottise figure ?

Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non , Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez , si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose ?

BONIFACE.

Oui , Monsieur.

ORONTE.

Parlez-vite,

De grace,

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun ,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE à *Mr. de Boisluisant*.

Monfieur , vous voulez bien me donner la licence..?

M. DE BOISLUI SANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE à *Boniface*.

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance ;
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien ,

Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? c'est un bien ,
Mais d'une utilité si grande , si féconde ,
Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre
monde.

C'est un bien , grace au Ciel , & grace à mes ef-
forts ,

Honorable aux vivans , & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps , Monfieur. Que faut-il
faire !

Parlez.

BONIFACE.

BONIFACE.

Monfieur Bayar , dont j'è fuis le Confrere ,
M'avois promis , Monfieur , de vous faire un récit
Du deffein qui m'amene.

O R O N T E.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déferre point fon heureufe boutique :
Du matin jufqu'au foir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit , comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien
faire

Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire:
Un Livre in folio m'a mis à l'Hôpital.

O R O N T E.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je !

BONIFACE.

Vous fçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours ; on l'éprouve à toute heure ;
Et jufques à ce jour on n'a pû découvrir
D'infailible moyen pour jamais ne mourir.

O R O N T E.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUI SANT.

Le fecret feroit beau.

Non Monsieur. Au contraire ;
 Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas.
 Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
 Mais , Monsieur , jusqu'ici les billets nécessaires
 Pour inviter le monde aux Convois mortuaires ,
 Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir ;
 Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
 J'ai fait graver exprès avec des soins extrêmes
 Des petits ornemens de Devises , d'Emblèmes ,
 Pour égayer la vûe , & servir d'agrémens
 Aux billets destinés pour les Enterremens.
 Vous jugez bien , Monsieur , qu'embellis de la sorte
 Ils feront plus d'honneur à la personne morte ;
 Et que les curieux , Amateurs des beaux Arts
 Au Convoi de son Corps viendront de toutes parts.
 A l'égard des vivans , dont l'orgueil est si vaste
 Qu'en escortant la mort ils demandent du faste ,
 Tout le long d'une rue ils seront trop heureux ,
 De traîner à leur suite un Cortége nombreux.

C E C I L E.

Cet avis est fort beau.

O R O N T E.

Mais , sur tout , fort utile.

B O N I F A C E.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille ;
 Et si l'année est bonne , & fertile en trépas
 Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.

La grace que j'espere, & qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une Plume sçavante;
Et la vôtre aujourd'hui par son invention
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mer-
cure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque avan-
ture,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs :
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une his-
toire ;
Le prouver par raisons, & leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus fa-
cile.

O R O N T E.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

B O N I F A C E.

Boniface Chrétien ;

Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire :
Et je tiens ma boutique auprès de saint Hilaire.

A a ij

Vous en souviendrez vous, Monsieur ?

ORONTE.

Affurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.

Le Public est lésé quand on vous importune.

Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune ;

Je ne vous parle point de mon remerciement ;

Je ferai mon devoir , n'en doutez nullement.

En montrant Monsieur de Boisluisant,

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance ,

Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :

Il va de mes billets avoir bien-tôt besoin :

Et j'aurois un plaisir que je puis dire extrême

De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-même.

A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;

Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.

Je n'oblige de plus, lors que vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous & pour Madame.

Mourez quand vous voudrez , & comptez là-dessus



S C E N E V I I I.

ORONTE, Mr. DE BOISLUI SANT ;

CECILE, LISETTE,

MERLIN.

O R O N T E.

DEs sortifes d'un fat vous me voyez confus ;
Victime du Public, le Mercure m'expose ,
A la nécessité d'écouter toute chose :
Mais pour nous dérober aux surprises des sorts ;
Dans mon appartement nous serions en repos ;
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUI SANT.

C'est vous incommoder.

O R O N T E.

Non , c'est me faire grace ;
Ne la différez point. Entrez Madame.

M. DE BOISLUI SANT.

Entrons,

D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons,

O R O N T E à *Merlin*.

Merlin , voilà ma bourse , & je connois ton zèle ;
Donne m'en , je te prie , une preuve nouvelle ;

Deux ou trois **C**onfiseurs sont mes proches **V**oifins :
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux **B**assins.

M E R L I N.

A montrer mes talens l'occasion est belle,
Sçavoir ferrer la Mule est un art où j'excelle.
Secrétaire bannal , je m'en vais essayer ,
Puis qu'il me met en œuvre , à m'en faire payer.

Fin du second Acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

Mr. DE BOISLUISENT, ORONTE.

M. DE BOISLUISENT.

O Ui, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous
je m'explique,

Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique.

Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis

Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.

Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Lustres,

Que Tableaux mis au jour par des Peintres illustres;

Et ce qui m'a surpris, une Collation

Où la délicatesse & la profusion.....

ORONTE.

Et de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence!

J'ai sans doute abusé de votre complaisance.

Je vous en fais excuse, & vous conjure....

M. DE BOISLUISENT.

Hé bien,

Puisque vous le voulez je n'en dirai plus rien.
 Disons un mot ou deux sur une autre matiere.
 Je vous ai là dedans ouvert mon ame enriere.
 Vous sçavez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
 Et ma fille, en un mot , n'est plus si près de nous.
 Peut-être que contraint par l'aspect de Cecile
 Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :
 Pendant que votre aveu peut être rétracté ,
 Ne vous contraignez point , parlez en liberté.
 Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

O R O N T E.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour
 elle.

Charmé de vos bontés comme de ses attraits ,
 A vous plaire , à l'aimer je borne mes souhaits :
 Et quoique mon amour ne fasse que de naître ,
 Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
 Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez ;
 Je vous donne ma foi que jamais.....

M. DE BOISLUI SANT.

C'est assez ;

Vous pouvez librement entretenir Cecile
 Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville :
 J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans ,
 Qu'en un Hôtel garni , rempli de mille gens.
 Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
 Quand j'aurai fait mon tour je viendrai la reprendre ;
 Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi sans façon.

SCENE

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

à Cecile.

Bon.

Il est parti , Madame , avancez.

ORONTE.

Ah Madame !

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme ;
Je puis , dans le transport dont je suis animé ,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont
charmé.

Mon aimable Cecile !

CECILE.

Hé bien , mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CECILE.

Oui , j'en fais l'aveu sans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant ,
C'est d'abuser mon Pere , & de lui devoir tant.

Prévenu , comme il est , pour l'Auteur du Mercure

Nous pardonnera-t'il cette douce imposture ?

Je crains

L I S E T T E.

A cela près hâtez le conjungo.

Tous deux jeunes , bien faits , vous vivrez à gogo.

Qu'est ce que votre Pere après tout pourra dire ?

N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire ?

C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;

A Monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner ;

Loin de blâmer son choix vous en êtes contente ;

Et vous topez à tout en fille obéissante.

Êtes-vous obligée à sçavoir si Monsieur

Est Auteur véritable , ou bien façon d'Auteur ?

Vous soupçonnera-t'il d'être d'intelligence ?

C E C I L E.

Oronte là-dessus , ne dit point ce qu'il pense ?

O R O N T E.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis ,

Madame.

C E C I L E.

Je vous aime autant que je le puis.

Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage,

Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

O R O N T E.

Hé bien , si vous m'aimez n'appréhendez plus rien ,

Le reste me regarde , & j'en sortirai bien.

Qui n'eût pas accepté , comme je viens de faire,

L'ineestimable bien que m'offre votre Pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas ,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lors qu'il sera temps que je le désabuse ,
N'êtes-vous pas , Madame , une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

L I S E T T E.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus douce-
ment.

C E C I L E.

Une Dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

S C E N E III.

CL A I R E , O R O N T E , C E C I L E ,
L I S E T T E.

O R O N T E.

C'Est vous , ma charmante Cousine ?
A quand la Nôce ?

C L A I R E.

A quand ? Tout est rompu.

O R O N T E.

Comment ?

B b ij

CL A I R E.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'Amant ?

O R O N T E.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CL A I R E.

Non , vous dis-je , on m'a répudiée ;
Je viens en avertir mon Cousin Licidas.

O R O N T E.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint Germain , pour quelques jours peut-être ;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez , en son absence , à quoi je vous suis bon ;
J'aurai le même zele ayant le même nom.
Et cette Dame enfin , que j'estime & respecte ,
Ne doit ni vous gêner , ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts ,
J'en suis sûr.

CL A I R E.

Mon Cousin , je n'ai point de secrets ;
On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrotte.
Dénué de cervelle , il fait l'esprit profond ;
Ne s'habille jamais comme les autres font ;
Et pour tout dire , enfin , il semble qu'il se pique
D'être dans son espece un animal unique.

Mais comme il est fort riche , & que j'ai peu de bien ,

On lui promit ma foi sans que j'en sçusse rien.
La semaine passée , avec une Compagne ,
Je fus voir au Plellis sa maison de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là ;
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme Jeudi dernier j'étois un peu malade ,
Seul mon bourru d'Amant fut à la promenade :
Je ne sçai si c'est là qu'on m'a volé son cœur ;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir , en confidence , il me dit que son âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans , & qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part :
Le lendemain matin , sans garder de mesure ,
Il revint brusquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriser comme il me méprisoit ,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit.
Voilà ce que je sçai , sans en sçavoir la cause.

C E C I L E.

Perdre un pareil Amant c'est perdre peu de chose.

L I S E T T E.

Belle , bien faite , jeune , & sans aucun défaut ;
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.

Qu'en feriez-vous ? A vingt la ressource est plus grande.

CL A I R E.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

O R O N T E.

Puis qu'il rompt sans sujet je n'en suis pas d'avis ;
Et de combien est-il ?

CL A I R E.

De deux mille louis.

O R O N T E.

Il vous les a donnés ?

CL A I R E.

A moi-même en personne.

O R O N T E.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne ;
Ils sont à vous.

L I S E T T E.

Pour moi je ne les rendrois pas.

CL A I R E.

Il va , je crois , monter , je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

O R O N T E.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CL A I R E.

Je ne sçai.

SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE, CLAIRE ;
ORONTE , CECILE , LISETTE.

ORONTE.

Serviteur , Monsieur.

Mr. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bon-heur de vous voir est un plaisir bien doux.

Mr. DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiselle est ma Cousine.

Mr. DE LA MOTTE.

A Vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui , Monsieur.

Mr. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

B b iiij

O R O N T E.

Et moi je suis ravi , Monsieur , qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau ?

Mr. DE LA MOTTE.

Bon ! la paille est rompue , & tout est à vau-l'eau :
Vous le sçavez fort bien , fin Matois que vous êtes.

O R O N T E.

Vous , Monsieur , sçavez-vous quelle faute vous
faites ?

Mr. DE LA MOTTE.

En oui : par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en sçauroient bon gré :
J'entends par des raisons que moi-même je forge
Que ma postérité se plaint que je l'égorge ;
Et frappé quelquefois par de tristes accens
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il crever , que tout creve , n'importe ,
La raison opposée est toujours la plus forte.

O R O N T E.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter ,
Monsieur ?

C E C I L E.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

C L A I R E.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre , & c'est ce qui me gêne.

O R O N T E.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

C E C I L E.

A-t'elle quelque Amant dont vous soyez jaloux ?

C L A I R E.

A vos yeux détrompés ne paroiss-je plus belle ?

Mr. DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela , ma chere Demoiselle;

O R O N T E.

Vous a-t'elle engagé par d'indignes moyens ?

C E C I L E.

Vous a-t'on déguisé sa naissance & ses biens ?

C L A I R E.

Ai je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr. DE LA MOTTE.

Non : vous êtes en tout bien conditionnée ;

Belle , sage , fidelle ; & malgré tout cela

Il plaît à mon destin que je vous plante là.

Laissez moi , pour raison , m'excuser sur mon âge ;

Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

C L A I R E.

Non , Monsieur , dites tout , ne soyez point contraint ;

Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison , parlez. Que voulez-vous qu'on pense ?

Mr. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis ,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela c'est un autre chapitre ;
Je les prétends à moi par un assez bon titre ;
En m'en faisant un don , vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire , & ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser , expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute ;

Je sçaurai de Monsieur , quel affront il redoute :
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu

Mr. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer , je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent.

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

Mr. DE LA MOTTE.

Mon prétendu Cousin , chacun sçait ses affaires.

Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

C E C I L E.

C'est à tort :

Mademoiselle est sage , a de l'honneur.

Mr. D E L A M O T T E.

D'accord.

O R O N T E.

Ses manieres , son air , sa pudeur naturelle ,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr. D E L A M O T T E.

Elle a plus de vertus encore que d'appas :
C'est je crois dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête ;
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends , & tout ce que je vois ,
Pour m'appeller Cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots , sans aucune incartade ,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.

Ce fut Jeudi dernier que l'enfer en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois vôtre Epoux ,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour là , que depuis j'ai maudit mille fois ,
Ayant beaucoup marché sans dessein & sans choix ,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre ,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre ,
Pour rêver à mon aise au moment bien-heureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.

A peine étois-je assis sur une de ces bornes ;
Que deux gros Limaçons me présentent les cornes ;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer ,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage ,
Je me levai sur l'heure & les tuai de rage ,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas ;
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en Héros de venger mon injure ,
Quand par méchanceté , pour confirmer l'augure ,
Un misérable Oiseau pensa me rendre fou
A force de crier coucou , coucou , coucou.
Enragé contre lui , mon fusil sur l'épaule ,
J'entre dans la forêt , & je cherche le drôle ,
Fortement résolu , pour venger mes soupçons ;
De lui faire éprouver le sort des Limaçons.
Mais zeste. Le coquin de branchage en branchage ;
De son maudit coucou redoubla le remage ,
Et quatre coups en l'air , loin de l'épouvanter ,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons & Coucou , mon âge & votre sexe ,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre amie perplexe ,
Lorsque dans mon chemin , & presque sous mes pas ;
Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas ;
Et vois un peu plus loin cette maligne Bête ,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti mal-heureux animaux ;
Je rendrai malgré vous tous vos présages faux ,
M'écriai-je ; & soudain je gagnai ma Chaumière ;

Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier ,
Qui diable après cela voudroit se marier ?

O R O N T E.

Eh ! Monsieur , donnez-nous des raisons plus honnêtes.

Ma Cousine est croyable un peu plus que vos Bêtes ;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas ,
Que de les vouloir croire , & ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

Mr. D E L A M O T T E.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage ;
Mais si l'Astre s'en mêle , & veut me voir cocu ;
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence
Deviendra contre moi fidelle à l'influence ;
Et moins par son penchant que pour remplir mon
fort

Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle ;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle ;
S'il faut être cocu , c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite
Rendez-moi mon argent , & sortons quitte à quitte.

O R O N T E.

Puisque par ses raisons Monsieur est convaincu

Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu ;
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous ?

C L A I R E.

Qui moi ?

Rien de tout.

Mr. D E L A M O T T E.

En trois mots c'est me payer ma somme.

C L A I R E.

Que me demandez-vous ? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

Mr. D E L A M O T T E.

L'argent que vous me retenez.
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

C L A I R E.

A moi , Monsieur ?

Mr. D E L A M O T T E.

A vous , pourquoi tant de grimaces !

C L A I R E.

Lorsque je les reçus , je vous en rendis graces ;
Me les ayant donnés , ils ne sont plus à vous.

Mr. D E L A M O T T E.

Je me flatois alors de me voir votre Epoux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CL A I R E.

Si vous ne l'êtes pas , Monsieur , est-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir
faits ,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

C É C I L E.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle ,
Marque pour un volage , une bonté nouvelle.
Retenir vos présens , c'est vous aimer encor.

Mr. D E L A M O T T E.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise ;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise :
Demandez-lui plutôt si jamais. . . .

O R O N T E.

Ecoutez ;
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez ,)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous
rendre ;
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre :
Epousez ma Cousine , ou ne prétendez pas. . . :

Mr. D E L A M O T T E.

Quand je serai cocu , qu'il sera bien plus gras !
Sçachez , petit Cousin , qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race ,
Que malgré mon étoile , & malgré vos leçons ,

Je veux faire mentir Cerf , Coucou , Limaçons ,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici ?

O R O N T E.

Non , il est à Saint Germain.

Mr. D E L A M O T T E.

Pour long-temps ?

O R O N T E.

On ne sçait.

Mr. D E L A M O T T E.

Attendons qu'il revienne :

Il entendra plaider votre cause & la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès ,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître ,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas
être ?

Tant ils sont assurés de trouver au logis ,
Ou leur femme qui gronde , ou quelquefois bien pis,
Serviteur.



SCENE

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE,
LISETTE.

CECILE.

Quel Amant, pour une belle Amante ?

LISETTE.

Je n'en voudrois point , moi , qui ne suis que Ser-
vante ;

Ou si j'étois réduite à cette extrémité ,
Je crois que son Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous , Cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin , puisque je sçai le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma Nôce.

CLAIRE.

Comment ?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous & votre Amant,
Ma Maîtresse ni moi , nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrom-

pre.

Tome II.

C c

Passiez dans l'autre Chambre , où bientôt je vous
fui.

SCÈNE VI.

DU MESNIL , ORONTE.

DU MESNIL.

Monsieur , je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? parlez, quel sujet vous oblige.

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui je suis perdu , vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?
Êtes-vous assassin , empoisonneur , faussaire ?
Êtes-vous poursuivi des Archers ?

DU MESNIL.

Moi, Monsieur ?

Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur ?

ORONTE.

Vous a-t'on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

DU MESNIL.

Eh si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute, mais sur tout point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue.
Celui-là l'Espagnol, celui ci le Latin ;
Et sans autre secours, ils subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise ;
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en
Chaise :

En cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter ;
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fauxbourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue Normande ;
M'offrant de l'enseigner avec affection.

C c ij

A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
 Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi, pas un Ecolier !

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne :

Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
 Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.

Pour me manifester tant aux pauvres qu'aux riches,
 Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
 Et par tous les endroits où j'étois affiché,
 Je voyois en passant force monde attaché :
 J'en conçus de la joie ; & la chose étant scûe
 Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
 Et crus que ma maison creveroit d'Ecoliers ;
 Mais le troisieme mois eut le sort des premiers :
 Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même,
 En songeant quelquefois à mon malheur extrême :
*Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen ,
 A Bayeux , à Falaise , à Dieppe , au Havre , à Caen :
 Peu de gens ont affaire à Florence , à Venise :
 Et c'est par conséquent une grande sottise
 D'ignorer le Normand & de sçavoir si bien
 L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.
 L'un est infructueux, & l'autre fort utile.*

Comme on a vers l'espoir une pente facile ,
Je me flatois alors , & même avec excès ,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier ,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.
Le croiriez-vous ?

O R O N T E.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable ;

D U M E S N I L.

Rien n'est plus vrai pourtant , ou je me donne au
diable.

Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons
choix.

O R O N T E.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence ;
Monsieur.

D U M E S N I L.

Réprimander la Noblesse de France ;
Qui parle Italien , Espagnol , Allemand ,
Et qui ne peut parler le langage Normand ;
Qui sçait parfaitement deux ou trois langues mortes ,
Et qui n'en sçait pas une usitée à ses portes ;
Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin ,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui par une erreur que le bon sens condamne

Aime mieux *Signor* si que *veire ou Dieu me damnez*
Vous voyez cependant quelle comparaison

O R O N T E.

Il est vrai , je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la Fortune s'oppose ,
Je vous conseillerois de tenter autre chose.
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras ,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi , faites choix de quelqu'autre exercice.

D U M E S N I L.

Non , Monsieur , tôt ou tard , on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle en un même quartier ,
Quarante quelquefois font d'un pareil métier ;
Et par cette raison que je crois pertinente ,
Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le Roi par hazard en faisoit la lecture ,
Bien-faisant comme il est par inclination ,
Doutez-vous que bien-tôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare
On a quelques égards pour un homme si rare.

O R O N T E.

Pour rare , il est certain : on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi c'est me rendre confus ;
Je suis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu : le mois prochain parlez si bien de moi ,
Que de voir mon visage il prenne envie au Roi.
C'est la grace qu'espere & que vous recommande
Du Mesnil Professeur de la langue Normande,

O R O N T E *seul.*

Juste Ciel ! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon Amour de momens précieux !

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE , ORONTE.

CLAIRE.

DEmeurez , mon Cousin , vous avez compagnie ;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas ;
De votre sentiment je ne vous quitte pas.

Vous avez à loisir parcouru ma Maîtresse ,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint , son air , sa taille , en un mot tout m'en-
chante ,
Et de la tête aux pieds , elle est toute charmante.

Jamais

Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
 Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
 Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre.
 Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
 Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

QUe n'ai-je le bonheur d'être connu de vous ;
 Monsieur ! Vous n'auriez pas attendu ma priere
 Pour célébrer mon nom , & le mettre en lumiere

O R O N T E.

Le mérite me charme , & pour le publier
 Je n'attends point , Monsieur , qu'on m'en vienne
 prier.

C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

D U P O N T.

Publiez donc le mien. Je guéris de la Goutte.

O R O N T E.

De la Goutte ! ah , Monsieur , l'admirable secret ?

Est-il tûr ?

DU PONT

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

Que vous allez jouir d'une haute fortune !
Ce ne sont point des gueux que ce mal importune.
Je sçais un Prince, un Duc, un Comte & deux
Marquis ,
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi , mon cher Monsieur , puis-je vous
être utile ?

DU PONT.

A répandre mon nom à la Cour , à la Ville.
Faute d'être connu , je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez

ORONTE.

Publions.

J'y consens. Mais , Monsieur , la moindre de vos
cures ,
Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures ;
Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour
vous

DU PONT.

Si j'étois plus heureux ils en parleroient tous.
Il est vrai. Mais , Monsieur , quelque soin que je
prenne
Un destin envieux empoisonne ma peine.

Tous ceux que je guéris la mort les prend.

ORONTE.

Tan-pis.

DUPONT

Ce n'est pas , grace au Ciel , qu'ils ne soient bien guéris ;

Mais lors qu'en bon état j'ai mis une personne ,
Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure il faut que cela soit ,
J'en ai vû de mes yeux la preuve sur dix-sept :
Ils se portotent fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure

Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier ,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin , je n'en fais aucun doute.

DUPONT.

Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte ;
Vous seriez par mes soins , mon zele & mes travaux
En quatre jours , au plus , guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Jé le crois.

DUPONT.

Trouvez bon , en faisant mon Eloge ,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge :
Je vous laisse un billet qui vous en instruira ;
Et le corps des Goutteux vous en remerciera.

D ij

Jamais profession ne fut plus fatigante.
 J'y renonce.

SCENE III.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
 Je vous suis inconnue & redevable.

ORONTE.

Madame ? A moi,

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?

En quelle occasion la fortune propice
 M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service.

Mad. DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
 Mais galamment, la mort de trois de mes Maris.
 En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême :
 Et comme j'e fis hier enterrer le quatrieme

J'offre cette matiere à votre heureux talent
Pour en faire un Article au Mercure Galant :
Je lui dois de mes feux cette marque fidele.

ORONTE.

Pour un Mari défunt c'est montrer bien du zele,
Je ne m'étonne pas après cette action ,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge , Madame , être quatre fois veuve ;
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes ,
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constans.

ORONTE.

Quoi , vous vous résoudrez à pârir si long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort est pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre Epoux ?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs
charmes ,

Après s'être occupés à verser tant de larmes ?

Dij.

Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal . . .

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.

J'avouerai , cependant , moi qui suis souvent veuve ,

Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.

Je sçai bien au surplus ce qu'il faut que je fasse.

J'ai pleuré le défunt avec assez de grace :

Pendant qu'il se mouroit , fidelle à mon devoir ,

J'apprenois à pleurer devant un grand Miroir.

Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête

Il faut négligemment sçavoir pencher la tête ;

Avoir la gorge nue , & laisser à dessein

Couler par-ci , par-là des larmes sur son sein ;

Eviter les hauts cris que la Canaille jette ;

Avoir un air stupide , une douleur muette ;

Regarder son malheur avec tranquillité ;

Voilà comme l'on pleure en gens de qualité :

Mais si quelque Bourgeoise , ou simple Demoiselle

Osoit pleurer de même on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous

On va briguer l'honneur de mourir votre Epoux.

Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime stile.
Vous ferez au Mercure avec distinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction :
Comme une Tourterelle à tous momens je pleure.
Si je me remarie , & que mon mari meure ,
Je viendrai vous l'apprendre & n'y manquerai pas.

ORONTE. *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de fous sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE IV.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi , Madame ? En tout ce que vous faites

D d iij

Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand. . . .

E L I S E.

Nous sçavons bien , Monsieur , que vous êtes
Galant.

On ne voit point d'Ecrits comparables aux vôtres.
Que d'Eloges charmans cousus les uns aux autres !
Vous louez avec grace , il le faut avouer.

O R O N T E.

D'agréables objets sont aisés à louer ,
Vos manieres , votre air

O R I A N E.

Brifons-là , je vous prie :
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur ,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un
Mercure.

C'est mon plaisir d'élite & ma chere lecture :
Et depuis qu'il paroît , ce qui m'en a déplû ,
C'est qu'il est trop petit , & qu'on l'a trop tôt lû.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû
faire ,

C'en est un , où j'ai vû le grand art de se taire ,
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité ,
Et dont ma sœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames

D'un défaut qui par tout deshonore les femmes ;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra ,
De ne parler jamais , que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent :
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids ,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans , des jupes , des dentelles ,
Tant que dure le jour , de quoi parleroient-elles ?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

E L I S E.

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme & se taire ;
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
(Car ma sœur franchement, nous pourrions avouer ,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer ,
Que l'on ne voit que nous se faire violence ,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez , ma sœur , vous mieux taire que
moi.

Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire ,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pû faire ;
Et dans ce grand dessein , je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens , comme vous , que Monsieur en décide.

O R O N T E.

Moi , Mesdames ?

ORIANE.

Monsieur , soyez Juge rigide.

Ma sœur , me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point ou que vous parlez peu ;
Que vous avez sur vous un merveilleux Empire ;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire ;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins :
Mais avouez aussi que je parle encor moins :
Si ce n'est par devoir , que ce soit par tendresse.

ELISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la Maîtresse ,
Ma sœur ; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang , tout mon
bien ;

Mais je ne puis celer que ma gloire m'est chere :
Eh ! quelle gloire encor ? être fille & se taire !
Souffrez-moi votre égale , & par cette équité. . . .

ORIANE.

Non , ma sœur , je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous , j'en suis sûre.

ELISE.

Au contraire ,

Si vous en jugez bien , vous sçavez moins vous
taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en sçaviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres.

Prions-le d'écouter mes raisons & les vôtres.
Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sçait se
taire ?

ORIANE.

Ecoutez mes raisons , & j'espère.

ELISE.

Ma sœur ,

Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière ?

ORIANE.

L'une de nous , ma sœur , doit parler la première ;
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir

ELISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

ORIANE. *

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ELISE.

Je sçais bien qu'en tous lieux , & qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison , moi , qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage :

* Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est
possible.

Que l'âge & la raison sont pour moi contre vous ;
 Et que votre sottise excite mon courroux.
 Vous croyez que par tout votre mérite brille.

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille ,
 Ma sœur ! Et que cet art que vous citez toujours.
 A votre petulance offre un foible secours.
 Vous me traitez de sorte ; & par ce que vous faites
 Je vois qu'au lieu de moi , c'est vous-même qui l'êtes ;
 Et cependant , ma sœur , quoique vous la soyez ,
 Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
 Je sçai dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
 Vous avez quelque esprit , quelque rayon de feu ;
 Mais pour du jugement , vous en avez si peu
 Qu'en voulant faire voir que vous sçavez vous
 taire ,
 Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monsieur en est le juge , il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ELISE.

Pour comble de bonté faites-moi grace entière ;
 Permettez qu'à Monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous ? me faire l'affront de parler avant moi !
Vous ne le ferez point , & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous aussi , ma sœur , & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE à *Oriane*.

Madame. . . .

ORIANE.

Non , Monsieur , je veux le premier pas.

ORONTE à *Elise*.

Madame. . . .

ELISE.

Non , Monsieur , je n'en démordrai pas.

ORONTE à *Oriane*.

Si vous. . . .

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE à *Elise*.

Croyez. . . .

ELISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE à *Oriane*.

Montrez-vous son aînée , & considérez bien. . . .

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE à *Elise*.

Montrez-vous sa cadette, & cherchez une voie.

ELISE

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.

Que sçai-je qui des deux parle le moins ?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en estre instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein...

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain...

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être distinguée.

ELISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

* *A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*

ORIANE.

Pour peu qu'on me } fréquente on admire {
 ELISE. cela.
 regarde on devine }

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là ?

Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes {
 * ELISE. lumieres,
 C'est pour un grand Génie avoir peu de }

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du {
 ELISE. prix.
 Vous ne deviez pas craindre en me don- }
 nant le

ORIANE

Je ne sçai que vous seul qui pût s' {
 ELISE. être mépris.
 Que l'on vous soupçonnât de vous }
 Toutes deux.

Adieu Monsieur.

* Elles parlent en même temps?



SCENE IV

ORONTE *seul.*

MA foi , voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t'elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible ,
Qu'être fille & se taire est chose incompatible ?
A force de babil , elles m'ont enyvré :
Mais enfin par bonheur m'en voila délivré.
Hola , Merlin ?

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin , de grace ;
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cecile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher , dis que je n'y suis pas.

MERLIN.

MERLIN *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade :
Mais que veut ce Soldat ?

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon Camarade.
J'entre sans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alaire ?
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni
maigre.

J'ay scû de son Libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un Livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque
chose ?

L'homme que vous cherchez est mon Maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà :

L'un vaut l'autre. Je tiens un Registre fidelle
 Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
 Fable, Histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
 Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
 Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure :
 J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
 Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
 Que je fis autrefois une belle action ;
 Si le Roi la sçavoit j'en aurois de quoi vivre.
 La guerre est un métier que je suis las de suivre.
 Mon Capitaine, instruit du courage que j'ai,
 Ne sçauroit se résoudre à me donner congé.
 J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne sçaurois avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai : le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc , pour en venir à ma belle action ,
Vous sçavez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer , autant que sur la terre.
J'étois sur un Vaisseau quand Ruyter fut tué ,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon , qui luy fit rendre l'ame par force.
Lui mort , les Hollandois souffrirent bien des
mals !

On fit couler à fonds les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire , des niaux , Vice-Amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc , ne pouvans plus nous
mordre ,

Nos coups aux ennemis furent des coups fataux.

Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire , fatals , & navals ; c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle ,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégaux ,
Firent prendre la fuite aux Vaisseaux principaux.

MERLIN.

Il faut dire , inégaux , principaux ; c'est le terme ;
E e ij

LA RISSOLE.

Enfin , après cela nous fûmes à Palerme.

Les Bourgeois à l'envi nous firent des Régaux :

Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

M E R L I N.

Il faut dire , Régals , & Carnavals.

L A R I S S O L E.

Oh ! dame

M'interrompre à tous coups , c'est me chiffonner
l'ame ,

Franchement.

M E R L I N.

Parlez bien. On ne dit point , navaux ,

Ni fataux , ni Régaux , non plus que Carnavaux.

Vouloir parler ainsi , c'est faire une sottise.

L A R I S S O L E.

Ah ! mordié , comment donc voulez-vous que je dise ?

Si vous me reprenez lors que je dis , des mals ,

Inégaux , principaux , & des Vice-Amirals ;

Lors qu'un moment après , pour mieux me faire en-
tendre ,

Je dis , fataux , navaux , devez-vous me reprendre ?

J'enrage de bon cœur quand je trouve un Trigaut
Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

M E R L I N.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre ,

Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait Aux :
 On dit , c'est mon égal , & ce sont mes égaux.
 Par conséquent on voit par cette regle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui passandié , moi : je n'aime point du tout
 Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
 Lors qu'on veut me railler je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place ?
 Toi ? Tu n'y seras point , je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordie je me bats l'œil du Mercure & de toi.
 Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître ,
 Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
 Plus de mille Soldats en auroient acheté
 Pour voir en quel endroit la Rissole eût été ;
 C'étoit argent comptant , j'en avois leur parole.
 Adieu Pais. C'est moi qu'on nomme la Rissole :
 Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu , Guerrier fameux par des Combats navaux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer ; Cecile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ! Est-il venu personne ?

MERLIN.

Un soldat , dont j'ai sçu les Exploits éclatans :
Un brave homme.

SCENE II.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE,
MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon , si j'ai mis si long-temps ,
Mon cher Monsieur. Hé bien , vous sera-t-il facile

De faire des progrès sur le cœur de Cecile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés.
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISENT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma
fille. *Merlin sort.*

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté :
Vous avez du mérite & de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain ,
Qui doivent de ma fille accompagner la main ,
Peuvent contribuer à vous la rendre chere ,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur , quels devoirs m'acquitteront ja-
mais. . . .

SCENE III.

CECILE, M. DE BOISLUISENT,
ORONTE, LISETTE,
MERLIN.

M. DE BOISLUISENT.

MA fille , vos desirs seront-ils satisfaits

Si demain de Monsieur vous devenez la femme ?
Avez-vous du penchant à l'aimer ?

ORONTE.

Quoi ! Madame ,
Vous ne répondez rien ! Que dois-je croire ? hélas !

CECILE.

Si je vous haïssois je ne me rairois pas.

M. DE BOISLUI SANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE à *Cecile*.

Dites-moi , s'il vous plaît , que deviendra Lisette ,
Madame ? Il me souvient qu'autrefois vous disiez .
Quand on vous marieroit que vous me marieriez ;
Vous allez devenir Madame la Mercure ,
Pendant que je serai Lisette toute pure .
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas .

CECILE.

Eh quoi , te lasses-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE.

Nen , je suis tout à vous , & mon sort tient au
vôtre.

Mais je voudrois , Madame , être encor à quel-
qu'autre.

Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos ;
Et quoiqu'on soit suivante on est de chair & d'os .
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque bran-
che.

Et si Merlin penchoit du côté que je penche . . .

MERLIN.

MERLIN.

Tu me parois jolie , à parler tout de bon ;
Mais

LISETTE.

Quoi , mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon. . .

LISETTE.

Je ne sçai si mon air est fripon ou modeste ;
Mais jusqu'à ce moment je te répons du reste.

M. DE BOISLUI SANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant ,
Je donne cent louis.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents louis ! Messieurs , je l'épouse au plus
vîte.

Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE
BOISLUISENT, CECILE,
LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur : Vous voyez un Marquis distingué
Que les plus grands Emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidelle ,
J'ai fait un Air nouveau sur la saison nouvelle :
Ah ! Je croyois parler à Monsieur Licidas.
Est-il là ?

ORONTE.

Non , Monsieur ; mais il n'importe pas ,
Je tiens ici sa place , & sçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit , dont chacun s'apperçoit ,
A parler entre-nous c'est à moi qu'il le doit.
L'éclar que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos Airs fort beaux ; mais il faut autre
chose.

Qui ne veut que des airs achetté un Opera.

Parbleu , je vais gager tout ce que l'on voudra ,
Que dans tout Phaëton , quelque bruit qu'on en
fasse ,

On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.

Vous vous y connoissez , & cela me suffit.

D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit.

La route que je tiens est fraîchement tracée :

Tout y sera nouveau jusques à la pensée :

Et comme c'est un air à demi goguenard ,

Je l'ai pris sur un ton entre doux & hagard.

Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue ;

Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

C E C I L E.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la passion ;

Et je vais écouter avec attention.

L E M A R Q U I S.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude & dit ensuite ce vers.

Les paroles & l'air n'ont coûté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré

Margot m'a fait la grimace ;

Mon cœur n'a point murmuré

De voir le sien tout de glace :

Mais le printemps de retour

Elle doit changer de notte ;

F f ij

Ou bientôt avec la sorte
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'Univers peu d'égaux en Musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés ,
Les paroles & l'air sont si bien mariés
Qu'il semble qu'on ait fait , sans préceptes frivoles ,
Les paroles pour l'air , & l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet ,
J'en suis sûr.

CECILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi , je vous prie , attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimats
Dans une grotte champêtre ,
De ses plus charmans appas
Elle me faisoit le Maître :
Mais je prétends dès ce jour
La remener dans la grotte ;

Où bien-tôt avec la sorte
J'enverrai paître l'Amour.

Hé-bien, que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure;
Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout notté?

Monsieur?

LE MARQUIS.

Assurément. Et de plus cacheté.

Il montre le Paquet & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la Renommée.

Mon air aura pour lui des appas éclatans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE,
CECILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instans.

F r ij

Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec les Conseillers surnommés Gardenottes.

ORONTE à *Merlin*.

Va chercher un Notaire & reviens promptement.
Brigandean paroît.

MERLIN.

J'en crois voir un , qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCENE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE
BOISLUISENT, CECILE,
LISETTE, MERLIN.

ORONTE à *Brigandean*.

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis Procureur , Dieu merci.

Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute ;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs ,
Que des hommes de bien , comme des Procureurs ,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense ,
Ne sont pas à couvert contre la médisance ,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur
Pour un Corps si célèbre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point , Monsieur , comme on se le
figure ,

De ceux du Châtelier dont on fait la peinture :
Nous sçavons de l'Auteur qui mit la piece au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma Communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais , Monsieur , est-ce ici votre Procureur ?

M. Sangsue paroît.

ORONTE.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le Plaideur lui seul en vaut un cent.

F f i i j

SCENE VII.

M. SANGSUE , M. BRIGANDEAU ,
ORONTE , M. DE BOISLUISTANT ,
CECILE , LISETTE , MERLIN.

M. SANGSUE à *Oronte*.

Monsieur , votre très-humble & très-obéissant.
Ma personne , je crois , ne vous est pas connue.

ORONTE.

Non , Monsieur , par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue ,
Procureur de la Cour , pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur ,
Je vous rends , sur ce point , grace de tout mon
cœur.

M. SANGSUE.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non , Monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cents quatre-vingt-deux ,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux ,
Contre les Procureurs on fit une Satyre ,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire.
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parle-
ment ;

Et je viens tout exprès , pour braver l'imposture ,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous , quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi , l'honneur , la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne :
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne ;
Comme ceux des Consuls , du Châtelet

M. BRIGANDEAU.

Maitre Sangsue , ou bien Tout beau ,

M. SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeaup ,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi , devant Monsieur , qui tous deux nous
écoute ,

Je m'offre à le prouver , en' cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction , vous imposez.

ORONTE.

Tout doux ,

Si vous voulez parler , point d'aigreur , je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Est pour le Demandeur & pour le Défendeur :
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la fourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement , & des plus renommés ,
Sont pour les appellans & pour les Intimés ,
Et sçavent les forcer par divers stratagêmes.
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes

M. SANGSUE.

Et quand dans cette Piece on voit un Procureur
Qui trouve le secret de voler un Voleur ,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ,
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

SANS TITRE. 345
M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat , qui l'est avec excès ,
Moyennant pension éternise un procès ,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi , si tu l'oses.
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes can-
fes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un Chapellier on attrape un chapeau ,
Et que d'un Pâtissier on extorque un gâteau ,
Ne m'avoueras-tu pas , comme chacun l'avoue ,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU

C'est à toi le premier à me faire un aveu
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu ;
Et que leur main crochue , à voler toujours prête ,
Aime mieux écorcher que de rondre la bête.
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi.
On grapille chez nous , & l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg saint Antoine ,
Est-ce de grapiller , ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle , & jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix ,
A-ce été tes Ayeuls qui les ont là plantées ?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction

Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu seras mort , ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cents trente livres ;
Et ton papier volant tel que tu le délivres ,
Etant vû de Messieurs , trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sols contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'Hiver précédent , toi qui fais l'entendu ,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs , dont on a tes quittances ,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenses.

ORONTE.

Et , Messieurs , il sied mal , lorsque vous disputez ,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine ,
Adieu : je sçai , Messieurs , quel dessein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour , j'entends qu'on me discerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir , je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.

Tout Paris sçait , Monsieur , de quel air je m'acquiesce. . . .

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite ;
Laissez-moi faire. Hé-bien , vous avez tout oui ?

M. DE BOISLUI SANT.

On se plaint de leurs tours , mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCENE VII.

BEAUGENIE , ORONTE , M. DE BOIS-
LUI SANT , CECILE , LISETTE.

BEAUGENIE.

Serviteur à l'illustre & belle Compagnie.
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile , & vous rendre service ;
Monfieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens , moi , vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent ;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce , Monfieur ? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme fi belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit , mais fi rempli d'attraits ,
Qu'il n'a point eu d'égal , & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons , je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme qui jadis caufa tant de vacarme ,
Fit verfer tant de fang , ouvrit tant de tombeaux ,
Des Monarques Thebains mit le Trône en lam-
beaux ,
Et fut caufe qu'Oedipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame fa mere ;
Cette Enigme en un mot , qui fit tant de fracas ,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.

Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être ,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis ; ni d'où je fors.
Quand on m'ôte la liberté
Pour m'échaper j'use d'adresse ,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurois été.

O R O N T E.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

C E C I L E.

Je brûle de sçavoir ce que c'est.

B E A U G E N I E.

Devinez.

C E C I L E.

Soit manque de lumière ou de bonne fortune
Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

B E A U G E N I E.

Et Monsieur ?

M. D E B O I S L U I S A N T.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois gratis au moins un siècle entier.

Et vous , Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi , je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends , ni je ne veux l'entendre.

C'est du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin , vous ne l'entendez pas

CECILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGENIE.

C'est un vent échappé par en bas !

Vous vous regardez tous , & j'en sçai bien la cause.

Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.

Sur un sujet si foible un ouvrage si beau

Paroît à tout le monde un prodige nouveau.

Mais pour voir si les Vers quadrent à la matiere

Faisons-en , vous & moi , l'anatomie entiere.

Je suis un invisible Corps

Qui de bas lieu tire mon être ;

Et je n'ose faire connoître

Ni qui je suis , ni d'où je fors.

Est-il rien de plus juste & de mieux rencontré ?

Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré ?

Il semble que ce Vent ait de la connoissance ,

Et qu'il n'ose avouer son nom , ni sa naissance.

Rien n'est plus singulier que cette Enigme-là.

LISETTE.

L I S E T T E.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

O R O N T E.

Il n'est rien plus galant que votre Enigme.

B E A U G E N I E.

Peste !

Je le sçais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté

Pour m'échaper j'use d'adresse ,

Et deviens femelle traîtresse

De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t-on rien vû de tel ?

Qu'est-il de plus coulant & de plus naturel ?

Loin que ce que je dis blesse la vrai-semblance ,

On en fait tous les jours la rude expérience :

Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas ,

Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.

Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre ;

J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais
peindre ,

Et je suis étonné , quand je songe à cela ,

Comment l'esprit humain peut aller jusques-là.

Je vais recommencer.

O R O N T E.

Non , non , je vous supplie ;

Nous avons de vos vers la mémoire remplie :

Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

B E A U G E N I E.

La Nature prudente eut soin d'en faire choix.

Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie
 Me doua tout exprès du nom de Beaugenie.
 Je vous laisse l'Enigme avec mon nom au bas :
 Ornez là d'un Prélude & vantez ses appas.
 Les vers en sont si beaux, la matiere si belle
 Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle
 O R O N T E.

C'est assez, vos desirs seront tous satisfaits.

B E A U G E N I E.

Adieu : je me retire & je vous laisse en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISENT,
 CECILE, LISETTE, MERLIN,

O R O N T E.

PUisque'il nous laisse en paix, nous ne pouvons
 mieux faire,
 Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.
 L I S E T T E.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
 Cours, vole.

M. D E B O I S L U I S A N T.

Allons l'attendre en votre Appartement,
 Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
 Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

Fin du second Tome.

*EXTRAIT DES REGISTRES
de la Librairie & Imprimerie de Paris.*

PRIVILEGE GENERAL.

N^o. 3354. Le Sieur RIBOU.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé PIERRE JACQUES RIBOU, Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *une Journée des Parques*, & de réimprimer les *Oeuvres de la Grange & de Poisson Pere*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression, que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer un Manuscrit intitulé : *Une Journée des Parques*, & de réimprimer les *Oeuvres de la Grange & de Poisson Pere*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon

lui semblera , sur papier & caracteres conformes à ladite feuille , imprimée & attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes , & de les vendre , faire veudre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires - Imprimeurs & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits Livres ci - dessus exposés en tout ou en partie , ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation , correction , changement de titre , même en feuille séparée ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente , les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauve-

lin , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin , le tout à peine de nullité des Présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé , ou ses ayant-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers les Gens Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtième jour de Février , l'an de grace mil sept cens trente-sept , & de notre Regne le vingtième , Par le Roy en son Conseil.

Signé , SAINSON.

Extrait du Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 62. fol. 53. Registré le 25. Février 1735. que je certifie véritable. A Paris , ce huit Novembre 1743.

SAUGRAIN , Syndic.











